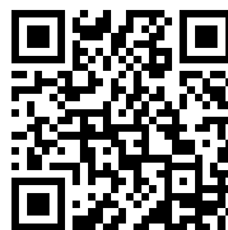
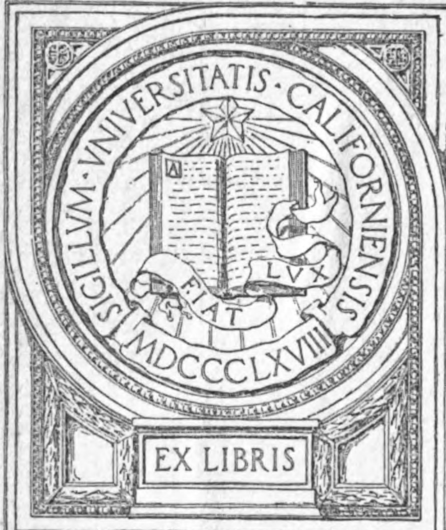





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE
ÉDITÉE PAR
LÉON CLUGNET

SAINTS JUMEAUX ET DIEUX CAVALIERS

ÉTUDE HAGIOGRAPHIQUE

PAR

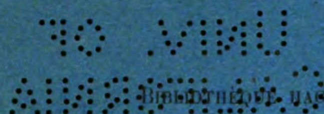
Henri GRÉGOIRE

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

PARIS
LIBRAIRIE A. PICARD ET FILS
82, rue Bonaparte, 82

1905

A LA MÊME LIBRAIRIE



BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE, éditée par LÉON CLUGNET.

1. — **Vie et récits de l'abbé Daniel le Scétiote**. I. Texte grec, publié par Léon CLUGNET. — II. Texte syriaque, publié par F. NAU. — III. Texte copte, publié par Ignazio GUIDI. — 1891 . . . . 8 fr.

2. — **Histoire de Jean Bar Aphtonia.** Texte syriaque, publié et traduit par F. NAU. — 1892 . . . . 3 fr. 50

3. — I. **Comment le corps de Jacques Baradée fut enlevé du couvent de Casion par les moines de Phesiltha**. **Récit de Mar Cyriaque**. Texte syriaque, publié et traduit par M.-A. KUGENER. — II. **Histoire de saint Nicolas, soldat et moine.** Texte grec, publié par Léon CLUGNET. — 1892 . . . . 3 fr. 50

4. — **Vie et office de Michel Maléinos, suivis du Traité ascétique de Basile le Maléinote.** Texte grec, publié par le R. P. Louis PETIT, A. A. — 1903 . . . . 6 fr.

5. — **Vie et office de saint Euthyme le Jeune**. Texte grec publié par le R. P. Louis PETIT, A. A. — 1904 . . . . 6 fr.

6. — I. **Vie de saint Auxence**. Texte grec publié par Léon CLUGNET. — II. **Mont Saint-Auxence**. Étude historique et topographique par le R. P. Jules PARGOIRE, A. A. — 1904 . . . . 8 fr.

7. — **Saint Jean le Paléolaurite**, précédé d'une Notice sur la **Vieille Laure**, par les RR. PP. S. VAILHÉ et S. PÉTRIDÈS, A. A. — 1905. 3 fr.

8. — **Vie et office de sainte Marine**. Textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-allemand et français, publiés par M. Léon CLUGNET, avec la collaboration de MM. E. BLOCHET, L. GUIDI, H. HYVERNAT, F. NAU et F.-M.-E. PEREIRA. — 1905. 10 fr.

9. — **Saints Jumeaux et dieux cavaliers**. Étude hagiographique, par Henri GRÉGOIRE . . . . 4 fr. 50

EN PRÉPARATION

Vie de saint Jean le Calybite.

BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE

9

SAINTS JUMEAUX

ET

DIEUX CAVALIERS

BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE
ÉDITÉE PAR
LÉON CLUGNET

SAINTS JUMEAUX
ET
DIEUX CAVALIERS

ÉTUDE HAGIOGRAPHIQUE

PAR

Henri GRÉGOIRE
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES



PARIS
LIBRAIRIE A. PICARD ET FILS
82, rue Bonaparte, 82

1905

AVANT-PROPOS

C'est au mois d'avril 1903 que j'examinai le manuscrit de Gênes renfermant le texte grec unique de la légende des Trois jumeaux. Mais je n'eus point le temps de prendre copie de ce texte; l'édition que j'en donne ici est basée sur une photographie qu'a fait exécuter pour moi le Dr Dominico Dall' Orto, de Gênes, auquel je suis heureux d'exprimer ici toute ma reconnaissance.

Le présent travail fut terminé au début de l'année 1904. J'eus l'occasion d'en entretenir les membres de la Conférence de christianisme byzantin que dirige, à l'École des Hautes Études, de Paris, M. Gabriel Millet. Au mois d'août 1904, je le remis à M. Léon Clugnet, secrétaire de la *Revue de l'Orient chrétien*, qui me promit de le faire paraître, en deux articles, dans cette *Revue*, et de le publier ensuite comme fascicule indépendant dans sa *Bibliothèque hagiographique orientale*.

J'ignorais à cette époque que j'avais été devancé dans la publication des *Actes grecs* des saints Jumeaux par M. Chrysanthe Loparev, dont l'édition avait vu le jour dès février 1904 (1). Je ne devais l'apprendre que huit mois

(1) *Acta graeca sanctorum tergeminorum martyrum Speusippi Eleusippi* (sic) *Meleusippi* (sic) *primum a Ludovico Grasso anno 1846 inventa, deinde a Chry-*

plus tard, au retour d'une mission en Afrique. — La première partie de mon étude parut pendant mon absence (1), et le comité de rédaction de la *Revue de l'Orient chrétien*, pour des motifs qui me sont inconnus, refuse aujourd'hui d'insérer la seconde. J'ai néanmoins pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de faire connaître au public ce petit travail. M. Loparev, en effet, a traité le texte du martyre avec une extrême négligence, sans même prendre le soin de le rendre lisible en y faisant les corrections nécessaires (2) et sa courte préface (p. 3-5) n'éclaire nullement la question des *Trois Jumeaux*. Il parle bien de deux textes nouveaux, une version géorgienne et une version arménienne de la légende. Mais ses indications à ce sujet sont fort vagues (3). D'ailleurs, d'après M. Loparev lui-même, le texte géorgien serait une traduction à peu près littérale du martyre grec, et quant au texte arménien, comme il mentionne la tradition langroise, il ne peut présenter aucun intérêt. M. Loparev paraît ignorer qu'il est illusoire de dater la légende cappadocienne par l'empereur Aurélien (4), puisque le nom de cet empereur apparaît uniquement dans le faux de Warnahaire, où il a été introduit pour mettre la chronologie de ce document d'accord avec celle des autres productions du même hagiographe peu scrupuleux. On voit par ces quelques remarques qu'il n'est pas trop tard pour reprendre un sujet rebattu il est vrai, mais qui n'a pas encore été

santho Loparev anno 1902 exarata hodie divulgata. Petropoli, typis Skorochodovianis 1904. (Suppl. au t. I des *Zapiski* de la section classique de la Société impériale russe d'archéologie), 13 pages.

(1) *R. O. C.*, 1904, n° 4, p. 453 à 490.

(2) Cf. l'appréciation de M. K. Krumbacker, *Byz. Zeitschr.*, XIII (1904), p. 630.

(3) P. 4. Mučeničestvo... grečeskoj redakcii... sovpadaet *s gruzinskoju Mineeju Xveka .. Armjanskij tekst*... De pareilles références sont de peu d'utilité.

(4) On corrige parfois ce nom en *Marc-Aurèle*.

traité d'une façon satisfaisante, et l'on ne s'étonnera pas que M. Léon Clugnet ait bien voulu accueillir, ainsi qu'il avait été convenu tout d'abord, « Saints Jumeaux et Dieux Cavaliers » dans son hospitalière collection.

Huy (Belgique), le 10 avril 1905.

SAINTS JUMEAUX

ET

DIEUX CAVALIERS

I

Si ce travail avait vu le jour il y a quelque cinquante ans, il aurait pu prétendre à l'honneur de terminer une longue et célèbre controverse hagiographique. Les trois saints jumeaux Speusippe, Élasippe et Mélésippe avaient-ils subi le martyre en Cappadoce, ainsi que le racontait un texte latin — une version des Actes originaux, pensait-on — publié par Rosweyde et réimprimé dans les *Acta Sanctorum;* ou bien fallait-il croire un autre texte, qu'on lisait à la suite du premier dans le Janvier des Bollandistes, et d'après lequel les *Tergemini* auraient cimenté de leur sang l'édifice de la jeune Église de Langres? A vrai dire, la question n'était pas difficile à résoudre. La version langroise attribuée à tort à un certain *Warnahaire,* qui vers l'an 615 l'envôya à saint Céraune, évêque de Paris, la version langroise présentait toutes les apparences d'un faux. Mais son succès avait été si grand dès l'origine, qu'elle avait fait presque oublier la tradition cappadocienne. Le *Martyrologe hiéronymien,* et après lui les martyrologes historiques, l'avaient définitivement consacrée. Tant qu'on n'eut pas de notions précises sur les sources du *Martyrologe* mis sous le nom de saint Jérôme, on se crut autorisé à trouver un argument en faveur de la priorité de l'histoire langroise, dans ces quelques lignes figurant au 17 janvier : *XVI Kal. febr. Lingonis. Passio*

Sanctorum martyrum geminorum Speusippi, Helasippi, Melasippi, Leonellae, Iunellae, Neonis.

L'abbé Bougaud (1), écrivant en 1859, démontrait encore avec un grand luxe d'arguments, que la Passion dite de Warnahaire était bel et bien l'original, démarqué ensuite par quelque *Graeculus* au profit de la Cappadoce. Et M. Bougaud n'avait pas assez de mépris pour cet hypothétique faussaire.

Aujourd'hui la question est tranchée. Mgr Duchesne (*Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, I, 48-54) a montré comment les légendes qui ont la prétention de raconter l'origine des Églises de Valence, Besançon, Langres, Dijon, Autun et Saulieu sortent d'une même officine hagiographique qui a fonctionné dans la première moitié du VIe siècle. Si le Martyrologe hiéronymien fait allusion à la Passion de Warnahaire, c'est que sa recension gallicane fut rédigée à Auxerre vers l'année 590 et que dès cette époque les six romans, acceptés avec enthousiasme par les Églises intéressées, jouissaient d'une autorité absolue.

Ainsi donc, si j'apporte ici la preuve que la forme cappadocienne de l'histoire des *Tergemini* en est bien la forme originale, ma démonstration pourra paraître superflue (2) en ce qui concerne la vieille controverse sur les trois jumeaux. Mais peut-être attirera-t-elle l'attention sur la légende cappadocienne elle-même, qui constitue un problème hagiographique digne d'intéresser les hommes compétents.

II

La version cappadocienne n'était connue jusqu'à présent que par le texte latin publié d'abord par Rosweyde, et reproduit dans les *Acta Sanctorum*, Jan. II, 70.

(1) L'abbé Bougaud, *Étude historique et critique sur la mission, les actes et le culte de saint Bénigne*, Autun, 1859.

(2) Bien que le débat scientifique soit clos, à proprement parler, les tenants langrois de « Warnahaire » n'ont pas tous désarmé. Voyez l'abbé Narbay, Supplément aux *Acta Sanctorum*, in-4, 1896, p. 270-285, et la réponse de l'abbé Roussel, *Comment Warnahaire... a composé la légende langroise*, Langres, Rallet-Bideaud, 1897, 102 p.

Ce texte était incomplet dans les *Vitae Patrum* et dans les *Acta Sanctorum*. Tiré d'un manuscrit de l'érudit allemand Marc Welser, auquel manquait un feuillet, il présentait en son milieu une fâcheuse lacune. L'abbé Bougaud en retrouva un exemplaire complet dans le ms. 34 de la bibliothèque du séminaire d'Autun et le publia dans son *Étude historique et critique* (sic!) *sur la mission de saint Bénigne*, p. 465-474. Cette édition passa inaperçue, et les Bollandistes imprimèrent à leur tour le morceau qui manquait au texte des *Acta Sanctorum*, dans leurs *Analecta*, II (1883), p. 378-380.

Le manuscrit utilisé par eux était un *codex Reginae Sueciae qui fuerat monasterii Flaviacensis* (l. c., p. 378).

Plus récemment, les savants hagiographes, dans leur *Catalog. cod. hagiogr. bibl. reg. Bruxellensis*, II, 290-292, signalèrent le ms. 9289 lequel, f. 123r-125r, contient un morceau qui n'est, à vrai dire, ni le texte « cappadocien » ni la version dite de Warnahaire, mais une curieuse combinaison des deux, sorte de compromis entre deux rédactions contradictoires. Pour la partie publiée dans les *Analecta*, l'auteur du centon suivait la version authentique.

Tout le monde est d'accord pour admettre que le texte latin dit authentique par opposition avec le faux de Warnahaire, est la traduction plus ou moins libre d'un document grec. Le P. Bolland inclinait à croire que cet original grec constituait les *actes originaux* des saints Martyrs. Le texte grec que nous allons mettre sous les yeux du lecteur ne mérite pas ce beau nom d'*Acta Sincera* dont Ruinart s'est montré, à bon droit, si avare; mais tel quel, il nous permettra d'atteindre une forme plus ancienne de la légende des Trois Jumeaux.

C'est en examinant un manuscrit de la *Biblioteca della Missione urbana di S. Carlo*, à Gênes, que j'ai trouvé le Μαρτύριον τῶν ἁγίων νηπίων. La Bibliothèque de la *Mission urbaine* est un des dépôts italiens restés le plus longtemps inconnus. M. Ehrhard en a publié un inventaire dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* (X, p. 192-217), en 1893. Ses renseignements sont plus complets que les notes très insuffisantes de Blume et de Grassi; mais le travail de M. Ehrhard ne peut tenir lieu d'un catalogue complet, comme ceux dont les Bollandistes ont donné les admirables modèles.

Les manuscrits génois s'appellent *Sauliani*, du nom de l'évêque Filippo Saoli qui les avait rassemblés au XVIe siècle. Il y a 36 manuscrits grecs, dont un du IXe siècle et sept du Xe. Le nôtre, d'après Ehrhard, est un de ces derniers; il porte le n° 33. G. Vitelli a attiré l'attention sur lui dans les *Studj italiani di filologia classica*, II (1894), p. 374, comme contenant cette Vie de Théodose, par Théodore, que la savante édition de M. H. Usener a rendue célèbre (1). Et c'est en préparant, avec la permission de M. Usener, une nouvelle édition critique de l'ἐγκώμιον de l'évêque de Petrai, que j'ai été amené à étudier le Saulianus 33.

Il est en parchemin et contient 207 (2) feuillets (30,2×22). Chaque page d'écriture comprend deux colonnes de trente lignes environ. L'écriture est une belle minuscule penchée à droite.

J'ai été longtemps fort intrigué par cette mention qu'on lit sur le verso du dernier feuillet :

Χρύσανθος, ὁ σιβηριώτης κατὰ μῆνα αὔγουστον, Ζυι'.

Je l'avais prise d'abord pour une signature de possesseur, et j'ai cherché de mon mieux à expliquer cet ethnique inconnu Σιβηριώτης, et cette date étrange, Ζυι' (3). Mais la forme suspecte de l'écriture aurait dû me faire reconnaître plus tôt que j'avais affaire à un mystificateur moderne. Chrysanthe le *Sibérien* n'est autre que M. Chrysanthe Loparev, le savant russe qui a examiné notre manuscrit pendant l'année 1902 (Ζυι')!

Voici, en effet, quel est le contenu du manuscrit, un ménologe du mois de janvier. Un certain nombre de feuillets (4) manquent au commencement; le premier morceau est donc un fragment acéphale.

1) f. 1^{2} Basilii magni encomium in Gordium (*P. G.*, XXXI, col. 489 sqq.).

2) f. 7^{r} Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Μιχαὴλ πρεσβυτέρου καὶ συγκέλλου γεγονότος πόλεως Ἱεροσολύμων.

Inc. Τὰς τῶν ἀγαθῶν ἀνδρῶν ἀναγράπτους τίθεσθαι πράξεις.

(1) Usener, *Der heilige Theodosios*, Leipzig, 1890.
(2) Et non 206 comme le dit Ehrhard.
(3) *Revue de l'Orient chrétien*, 1904, n° 4, p. 456.
(4) Ehrhard calcule qu'il en manque 74.

3) f. 14[r] Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Θεοδώρου μοναχοῦ ἡγουμένου μονῆς τῆς Χώρας.

Inc. Οἱ μακαριώτατοι καὶ ἅγιοι πατέρες οἱ πρὸ ἡμῶν καὶ ἐφ' ἡμῶν διὰ καθαροῦ καὶ ἀνεπιλήπτου βίου ἐν Χῷ ἀναλάμψαντες.

4) f. 55[r] Homélie de saint Jean Chrysostome sur la sainte Théophanie.

5) f. 71[r] Homélie de Basile de Césarée sur le saint et salvifique baptême.

6) f. 82[r] Homélie de saint Grégoire de Nazianze εἰς τὰ ἅγια φῶτα.

7) f. 94[r] Θεοδώρου πατρικίου τοῦ Δαφνοπάτους λόγος εἰς τὴν ἐξ 'Αντιοχείας ἀνακομιδὴν τῆς σεβασμίας καὶ τιμίας χειρὸς τοῦ Προδρόμου.

8) f. 109[r] Μαρτύριον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Καρτερίου τοῦ Καππάδοκος.

Inc. Ἐν τῷ κατ' ἐκεῖνο καιρῷ βασιλεύοντος Διοκλητιανοῦ ἐν Νικομηδείᾳ.

9) f. 121[r] Μαρτύριον τοῦ μεγαλομάρτυρος Πολυεύκτου.

Inc. Νῦν ἡ χάρις τοῦ θεοῦ πλουσία καὶ δυνατὴ διὰ τῶν πράξεων τοῦ ἁγίου μάρτυρος Πολυεύκτου.

10) f. 131[r] Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Μαρκιανοῦ πρεσβυτέρου γενομένου καὶ οἰκονόμου τῆς ἁγιωτάτης ἐκκλησίας τῆς Κωνσταντινουπόλεως.

Inc. Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς καὶ πατὴρ τοῦ μεγάλου Θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.

11) f. 142[r] Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν ἀββᾶ Θεοδοσίου τοῦ ἀρχιμανδρίτου πάσης τῆς ἐρήμου τῆς ὑπὸ τὴν ἁγίαν Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν πόλιν συγγραφεὶς ὑπὸ Θεοδώρου τοῦ ἐπισκόπου Πετρῶν γενομένου αὐτοῦ μαθητοῦ.

12) f. 195[r] Μαρτύριον τῆς ὁσίας μάρτυρος Χαριτίνης.

Inc. Προκαθίσαντος οὖν Δομιτιανοῦ τοῦ κόμητος ἐπὶ τοῦ βήματος καὶ τῆς στρατιωτικῆς τάξεως ὑπηρετουμένης αὐτῷ, Ἐκδίκιός τις τῆς Κουρικιτῶν πόλεως ἐσήμηνε δι' ἀναφορᾶς λέγων.

13) f. 201[r] Μαρτύριον τῶν ἁγίων τριῶν νηπίων Σπευσίππου, Ἐλασίππου καὶ Μελεσίππου, καὶ τῆς τούτων μητρὸς Νεονίλλας.

A l'époque où Ehrhard rédigea son catalogue, tous ces textes étaient inédits, à l'exception des trois homélies et des numéros 1, 9 et 11. La Vie de Michel, prêtre et syncelle de Jérusalem, est maintenant connue par la publication partielle de Manuel Gédéon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, Constantinople, 1899, p. 231-

242 (1). Gédéon s'est servi du cod. 13 du Pantocrator. — Notre *Vie* diffère de celle qui se lit *Cod. Vat.* 1085[2].

Le n° 3, la Vie de saint Théodore, moine et higoumène du monastère de Chôra, a été analysée par Gédéon, *op. cit.*, 227-231, d'après le 13 du Pantocrator également (f. 175 β - 189 β) et ensuite publiée, d'après notre manuscrit par M. Loparev : Supplementum ad Historiam Justinianeam : *De S. Theodoro* (504-595), *monacho hegumenoque Chorensi, cujus vita illustrata nec non Choræ monasterii historia congesta.* Βίος *cod. ms. S. X. inseritur.* Pétersbourg, 1903.

N° 7. Gédéon en a donné des fragments, p. 53 suiv. de son livre. Lipomani et Surius en avaient publié un texte latin, au 29 août.

N° 8. J. Compernass a publié les *Acta Carterii Cappadocis* (Bonn, 1902), d'après un ms. de Paris. Mais notre manuscrit présente une rédaction différente.

N° 9. Saint Polyeucte. Notre rédaction (B[1] des Bollandistes (2)) diffère de l'œuvre métaphrastique qu'on lit sous le même titre, *P. G.*, CXIV, col. 117 sqq.

N° 10. Ehrhard signalait la différence de ce texte d'avec la *Vie de Marcien*, par Syméon Métaphraste (Migne, *P. G.*, CXIII, 429). Aujourd'hui, la version du Saulianus 33 est publiée d'après d'autres manuscrits, par MM. Papadopoulos-Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσ. Σταχυολογίας, IV, 258-270, et Gédéon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, 272-277.

N° 11. Publié par Usener, *Der heil. Theod.*, Leipzig, 1900, d'après le Laur. XI 9. Autres manuscrits étudiés par Krumbacher (*Sitzungsber. der Münchner Akad. d. Wiss. Philos.-philol. Klasse,* Heft II). Cf. E. Rolland, *Une copie de la Vie de saint Théodose par Théodore conservée dans le Baroccianus 183,* Gand, Engelcke, 1899, in-8°, 40 pp. (= Recueil de travaux publiés par la Faculté de phil. de l'Univ. de Gand, 24[e] fascicule). Cf. encore *Byz. Zeitschr.*, 2 (1893), 643 et 3 (1894), 194.

La copie génoise se rattache nettement à la ligne P du stemma de M. Krumbacher. Elle présente beaucoup d'analogie avec le

(1) Cf. S. Vailhé, *Revue de l'Orient chrétien*, VI (1901), 313-32, 610-42.
(2) *Bibliotheca hagiographica graeca.*

ms. A (Patmiacus) étudié dans *Byz. Zeitschr.* 4 (1897), p. 357 sqq., par MM. Bidez et Parmentier.

N° 12. Sainte Charitine. Texte différent dans Métaphraste (Migne, CXV). Cette rédaction est inédite.

N° 13. Le texte grec du martyre des Trois Jumeaux ne se trouve qu'ici.

Ce qui frappe tout d'abord dans cet ancien ménologe, c'est le nombre de pièces rares ou même uniques qu'il renferme. Qu'on le compare, en effet, aux autres ménologes du mois de janvier, bien entendu à ceux qui, comme lui, sont composés exclusivement de morceaux anté-métaphrastiques. S'il a de commun avec eux l'*Éloge de Gordius* par Basile, les trois homélies sur l'Épiphanie, le Baptême, τὰ Φῶτα, la Vie de saint Théodose, en revanche les Vies des saints Michel et Théodore et celle de Marcien sont fort rares, celle de sainte Charitine l'est plus encore, la rédaction où se présente ici la Vie de Carterius paraît être unique, et le martyre des saints jumeaux est dans le même cas.

Si maintenant nous examinons les jours du mois mentionnés en tête des différents morceaux, nous trouvons que ceux-ci forment une série chronologique continue :

Ἐγκώμιον sur Gordius.	3 janvier.
Vie de Michel prêtre et syncelle.	4
Vie de saint Théodore de Chora	5
Les 3 homélies.	6
Transfert de la main du Prodrome.	7
Cartérius	8
Polyeucte	9
Marcien.	10
Théodose	11
Charitine	12
Trois jumeaux	13

Si l'on tient compte de ce fait que soixante-quatorze feuillets manquent au commencement, on sera tenté de conclure que le Saulianus 33 contenait un ménologe complet pour les treize premiers jours de janvier.

Mais trois dates sont étranges : celles des saints Théodore, Charitine, Speusippe et consorts.

La date du cinq janvier, attribuée à saint Théodore, est en contradiction avec l'indication de Gédéon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, qui place ce saint au 8 janvier, d'après le cod. Pantocrator, 13. Saint Théodore ne se trouve d'ailleurs point dans les synaxaires.

Charitine figure généralement au 18 décembre. Cependant certains synaxaires la commémorent le 20 janvier ; d'autres la placent au 15 (1).

Quant aux trois jumeaux, ils figurent tantôt au 16, tantôt au 17 janvier et notre texte lui-même dit qu'ils ont subi le martyre le 17 (πρὸ δεκὰ ἓξ καλανδῶν φεβρουαρίων).

On peut se demander si ces trois indications ne constituent pas tout simplement l'erreur d'un copiste qui se sera imaginé avoir affaire à une série complète, alors que, comme dans les plus anciens ménologes, l'ordre chronologique n'était pas strictement observé, et que plusieurs jours n'étaient représentés par aucun saint.

Il arrive en effet fréquemment, dans les anciens recueils de cette espèce, que pour des raisons d'ordre intrinsèque, un texte est rapproché d'un autre alors que leurs dates devraient les séparer. Or, les deux biographies de Michel le Syncelle et de Théodore ont ceci de commun que les deux saints étaient surtout vénérés au monastère de Chora, à Constantinople, que le second avait fondé et où il avait été higoumène († 846) (2). Quant à Charitine et aux Trois Jumeaux, nous pensons qu'ils se suivaient dans le modèle (3) qu'avait sous les yeux notre copiste, comme étant respectivement du 15 et du 16 janvier ; tandis que les 12, 13 et 14 janvier étaient simplement passés. Le copiste, voyant se dérouler du 6 au 11 janvier une suite ininterrompue, écrivit pour Charitine μηνὶ τῷ αὐτῷ ιβ' et pour Speusippe : μηνὶ τῷ αὐτῷ ιγ' ; comme il avait placé Théodore au 5 janvier, parce que sa Vie figurait entre Michel (4 janvier) et les homélies de la

(1) *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. Delehaye (Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris) 393, 47, 57.

(2) Cf. Gédéon, *l. c.*

(3) Modèle où peut-être la mention μηνὶ τῷ αὐτῷ... manquait, ou bien était effacée.

Théophanie (6 j.). Que si l'on trouve le procédé insolite, il faut se souvenir que les trois Vies mal datées sont précisément les trois plus rares du recueil, celles qui manquent dans les autres ménologes de janvier.

III

Notre manuscrit contient, en fait de légendes rares, deux histoires cappadociennes (Carterius, les Trois Jumeaux), une histoire cilicienne (sainte Charitine). Saint Théodose est originaire de Mogariassos en Cappadoce, et saint Polyeucte était de Mélitène en Arménie. Évidemment, ce n'est pas le hasard seul qui a fait prédominer dans ce recueil l'élément asiatique. Et de même que M. Krumbacher (1), s'appuyant sur la grande importance attribuée, dans le Vaticanus 1589 et le Laurentianus XI 9, à l'ascétisme palestinien, admettait que le premier recueil du genre avait été formé en Terre Sainte, nous pouvons reconnaître dans notre ménologe un type asiatique et probablement cappadocien.

Mais voici enfin le texte du martyre des trois jumeaux. Nous avons été forcé d'y faire de nombreuses corrections; la leçon du manuscrit est toujours indiquée dans l'apparat critique. — L'iota est le plus souvent ascrit; les mots qui dérogent à cette règle sont signalés dans l'apparat. — Il n'y a guère de remarques à faire au point de vue paléographique. A l'exception des *compendia* usuels ουνος ανος ις χς etc., les abréviations sont rares; on n'en trouve qu'à la fin d'une ligne — οὐρανῷ est même parfois écrit en toutes lettres au lieu de l'usuel ουνωι.

Nous avons cru bon de réimprimer, en face du texte grec, la passion latine qui ne se trouve en entier que dans le livre inaccessible de Bougaud. Dans les notes, A désigne le texte des *Acta Sanctorum*, B celui de Bougaud. Nous avons noté un certain nombre de variantes intéressantes, et adopté les leçons les plus probables, sans prétendre faire une édition critique.

(1) *Studien zu den Legenden des hl. Theodosios*, p. 236, 237.

* f. 201r *Μηνὶ τῷ αὐτῷ ιγ.

✝ Μαρτύριον τῶν ἁγίων τριῶν νηπίων Σπευσίππου, Ἐλασίππου, Μελεσίππου καὶ τῆς τούτων μητρὸς Νεονίλλας ✝.

Ὅτε τὸ γυμνάσιον τοῖς τοῦ Χριστοῦ ἀθληταῖς προετίθετο, ὅτε ἡ ἀκόρεστος τῆς ἀσεβείας πομπὴ ἐτελεῖτο καὶ ἡ τοῦ διαβόλου ἐπλούτει αἰσχύνη, τρεῖς ἦσαν τῆς Καππαδοκῶν χώρας τῷ πλούτῳ γεγηθότες, οἷς καὶ πολὺς ὑπῆρχεν δούλων τοκετός, καὶ πλούτου ἀνείρητον πλῆθος, καὶ εἰδώλων ἀνίστατο ἀμύθητος ἀριθμός. Οἷς ἀντιπομπεύει Χριστὸς Ἰησοῦς ὁ υἱὸς τοῦ Θεοῦ τοῦ παντοκράτορος ὁ μονογενής, τούτοις ἀντιστρατεύεται ὁ βραχύτατος ἀριθμὸς τῶν παίδων ἐκ Νεονίλλας τῆς εὐσεβοῦς καὶ δούλης τοῦ Χριστοῦ, ἐκ μιᾶς κοιλίας τρίκλωνον ῥόδον ὁμοῦ πυκάζοντες ὡς ἐλαιόφυτα καρποῦ προχείρου καὶ λιπαροῦ. Τούτοις οἱ κατὰ σάρκα γονεῖς Σπεύσιππον, Ἐλάσιππον, Μελέσιππον προσηγόρευσαν, οὓς καὶ ἐπαίδευσαν ἱκανῶς. Ἦν γὰρ καὶ ἡ μάμμη αὐτῶν ἰατρικὴν μετεσχηκυῖα τέχνην, ἀλλὰ μὴν καὶ οἱ τρεῖς παῖδες ἱππηλάσια ἄκρως μεμακηθότες, οἷς ἐπέχαιρον οἱ κατὰ σάρκα κύριοι. Τῷ δὲ παρόντι καιρῷ ἀσεβείας εἰδώλων ἐτελεῖτο ἑορτή· οἱ δὲ προειρημένοι τῇ τῶν μακαρίων ἱππηλασίᾳ ἐναβρυνόμενοι ἐνεδείκνυντο, καὶ ἀπέστειλαν αὐτοὺς ἐν τόπῳ καλου*<μένῳ> Πασμασῷ, ἔνθα τῆς Νεμέσεως ἐστήρικτο βδέλυγμα, ἐν τόπῳ πεδινῷ καὶ ὑλώδει. Οὓς δορυφορήσαντες καὶ πολλὰ θύματα διαφόρων ζώων ἐφοδιάσαντες οἱ δεσπόται, εἰς τὸν προειρημένον ἀπέστειλαν εὐφρανθῆναι τόπον. Οἱ δὲ ἐκεῖσε ἐπιστάντες ἐθεάσαντο πολλοὺς μέλλοντας θύειν, καὶ αἱμάτων ἐκχύσεις, καὶ δεῖπνον πλούσιον. Ὡς δὲ τὴν μίαν ἡμέραν πλουσίως εὐφράνθησαν, καὶ τῇ ἐπαύριον ὁμοίως παρεσκευάσαντο, Χριστὸς πλουσίαν τράπεζαν θεὶς καὶ ἀγαθὴν <αὐτοὺς> λοιπὸν ἀκμάζοντας εἰς ἀθανασίας προκοπὴν ἔβλεπεν. Εἷλκεν γὰρ αὐτοὺς Χριστὸς Ἰησοῦς ὁ τοῦ Παντοκράτορος υἱός, ὁ μονογενὴς καὶ πρωτότοκος Θεὸς Λόγος, ἐξ ἀφράστων κόλπων γεννηθεὶς καὶ καλέσας αὐτούς. Τοιγαροῦν ὑπομνησθέντες Νεονίλλαν ἔσπευσαν εἰς τὴν ἑαυτῶν τράπεζαν ἀγαγεῖν, οὐκ ἐγνωκότες ταύτην αὐτοῖς παρασκευάζουσαν τράπεζαν οὐράνιον. Οἱ δὲ ἐπὶ τὸ αὐτὸ οἱ τρεῖς παραγενόμενοι, παρεκάλουν αὐτὴν λέγοντες· ἧκε πρὸς ἡμᾶς· πλούσια γὰρ τὰ παρ' ἡμῖν. Ἡ δὲ Νεονίλλα οἷα Χριστοῦ στρατιώτης καλουμένη ἄνωθεν, τοὺς

(* f. 201v at «αὐτοὺς ἐν τόπῳ καλου*<μένῳ>»)

11. κυλίας. τρίκλονον. — 15. ἱππελάται. — 19. καλου (sic). — 20. πεδηνῷ. ὑλῴδη. — 21. ζῶων. — 26. αὐτοὺς addidi. ἔβλεπον. — 30. αὐτούς.

Incipit passio trium geminorum Speusippi Melisippi Elasippi.

1. — Tres pueri fratres, quasi tres rosae ex una virga natae florentes, ita hi ex uno utero simul nati, et aspectus gratia et sapientiae profectu pollebant. Quibus cura maxima haec erat ut equos alerent, ut familiam ampliarent. Quorum avia Leonilla nomine medicinam instructe cognoverat et notis diligenter instructa, ut incomparabilis haberetur. Memorati autem pueri tres nepotes ejus et nutritores optimi equorum erant et ascensores incomparabiles, qui cursu rapidissimo ferebantur. Paene cotidie in loco qui Palmasus appellatur sacrificabant, in quo stabat Dea Nemesis, quam gentilis superstitio tunc colebat.

2. — Isti igitur cum aviam suam Leonillam ad suum convivium invitassent, et ea quae de sacrificiis Nemesi attulerant quasi pro benedictionibus posuissent, Leonilla avia eorum dixit eis : Sic omni sapientia eruditi estis, ut nesciatis idolorum culturam inimicam salutis humanae semper existere, et animas aeternis poenis in Tartaro religare. Ego Christi ancilla sum qui fecit caelum et terram, maria et omnia quae in eis sunt, qui post tenebrosam et caecam noctem, lumen prodire jussit, ortum solis et occasum segregavit, dies constituit, tempora dispunxit, lunae cursum certis metarum anfractibus per plateas caeli ire constituit, stellis quoque splendentibus varia claritate caelum ornavit, statuit montes, fontes aperuit, campos extendit, perpetuos cursus fluminibus contulit, ab arboribus protulit poma, vitibus botryones exhibuit, olivae nemora pinguedinis gratia tam in refectiones quam in splendores supplevit, pelagum cum litoribus dilatavit, aerem avibus dedit, aquas piscibus adimplevit; laxavit nubibus cursum, ut illic influant pluviam ubi ipso jubente eas distinxerunt flabra ventorum, quae nunc tepenti molliore temperant saeculum, nunc rigenti algore penetrant mundum, ut fertilitatem agris impertiant et viventium omnium muniant sospitatem : ipso volente vivimus, ipso pascente alimur, ipso donante vescimur. Hunc ego Deum colo

1. *Deest* in A. Elasipei B. — 5. vita B. — 7. disciplinam B. — 11. locum A. — 11. sacrificabant *om.* A. — 12. gentiles superstitione colebant A. — 19. eis *om.* A. — 22. disposuit A. — 26. olivae nemora pingue dimis gratiam tam in refectione quam in splendore supplevit B. — 27. pelagum... adimplevit *om.* A. — 29. influant sicut A. — 34. jubente alimur B. — 34. dominante vestimur A,

* f. 202r τῆς εὐσεβείας αὐτῆς μαζοὺς πνευματικῷ τρέφου*σα γάλακτι, ἠκολούθει τοῖς παισίν· οἱ δὲ νέοι προτρέχοντες ἥλλοντο ὡς ἄρνες, ἀλλὰ μὴν καὶ τὸν τῆς πρεσβύτιδος ὄκνον ἐκδεχόμενοι, [καὶ] τῆς μάμμης αὐτῶν τὴν χαρὰν οἷα χελιδόνες περιεπέταντο. Ἡ δὲ παραγενομένη καὶ πρὸ τῆς τραπέζης τὸ σημεῖον τοῦ σταυροῦ χαράξασα τῷ δακτύλῳ, πλησίον ἐκαθέσθη, ἀτενίζουσα τῶν ἁπαλῶν ἀρνίων τὴν εὐπρέπειαν. Τῶν δὲ παίδων προτρεπομένων αὐτὴν ἀπάρξασθαι τῇ γεύσει τῶν προκειμένων, ἐφθέγξατο ἡ Νεονίλλα· ὦ παῖδες ἐξ ἐμῶν δευτέρων τοκετῶν, τρίπλοκον ἄνθος εὐωδίας γέμον, οὐ μιαίνω ἐμαυτὴν ἐν τούτοις τοῖς κρίμασι· καὶ γὰρ ἐγὼ τούτων τῶν βρωμάτων ἀλλοτρία τυγχάνω· ταῦτα δαίμοσι τέθυται, εἰδώλοις ἀφιέρωται, ματαίοις λίθοις ἐπωνόμασται, καὶ ἀψύχοις ἀγάλμασιν ἔμψυχα ἔσφακται ζῷα [καὶ κινουμένας ψυχὰς ἀκινήτοις καὶ ξηροῖς λίθοις καὶ † συρομένοις ἀγάλμασι τέθυται ταῦτα]· ὦ τῶν κακῶν· πεπλάνησθε παῖδες· μάταια ταῦτα· οὐδὲν ἰσχύουσιν, ἀνθρώπων εἰσὶν ἐπιτηδεύματα καὶ λιθοξόων πονήματα καὶ μανίας ἀλόγων ψευδῆ πλάσματα
* f. 202v καὶ διηγήματα δαιμονιώδη ἀπίθανα, ἅπερ παρέχει † τὸν ἔχοντα ψεῦ*δος καὶ αἰωνίαν κόλασιν· ὦ τέκνα ἐμά· Χριστοῦ καὶ Θεοῦ ζῶντός εἰμι δούλη μονογενοῦς, ὃς τὸν περικαλλῆ κόσμον τοῦτον ἐν τοῖς τοῦ πατρὸς κόλποις ὢν ἐδημιούργησε, ὃς μετὰ τὴν ζοφερὰν καὶ γνοφώδη νύκτα ὄρθρον ἀνέτειλεν, ἀνατολὰς ἡλίου καὶ δύσεις ἀναστήσας, ἡμέρας τε καὶ νυκτὸς ἀλλήλους διαλλαγὰς ὁρίσας, σελήνης κύκλων ἀριθμὸν διανέμων, χρόνων προόδους, ἐνιαυτῶν καὶ μηνῶν στάσεις διαστήσας, ἀστέρων χοροὺς ἐν οὐρανῷ φαιδρύνας, [ἡμέρας τε καὶ νύκτας ἀσιώπητα μέρη διορίσας], οἰκουμένης πλάτος ἀπέραντον σὺν τοῖς ὄρεσιν ὁροθετήσας, ποταμοὺς ἀενάους σὺν πηγαῖς ἀφθόνοις παρέχων· ἡπλωμένα πελάγη σὺν αἰγιαλοῖς κυματοῦσι τετειχισμένα ὁ νομοθέτης Χριστὸς συνεστήσατο, ἀέρα μεταξὺ τούτων ἀψηλάφητον διοικῶν, ποτὲ μὲν ἐφαπτόμενον νεφελῶν, ὄμβρους τε καὶ χειμῶνας ἐπιμετροῦντα τῇ γῇ, ποτὲ γαληνιῶντα καὶ εὔδιον [καιρόν]. † Ἐπλήρωσε τὰ πάντα ἐν εἰκόνι διαφόρῳ μεμορφωμένα ἐν ἀέρι μὲν μετέωρον ὁρμήν, ἐν ὕδασι δὲ νηκτῶν κατάλληλον φύσιν, ζῴων <δὲ> διαφόρων καὶ ἑρπετῶν καὶ κνωδάλων ἀναρίθμητα γένη ἐπὶ

1. αὐτῆς. — 2. ἥλλοντο scripsi. ἠκολούθουν cod. — 3. καὶ seclusi. αὐτῶν. — 8. ὦ. — 9. κρίμασι. An legendum βρώμασι? — 11. ἐπονόμασται. — 12. ζῶα. — 12-13. καὶ... ταῦτα seclusi. fort. legendum σηπομένοις. — 16. πιθανά. fort. τῷ προσέχοντι. — 17. ὦ. ζῶντος εἰμί. — 21. νύκτας. κύκλον. — 23-24. ἡμέρας... διορίσας seclusi. — 25. ἀεννάους, ἡπλομένα. — 26. τετειχισμένην. — 27. διοικοῦντα. ἐφαπτόμενος. — 28. τῇ. — 29. καιρὸν seclusi. — 31. δὲ addidi.

et ut ipsum excolatis admoneo. Nemesis enim idolum est, quod exsecratur Deus qui est in caelis. Cognoscere enim debetis creatorem omnium Deum, ut de tenebris exeatis, de morte resurgatis ad vitam. Ego enim matrem vestram in hac fide erudivi, quae vos tres cum uno subito partu effudisset in mundum, tertio a nativitate vestra anno exire jussa est de isto saeculo, ad alterum saeculum properare. Post cujus obitum pater vobis impedimentum fuit, ut nec ad veritatem potuissetis attingere, et ad portum salutis a tempestatibus daemonum pervenire. Nunc vero omnia impedimenta sublata sunt, et sapientia in vestris sensibus regnat, et nihil tale profero ex ore meo, quod non evidentius agnoscatis. Et ideo rogo vos, secundus fructus ventris mei, aperite oculos vestros ad caelum, et idolorum omnium culturam quasi inimicam saluti vestrae projicite ut possitis ad aeterna gaudia pervenire.

3. — Haec cum dixisset Leonilla, pueri stupefacti alius ad alium attendebant et fundentes lacrimas coeperunt dicere : O dulcissima avia, ubi usque nunc istam veritatem a nostris animis occultasti? Quibus illa respondit : Quoniam pater vester numquam potuit in ista veritate esse consensus, idcirco silui, ne verbum Dei, quod in vestris mentibus seminassem, eo prohibente non posset fructum adferre.

4. — Tunc illi tres recordati sunt visiones quas viderant in ea nocte quae transierat et exclamans Speusippus dixit : Videbam me in visu noctis praeteritae in sinu aviae meae quae mammillam suam plenam lacte labiis meis infundens, dicebat : Speusippe, bibe lac quo in agone et in certamine dum veneris quantum plus biberis tantum fortius et velocius vincis. Et cum haec dixisset Speusippus, Elasippus dixit : Credite et me vidisse hujuscemodi visionem, vidi in caelo quemdam quasi primatum sedentem super sedem magnam ex electro et gemmis instructam, et dum me pavor tenuisset ita ut splendore nimio meos oculos obumbrarem, vocavit me ad se dicens : Noli timere : inimicum tuum vinces, et dum viceris, ad palmas attingis. Cumque haec Elasippus retulisset, exclamavit Melesippus dicens : Videbam et ego visum, et nescio quem regem compa-

4. vitam aeternam B. — 5. fudisset in mundo A. — 8. impedimento B. — 20. concussus B. — 22. adferre fructum non potuisset B. — 35. Melasippus A, *semper*.

γῆς, πολλὰ δὲ πλήθη ἀνθρώπων ἐπέδειξε [γένη]· ἐξ ὧν ἡμεῖς οἱ δοῦλοι τοῦ Χριστοῦ, οἱ Θεῷ (* f. 203r) *πιστεύοντες, οἱ τὰ εἴδωλα πάντα εἰς οὐδὲν λογιζόμενοι, οἱ μάταια ἀγάλματα βδελυσσόμενοι καὶ τὰς τούτων θυσίας ἐξουδενώσαντες, ἐπεγνωκότες τὸν κύριον καὶ κτίστην ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν ἤλθομεν ἀπὸ τοῦ σκότους εἰς τὸ θαυμαστὸν αὐτοῦ φῶς, ἐκ τοῦ θανάτου εἰς τὴν ζωὴν καὶ εἰς ἀνάστασιν λογικήν, καὶ μετὰ πίστεως χριστιανικῆς τῷ Θεῷ καὶ πατρὶ τῷ κυρίῳ Ἰησοῦ Χριστῷ σὺν ἁγίῳ πνεύματι ἀναπέμπομεν ἀναίμακτον θυσίαν· ἀλλὰ παῖδες ἐμοί, παύσασθε τῆς ἀσεβείας. Οἱ δὲ παῖδες ἐκπλαγέντες τῇ τοῦ λόγου τῆς πρεσβύτιδος εὐταξίᾳ, καὶ εἰς τῷ ἑνὶ προσέχοντες, καὶ ἀλλήλοις δάκρυα προχέοντες ἔφασαν· ὦ μῆτερ φίλη [Θεοῦ]· ἀθρόως δὲ τῶν τῆς νυκτὸς ὁραμάτων ἀναμνησθεὶς ὁ Σπεύσιππός φησιν· ᾤμην ἐν ὁράματι τῆς νυκτὸς ταύτης <βλέπειν> τὴν μάμμην ἡμῶν, ἐν ἀγκάλαις με οἷα νήπιον κρατοῦσαν, καὶ διδοῦσάν μοι μαζόν· ἐθήλαζον δὲ γάλα γέμον δριμύτητος καὶ γλυκύτητος· ὁ δὲ πίνοντός μου νεανίσκος τις ἐπέχυνέ μοι νέκταρ [ὕδωρ] καὶ ἔλεγέ μοι· Σπεύσιππε, νενίκηκας τὸν ἀγῶνα, οὐ Παλμάτου καὶ Ἑρμογένους καὶ Κοδράτου, ἀλλὰ Χριστοῦ ἀγῶνα Θεοῦ ζῶντος. Μετὰ δὲ τὸ αὐτὸν παύσασθαι Ἐλάσιππος εἶπεν· ὦ πῶς ὑπεμνήσθην! κἀγὼ ἄνδρα γὰρ ἐθεώρουν (* f. 203r) *ἐν τῷ ὁράματί μου ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ἐκ δεξιῶν καθημένου μεγάλου ἀνδρὸς οὗ ὁ θρόνος λαμπρότερος ἡλίου ἀπαστράπτων φέγγος χρυσαυγὲς ἄπλαστον· αἱ δὲ τούτων ἰδέαι σύγχοροι καὶ ἀλλήλων συνεπάλληλοι, ὅμοιος πρῶτος τῷ δευτέρῳ. Καὶ χεῖρά μοι δοὺς ἔλεγεν· ὦ παῖς μου νενίκηκας τὸν διάβολον. Εὐθὺς δὲ ὁ Μελέσιππος ἐπεφώνησεν· ἀδελφοί, οὐδέν ἐστι τὰ εἴδωλα ταῦτα, μάταιος ὁ ἀγὼν ἡμῶν, ἀλλ' ὁ Κύριος ὠνεῖται ἡμᾶς. Ἐθεώρουν γὰρ ἐν τῷ ὁράματί τινα βασιλέα, ὃς ὠνεῖτο ἡμᾶς· ἔγραφε δὲ πρὸ τῆς ὠνῆς τὴν ἐλευθερίαν ἡμῶν ἐν κρυσταλλίνῳ βίβλῳ· οἱ δὲ τούτου στρατιῶται οἱ μὲν ἐμάστιζον τοὺς κυρίους ἡμῶν μάστιξιν ἀνιάτοις· οἱ δὲ πέλυκας ἔχοντες πάντα κατέλυσαν τὰ εἴδωλα. Ὁ δὲ βασιλεὺς ἔνευέ μοι ἱλαρῶς λέγων· Μελέσιππε, ἀθανάτους ἵππους ἡτοίμασά σοι καὶ τοῖς ἀδελφοῖς σου. Ὡς δὲ τὸ ἔνδοξον τῆς θεωρίας διηγήσαντο σύμφωνον, † εὐδοξίᾳ ἡ πρεσβῦτις ἀνέκραξε λέγουσα· Δόξα σοι Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, υἱὲ τοῦ παντοκράτορος μονογενῆ,

1. γένη seclusi. — 9-10. τῆς... εὐταξίας. — 10. εἰς. ἐνί. — 11. μήτερ. θεοῦ seclusi. ἀθρόως. — 12. σπεύσιππος φησίν· ὤμην. — 13. βλέπειν addidi. — 14. διδοῦσαν μοι. — 16. σπεύσιπε. — 18. καγώ. — 21. τούτου. εἰδέαι. — 22. ὁμοίως. χεῖρα μοι. — 23. fort. ὦ παῖ. — 25. ὁράματι τινά. — 29. μελίσιππε. — 30. ἡτοίμασα οὓς ἀδελφούς σου. — 31. εὐδοξία. Malim ἐν εὐδοκίᾳ. πρεσβύτης.

rantem nos. Scribebat autem instrumenta nostra ex auro, et libertatem nostram simul faciens totos tres nos ad militiam applicabat, cingebat balteis, chlamydibus induebat, dicens : Avia vestra talia mihi obtulit munera et tales pro vobis die ac nocte per seipsam et per amicos meos effudit preces ut vos in meo palatio militetis. Cumque gratanter ea quae nobis dicebantur audirem, vultu hilari rex dixit mihi : Melesippe, immortales equos paravi tibi et fratribus tuis.

5. — Et haec dicentes stupebant se isti tres fratres invicem, et fletum tenere non poterant, dicentes visiones suas ita oblivionis vinculo fuisse religatas, ut nisi avia nostra haec verba ad nos locuta fuisset, ista quae vidimus ad memoriam nostram penitus non redissent. Tunc unanimes dixerunt ad aviam suam : Indica nobis quid debeamus facere, ut possimus istum Deum colere qui verus est et aeternus. Quibus Leonilla dixit : Doceat vos Imperatoris exercitus quid faciat tyranno et satellitibus ejus, ut placeat regi suo; et vos ut placeatis Regi caelesti, haec facite Diabolo, qui est verus tyrannus, et satellitibus ejus id est, daemoniis, quae in idolis habitant.

Erant autem in aedibus eorum duodecim templa, in quibus erant duodecim simulacra quibus per singulos dies in singulis mensibus sacrificia exhibebant. Accedentes autem unanimiter cum servis suis dejecerunt idola minutatim mittentes, templa autem eorum funditus everterunt; carnes vero, quae sacrificatae fuerant, canibus projecerunt.

6. — Tunc Leonilla, positis genibus in terra, expandens manus suas ad caelum dixit : Haec tua sunt opera, Pater Domini et salvatoris nostri Jesu Christi, quae in evangeliis suis exclamavit dicens : confiteor tibi pater Domine caeli et terrae, qui (Math. 11.25) absconditi haec a sapientibus et prudentibus et revelasti ea (Luc. 10. 21) parvulis. Ecce enim parvulis revelasti regnum tuum et confirmasti mentes eorum, exaudisti orationem meam, et nepotum meorum animas liberasti et sensus eorum simulacris vanis obligatos.

7. — Tunc perrexit ad S. Macarium Confessorem, qui erat in exilio ab Antiochia missus in ergastulo Cappadociae, in monte Athar qui est in suburbio Nazanzae civitatis, qui orationibus suis aquam fecit in ipso monte con-

15. aeternum A. — 20. erant in domo illorum A. — 28. et salvatoris om. A. — 28. — quae tibi Deus et Dominus noster Jesus Christus in evangeliis A.

ὅτι νηπίοις ἀπεκάλυψας τὴν σὴν βασιλείαν, καὶ ἐνίσχυσας τὸ ἐμὸν γῆρας, ὁ τοὺς παρδάλεις διδάξας εἴδωλα θριαμβεύειν. Οἱ δὲ παῖδες τὰ μὲν * (f. 204r) εἴδωλα κατέστρεψαν καὶ εἰς λεπτὰ κατέκλασαν, τὰ δὲ μιαρόθυτα κρέη κυσὶ καὶ βορβόρῳ καὶ τῇ γεέννῃ τοῦ πυρὸς καὶ τῇ παρὰ τοῦ Θεοῦ ὡρισμένῃ ἀπειλῇ ἔρριψαν ἅμα τῇ γλυκυτάτῃ μάμμῃ, καὶ νηστεύοντες καὶ προσευχόμενοι ἐδόξαζον τὸν Θεὸν καὶ τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν ἀποκαλύψαντα αὐτοῖς φυγεῖν ἀπωλείας θάνατον· τῇ τε ἐπιούσῃ νυκτὶ κτύπος ἦν ποδῶν καὶ πάταγος ἱππέων καὶ ὀχημάτων συνδρομὴ ὡς σεισμοῦ, τῇ τῶν κατὰ σάρκα κυρίων Παλμάτου καὶ Ἑρμογένους καὶ Κοδράτου ἐπιστασίᾳ. Καὶ [ἐζητοῦντο οἱ προειρημένοι παῖδες] εἰ † τὴν Ἔμεσαν ἐθίμως ἔθυσαν ἐπυνθάνοντο. Ὡς δὲ ἤκουσαν καὶ τὸ εἴδωλον τῆς Ἐμέσης συντετρῖφθαι, καὶ τοὺς δεκαδύο θεοὺς κεκλᾶσθαι, πάνυ κραταιᾷ τῇ φωνῇ τούτους παρεῖναι κελεύουσιν· ὡς δὲ παρέστησαν μειδιῶντες καὶ ἱλαροὶ τοῖς προσώποις, ἵπταντο ὡς στρουθοὶ ἕτοιμοι εἰς καλιάν.

Ἀρξάμενος δὲ ὁ Παλμᾶτος εἶπεν· Σπεύσιππε, τίς ἠπάτησεν ὑμᾶς τοὺς θεοὺς καταστρέψαι καὶ αὐτοὺς βλασφημεῖν, καὶ ἐπὶ ἄνθρωπον ἐσταυρωμένον ἐλπίσαι ὃν ἔτεκε Μαρία, ἄνθρωπον Ἰουδαῖον; Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ Σπεύσιππος εἶπεν· * (f. 204v) Σφάλλει, Παλμᾶτε. Χριστὸς ὁ Θεός ἐστιν υἱὸς Θεοῦ ζῶντος, ὃς κατήργησεν ὑμῶν πάντα τὰ βδελύγματα, καὶ χεῖρας νέων ἐνίσχυσε κατακλᾶσαι τὰ ἀκάθαρτα ὑμῶν εἴδωλα καὶ θριαμβεῦσαι τοὺς τούτοις προσκυνοῦντας· εἰ δὲ θεοί εἰσιν, ἑαυτοὺς ἐκδικησάτωσαν. Ὁ δὲ Ἑρμογένης βρύξας κατὰ τῶν παίδων εἶπεν· Νῦν τὰς σάρκας ὑμῶν πυρὶ παραδώσω. Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ Ἐλάσιππος εἶπεν· Χάριν ἔχομεν ὅτι καὶ παράφρων ὢν φρονεῖς. Ὁλοκαυτώματα γὰρ ἡμᾶς <καὶ> θυσίαν ἄχραντον Χριστὸς ἀποδέξεται. Ἡμεῖς οὖν τὰς ἀπειλάς σου ταύτας, Ἑρμογένη, κέρδος ἡγούμεθα· ὃν δὲ εἰρήκατε ἄνθρωπον Ἰησοῦν Χριστόν, σταυρωθεὶς ἑαυτὸν ἀνέστησεν, καὶ οἱ θεοὶ ὑμῶν νῦν κλασθέντες ἑαυτοὺς ἀναστήσουσιν; Εἰ δὲ ἀδρανῆ ὄντα ἑαυτὰ βοηθῆσαι οὐ δύνανται, ὑμεῖς πῶς ἐκδικεῖτε ἀναίσθητα εἴδωλα; τί μάτην τοὺς ὀδόντας ἡμῶν συντρίβετε; ἡμεῖς γὰρ τὰ τῆς νίκης καὶ τῆς εὐσεβείας κρατοῦμεν βρα-

2. πάρδαλεις. — 3. μιαρώθυτα. — 4-5. τῆς γεέννης... τῆς... ὡρισμένης. — 7. αὐτούς. — 8. ἐπιούση. παίδων (sic). σχημάτων (sic). — 9. κατα σάρκα. — 10-11. ἐξητοῦντο... παῖδες seclusi. — 12. συντετρίφθαι — 14. μηδιῶντες. ἥπταντο. — 16. Παλμάτος. — 19. Θεὸς ἐστίν. — 22. θεοὶ εἰσίν. — 24. ἔχωμεν. — 25. ὑμᾶς. Καὶ addidi. — 30. ἐκδικεῖται. ὑμῶν.

fluere; de nono enim milliario aquam sibi exules in eodem loco damnati portabant. Hos igitur nepotes suos perduxit ad eum : quos ille suscipiens, docuit omnia catholicae fidei mysteria, unitatem Trinitatis, veritatem Deitatis, aequalitatem omnipotentiae, nihil majus, nihil minus, idem esse substantiam, majestatem, Deitatem, Patrem vere patrem esse, qui genuit filium, sicut lumen de lumine, fluvium de fonte, sicut verbum ex voce, sicut sonum ex verbo, sicut rationem de consilio, sicut gaudium de bono nuntio; ex eo esse Filium, ex quo est Pater sicut ex eo fluvius, ex quo fons. Qui fluvius etiamsi doceatur postea cucurrisse, semper tamen intus in corde fontis fuit. Non enim fons aliquando sine aqua esse potuit, sicut nec fuit aliquando sine Filio pater : sicut verbum ex voce : ex quo enim vox, ex eo et verbum, sic et ratio ex consilio; ex quo enim consilium, ex eo et ratio : sicut et gaudium ex bono nuntio : ex quo enim bonum nuntium, ex eo et gaudium. Ideo enim et Evangelium bonum nuntium interpretatur, quia gaudium donavit flentibus, libertatem servis, redemptionem captivis, caecis lumen reddidit, surdis auditum, salutem infirmantibus contulit, mortuis vitam restituit. Haec et his similia quae necessaria erant prudentes pueros diligenter instructos ad domum propriam ire praecepit.

Venientes autem coeperunt publice loqui magnalia Dei et persecutionis fervorem, qui tunc bulliebat, penitus non timere. Ita autem coeperunt esse in Christi amore perfecti ut vere in tribus his Trinitas divina requiescere probaretur. Baptizati autem non erant quia persecutor omnes occiderat sacerdotes.

8. — Interea ut dictum est fama volat et magnis acuit rumoribus iras; colliguntur ab universis sacerdotibus idolorum universi honorati provinciae, ut venirent ad deam Nemesim. Et non invenientes secundum consuetudinem quidem facta sunt sacrificia per triduum. Post haec vero perrexerunt ad domum eorum ut XII deos quos in templis singulis positos colebant antiquitus more solito adorarent. Quos invenientes cum templis suis funditus eversos, una voce lamentationibus perstrepentes clamores intolerabiles efferebant. Statim de oratorio ejiciuntur laeti tranquilli gaudentes. Et sicut erant pulchri in aspectu, sic sereni et sine aliquo pavore probantur in vultu.

9. — Incipiens autem unus e majoribus provinciae dixit : Speusippe, quis persuasit vobis Deos derelinquere et insuper statuas eorum confringere et in Jesum nescio quem hominem spem ponere, filium cujusdam Mariae, Judaeum, quem etiam

30. colebat antiquitas B, — 33. inferebant A.

θεῖα, ἐκεῖ ἡμῖν τὸ ἀθάνατον ἡτοίμασται δεῖπνον, ἄλλος λοιπὸν ἡμᾶς ὠνήσατο βασιλεύς, οὐκέτι δοῦλοί ἐσμεν, ἐλεύθεροι τῷ πνεύματι εἰς κρίσιν ἔστημεν σήμερον. Πιστεύσατε οὖν καὶ ἐλευθερωθήσεσθε τῷ πλήθει τῆς ἀσεβείας, <οἱ μάτην ζῶντες εἰδώλοις, οἱ τὸν ποιητὴν καὶ κτίστην ἀρνούμενοι θεόν, οἱ τὸν παραγαγόντα ὑμᾶς ἐκ τοῦ μὴ ὄντος εἰς τὸ εἶναι μὴ ἐπεγνωκότες, οἱ τοὺς μὴ ὄντας θεοὺς ὡς ὄντας ἐπικαλούμενοι>. Τοῦ δὲ Κοδράτου τύψαντος ταῖς δυσὶ χερσὶ τὸ ἑαυτοῦ πρόσω-
* f. 205r *πον, ὁ Μελέσιππος ἀπεκρίνατο· Τύπτε σου τὴν ψυχήν, μᾶλλον δὲ τύπτε τὰ σαυτοῦ αἰσθητήρια. Ὁ δὲ Κοδρᾶτος εἶπεν· Ἐμαυτὸν ἐκδικήσω σήμερον, ἐπὰν αὐτόχειρός σου γίνωμαι. Ὁ δὲ Μελέσιππος εἶπεν· Καὶ τί βραδύνεις; φέρε τὸ ξίφος. Ὁ δὲ Κοδρᾶτος εἶπεν· Πρῶτόν σου τὴν γλῶσσαν ἐκτέμνω ἵνα μὴ λαλῇς. Ὁ δὲ Μελέσιππος εἶπεν· Κἂν τὸ σωματικὸν ὄργανον τέμῃς καὶ τοῦ λαλεῖν με κωλύσῃς, ὁ τὰ πνευματικὰ ἄρθρα ἔνδοθεν ἁρμόσας, ἀλαλήτῳ φωνῇ οὗτος μὲν δοξασθήσεται, σὲ δὲ καταδικάσει. Ἐκάθισαν δὲ οἱ τρεῖς κατὰ σάρκα κύριοι καὶ τί ποιῆσαι ἠπόρουν. Ὁ δὲ Σπεύσιππος ἀνέκραγε λέγων· Τί βραδύνετε; ἅψατε τὸ πῦρ, ἑτοιμάσατε τὸ ξίφος, ἐλευθερώσατε ἡμᾶς, χορὸς οὐράνιος ἐκδέχεται ἡμᾶς· ἀλλ' οὐδὲ ὁ ἥλιος δύνῃ, πρὶν ἢ [ἡμᾶς] θυσία καθαρὰ προσενεχθῶμεν τῷ θεῷ· δήσαντες οὖν ἡμᾶς [θυσία καθαρὰ προσενεχθῶμεν τῷ θεῷ] ὅπως [οὖν] βούλεσθε βασανίσατε. Ἡμεῖς γὰρ ἑτοίμως αὐτομολοῦμεν· Χριστὸς Ἰησοῦς ὁ υἱὸς τοῦ Θεοῦ μεταξὺ ἡμῶν ἕστηκεν, οὗ ἀπαστράπτει τὸ
* f. 205v πρόσω*πον εἶδος ἀπερινόητον καὶ ἀνέκφραστον, ὃν ὑμεῖς οὐχ ὁρᾶτε γέμοντες ἀσεβείας καὶ μιαρὸν ζόφον περιβεβλημένοι. Ἐκέλευσε δὲ καὶ τὴν Νεονίλλαν ἄγεσθαι· ἡ δὲ δρομαία ἤρχετο, τὸν πρεσβυτικὸν ἀποδυσαμένη ὄκνον, νεότητα δὲ ἀγλαϊζομένη. Προσπηδήσασα δὲ κατεφίλει τοὺς παῖδας ἐπιβοῶσα· Ὦ ἄρνες ἄκακοι, λύκων στόματα χαλινώσαντες, καὶ πνευματικοῖς ποσὶ τὴν τῶν εἰδώλων μανίαν πατήσαντες. Καὶ οἱ μὲν ἀσεβεῖς ἐσκέπτοντο, πῶς τοὺς παῖδας ἀναλώσουσιν. Οἱ δὲ νέοι πρὸς τὴν μάμμην αὐτῶν μετὰ δακρύων ἔλεγον· Ὦ γλυκυτάτη μήτηρ, μὴ ἐγκληθῶμεν ὑπὸ Χριστοῦ, ὅτι τὸ βάπτισμα οὐκ εἰλήφαμεν· ἡ δὲ εἶπεν· Τέκνα μου, αἵματι λούσασθαι θαρσεῖτε· καὶ οὕτως οἱ τρεῖς ἀλλή-

2. δοῦλοι ἐσμέν. — 4-7. οἱ μάτην... ἐπικαλούμενοι in cod. post. verba τὰ σαυτοῦ αἰσθητήρια, inepte. — 9. ἐσθητήρια. Κοδράτος ut semper. — 10. ἐπαν. — 11. πρῶτον σου. — 13. τεμῃς. — 14. ἀλαλήτω φωνῇ. οὗτος ο in rasura (primum ω?). — 15. ἐκάθησαν κατὰ σαρκα. — 18. ἡμᾶς seclusi. — 19. θυσία — Θεῷ seclusi. — 20. οὖν seclusi. — 23. ἐκέλευσε (sic); debuit ἐκέλευσαν. — 24. δρομαῖα.

Judaei crucifixerunt? Respondens autem Speusippus dixit ei : Erras Palmate, Jesum quem tu qualemcunque hominem putas, Christus filius Dei vivi est, qui de caelo descendens hominem induit, ut hominibus subveniret. Qui ideo cruci figi hominem quem assumpserat non prohibuit ut lignum praevaricationis ligno crucis vinceret et vitam quae perierat saeculo redonaret. Et ideo qui vult ad vitam pertingere destruat omnes abominationes et confringat idola vana, surda et caeca et muta et immobilia et caduca, ut possit viventem et audientem omnia habere propitium. Hermogenes autem frater Palmati, stridens dentibus contra eos, dixit : Modo carnes vestras hinc igne cremabo.

10. — Respondens autem Elasippus dixit : Gratias agimus quia, cum non sapias quae Dei sunt, sapienter minatus es; si enim igni carnes nostras dederis, illi nos sacrificium offeres pro cujus nomine nulla supplicia timemus. Et nos quidem temporalem ignem temporaliter patimur; vos vero aeternum ignem habebitis nisi Christum Dei filium fueritis confessi. Exsurgens autem Quadratus percussit pugno in facies amborum Speusippi et Elasippi, qui locuti fuerant. Tunc Melesippus dixit : Quid est quod meam faciem ab hac gloria recusasti? Aut non tibi videor Christianus quod illos honorasti et me exhonorandum existimans reliquisti? Dixit ei Quadratus : Vindicabo hodie et nostram injuriam et deorum cum manu mea vos trucidavero. Palmatus dixit : Nisi linguas eorum secaverimus, non cessabunt loqui de injuria nostra deorumque nostrorum. Melesippus dixit : Etiamsi corporalem linguam secaveris ut non loquatur, in interioribus tamen nostris inenarrabiliter laudamus Deum nostrum Jesum Christum et gratias ei agimus.

11. — Et cum sederent Palmatus, Hermogenes et Quadratus, et omnis populus exspectaret quam sententiam darent, stupentes inter se cogitabant quid facerent et moras patiebantur in adinventionibus suis. Tum Speusippus exclamavit dicens : Quid cessatis? Accendite ignem, parate gladios, suspendite, caedite, torquete, et si doletis deorum vestrorum injurias, vos vindicate : illi enim seipsos vindicare non possunt.

12. — Dicit ei Hermogenes : Stulte, moras nostras otiosas putas; non sicut vos vultis ita peribitis. Melesippus dixit : Chorus nos Christianorum exspectat : occurrere volumus, si non ad sex-

λους σφραγίσαντες καὶ πνευματικῷ φιλήματι ἀλλήλους φιλήσαντες, ὑμνοῦντες ἔλεγον· Δόξα σοι, πάτερ Παντοκράτορ, δόξα σοι Ἰησοῦ Χριστὲ Θεὲ τῶν ὅλων, εὐχαριστοῦμέν σοι σὺν ἁγίῳ πνεύματι. Καὶ οὕτως οἱ ἄνομοι τοὺς μακαρίους παῖδας εἰς δένδρα ἀντὶ προσώπου κρεμάσαντες, κλῶνας ἀκανθῶν φέρεσθαι τοῦ ξέειν τοὺς παῖδας ἐκέλευον. Οἱ δὲ οὕτως ἐξέσθησαν, * (*f. 206r) ὡς πάντων τῶν μελῶν καταρρυέντων μέχρι καὶ τῶν ὀστέων, τὰ δὲ νεῦρα διεσπάσθησαν. Οἱ δὲ τοῦ Χριστοῦ ἄρνες διασπώμενοι ὑπὸ τῶν λύκων, γενναίως ἔφερον ὡς ἀθληταὶ τοῦ Θεοῦ. Ἱδρῶντες δὲ τὰ πρόσωπα ἀσιωπήτῳ φωνῇ ἐδόξαζον τὸν Θεόν. Καὶ ἐκέλευσαν οἱ ἀσεβεῖς πυρὰν πάλιν γενέσθαι ἵνα ἐμβληθῶσιν οἱ μακάριοι παῖδες εἰς τὸ πῦρ. Καὶ πρὶν ἢ βληθῆναι αὐτοὺς ἐπὶ τοῦ πυρὸς ἠξίουν τὴν μάμμην αὐτῶν λέγοντες· Μέμνησο ἡμῶν πρὸς Κύριον, δευτέρα μήτηρ. Ἡ δὲ εἶπεν· Καὶ πῶς κατ' ἀξίαν ὑμνήσω Χριστὸν ἐγὼ ἡ ἁμαρτωλός; Οἱ δὲ εἶπον· Ἐπὰν ἐσθίῃς τὸν ἄρτον σου, μέμνησο ἡμῶν, καὶ πᾶς δὲ ὁ τοῦτο ποιῶν, καὶ μέμνηται ἡμῶν Σπευσίππου, Ἐλασίππου καὶ Μελεσίππου, ἵνα καὶ ἡμεῖς μνησθῶμεν αὐτοῦ ἐνώπιον τοῦ Θεοῦ τοῦ Παντοκράτορος ἐν τοῖς οὐρανοῖς, καὶ τοῦ μονογενοῦς αὐτοῦ υἱοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ τοῦ ζῶντος. Τότε λοιπὸν ἐκέλευον ἐν τῇ πυρᾷ βληθῆναι. Οἱ δὲ τὸ σημεῖον τοῦ σωτηρίου σταυροῦ ἕκαστος τῷ δακτύλῳ ἐζωγράφει ἐπὶ τοῦ πυρός, καὶ οὕτως τὸ πῦρ ἐκαμαροῦτο καὶ ὑψοῦτο καὶ ὑπεχώρει, καὶ οὐχ ἥπτετο αὐτῶν τὸ καθόλου * (*f. 206v) καὶ οἱ μακάριοι παῖδες, ὡς ἐπὶ καλῇ κοίτῃ προσκλιθέντες, ὡμίλουν τοῖς παρεστῶσι λέγοντες· Μὴ ὑπακούσητε ἀδίκοις ἀνθρώποις, μὴ μιαροφαγήσητε, μὴ βεβηλώσητε ὑμῶν τὰς ψυχάς, στῆτε ἑδραῖοι, τὸν Χριστὸν ἐπίγνωτε, Θεὸν ὁμολογήσατε. Ἔφλεγε δὲ θυμὸς τὸν Παλμᾶτον καὶ Ἑρμογένην καὶ Κοδρᾶτον, καὶ ἐκέλευον πλείονα ξύλα ὑποβαλεῖν τῷ πυρί, φέρειν δὲ καὶ ἔλαιον καὶ δᾷδας καὶ κηρόν. Οἱ δὲ παῖδες ὡς ἐξ ἑνὸς στόματος εἶπον τοῖς περὶ Παλμᾶτον· Χάριν ἔχομεν ᾧ ἀφιερώθημεν Θεῷ, ὅτι ἔτι ζώντων ἡμῶν, ἠναγκάσθητε κηροὺς καὶ λαμπάδας ἀνάπτειν. Οἱ δὲ ὑπηρέται οὐ διέλιπον τὰ ξύλα καὶ τὸ ἔλαιον ὑποβάλλοντες. Καὶ οἱ μακάριοι παῖδες ἐβόησαν πρὸς τὸν Θεὸν λέγοντες· Εὐλογοῦμεν, ὑμνοῦμεν, δοξολογοῦμεν πατέρα, υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα, καὶ ταῦτα εἰπόντες, καὶ τὰς κεφαλὰς κλίναντες τὰς

3. εὐχαριστοῦμεν σοι. — 6. καταρυέντων. — 14. ἐπὰν ἐσθίεις. πασδέ. — 15. ἐλασπίππου (sic). — 19. ἐζωγράφη. — 20. ὑψούτω. — 21. καλῇ κοίτη. — 25. Παλμάτον deinceps semper. — 26. δάιδας.

tam vel ad nonam, si non ad nonam, vel ad undecimam, ut accipiamus et nos sicut illi qui priores laborasse probantur, mercedem martyrii. Dicit ei Quadratus : Miser mortem tuam ante oculos vides, et sine timore loqueris? Melesippus dixit : Nos mortem non videmus, sed videmus vitam nostram, vultu hilari nos respicientem Dominum Jesum Christum quem vos non potestis videre quia oculi vestri pleni sunt caligine idolorum.

13. — Tunc jubent adduci aviam eorum Leonillam, et vocantes eam, secrete dicunt ei : Vade ad nepotes tuos, et dic eis ut deponant vanitatem mentis suae, et reaedificent templa et restituant deos, ut possint sicut semper amati sunt, plus amari. Quibus ait Leonilla : Ego vadam et persuadebo illis ut vivant. Cumque Leonilla venisset ad eos, accedens hilari vultu, osculatur eos, et dicit : O agni sine macula positi in medio luporum, estote prudentes sicut serpentes et simplices ut columbae in mansuetudine Christi : nulla vos terreat difficultas, nullae poenae perterreant : occidi enim pro Christo majus est quam regnum assumere. Regnum enim mortale est hoc quod in mundo est, illa autem vita aeterna est.

14. — Tunc suspendi tres pueros in una arbore praeceperunt ligantes manus eorum sursum, pedes vero deorsum, tantum trochleis stridentibus eorum membra traxerunt ut ossa apparerent, et nervi quasi in cithara extensi. Illi vero sudorem habentes in facie tacitis vocibus Deo gratias referebant. Tunc Quadratus dixit : Ubi est Deus vester? Speusippus dixit : Hic est, et ipse adjuvat nos, ut de poenis vestris non solum non doleamus, sed etiam rideamus. Palmatus dixit : Infelices et miseri, uno animo ad mortis vestrae interitum festinatis. Elasippus dixit : Unus venter nos uno die genuit, una mater tres filios dedit saeculo, una arbor tres martyres tradidit Deo. Quadratus dixit : Non in ista arbore moriemini, sed vos hodie ignis consumit. Melesippus dixit ad eum : Qui unus ignis erit, qui trinitatem nostram trino Deo tradat in sacrificium.

15. — Tunc jubentibus his Palmato, Hermogene et Quadrato ignis copiosus accenditur. Cum autem moras facerent ligna portantes conversi ad aviam suam dixerunt : Memor nostri semper esto in orationibus tuis, et cum cibum acceperis frangis panem, et incipiunt micae cadere de fragmento, collige micas de mensa, et memor esto nomina nostra ut et nos gustemus de micis men-

ψυχὰς τῷ Θεῷ παρέδωκαν μετὰ δόξης, ἔτι τῆς τοῦ ὕμνου πρὸς Θεὸν φωνῆς ἐν τῷ στόματι αὐτῶν οὔσης.

Ἰουλία δέ τις γυνή, νήπιον κρατοῦσα, ἀποθεμένη αὐτὸ ἐν τῷ ἐδάφει, ἀνακράξασα εἶπεν· Κἀγὼ χριστιανή εἰμι. Θεῷ καὶ Χριστῷ πι-
* f. 207r στεύω ἀθανάτῳ καὶ αἰωνίῳ βασιλεῖ· τάχιον δὲ * ἐκέλευσαν αὐτὴν σχοινίοις εἰς τὰ ὀπίσω ἐξαγκωνισθῆναι τὰς χεῖρας καὶ ἐκ τριχῶν κρεμασθῆναι ἕως ὅτε μιαροφαγήσῃ καὶ τὸν Θεὸν Ἰησοῦν Χριστὸν ἀρνήσηται. Τῇ δὲ προσελθὼν ὁ ἀνὴρ αὐτῆς ἔλεγεν· Ἰουλία, ἐμὲ ἐλέησον· εἰ δὲ ἐμὲ οὐκ ἐλεεῖς κἂν τὸ νήπιον οἴκτειρον. Ἡ δὲ ἀποκριθεῖσα εἶπεν· Τὸ νήπιον ἐγὼ ἐγέννησα, ἐμὲ δὲ ὁ Θεὸς ηὔξησε· κρῖνον οὖν τίνα προτιμήσωμαι, ὃ ἐγὼ ἐγέννησα ἢ τὸν αὐξήσαντά με καὶ διασῴζοντά με ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως. Πρὸς ταῦτα δὲ τὰ ἐπ' αὐτῆς λεχθέντα θᾶττον ἐκέλευσεν ἀπενεχθεῖσαν αὐτὴν πλησίον Ὀρβάδων τῆς κώμης τὴν κεφαλὴν ἀποτμηθῆναι ἅμα Νεονίλλῃ τῇ μάμμῃ τῶν μακαρίων παίδων.

Νέων δὲ ὁ τὰς ἀποκρίσεις τῶν παίδων ἐκλαμβάνων, κλείσας τὰς δέλτους, Οὐρβανῷ συνδούλῳ ἐπιδούς, δραμὼν εἰς τὸ Νεμέσειον, πάντα κατέκλασε τὰ εἴδωλα. Ὃς καὶ αὐτὸς ἔκραζε λέγων· Χριστιανός εἰμι, Θεῷ ζῶντι πιστεύω. Καὶ αὐτὸς τῇ αὐτῇ ὥρᾳ ἐτελειώθη. Μαρτυροῦσι δὲ τῇ πρὸ δεκαὲξ καλανδῶν φεβρουαρίων. Καὶ Οὐρβανὸς δὲ πιστεύσας τῷ Θεῷ, οὐκ εἰς μακρὰν καὶ αὐτὸς ἐτελειώθη ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

4-5. Θῶ. ἀθανάτω. αἰωνίω. — 7. μιαροφαγήσει. τῆ δὲ. — 10. κρίνων. — 11. διασώζοντά με. — 13. κομης. — 14. νεονίλλη. — 16. νεμέσιον. — 18. τῆ αὐτῆ ὥρα. — 22. α / μ + ή / ν

sae Regis nostri quia super faciem terrae non sumus loti, ut de mensa ejus gustemus panem. Quibus Leonilla : Saturi estote quia sanguis vester vos lavabit et confessio vestra candidis vos induit vestimentis. Et statim ad mensam Regis vestri inter invitatos accumbitis quia vestem nuptialem in martyrio suscepistis. Ex illo enim die baptizati estis, ex quo idola confregistis et credentes Deo sermonem vitae intus in animo recepistis. Sicut enim si quis baptizetur, et non credat ex toto corde, aqua baptismatis non solum non tollit peccata quae habuit, sed incipit ei addere incredulitatis suae reatum et crimen; ita qui ex toto **Rom. 10. 10** corde crediderit, si illi defuerit baptismus, non eum excludit a numero fidelium. Corde enim creditur ad justitiam, ore autem fit confessio ad salutem.

16. — Igitur cum eam credentes audirent ligatis pedibus et manibus in medio ignis jactati sunt. Statim sicut de tribus Hebraeis legitur, disrupta sunt vincula eorum, et coeperunt stare in oratione, et Deo gratias agere. Flamma enim in modum arcus exaltabatur ad nubes, illi vero immobiles permanebant monentes servos suos et dicentes : Videte ne seducamini ab eis et timeatis homines vanos et ad sacrificium eorum penitus non accedatis. Defecerunt autem ligna portantes. Mittere jusserunt taedas oleum pices ceram quae omnia arserunt, famulos autem Domini in nullo penitus contingebat incendium.

17. — At ubi finiti sunt ignes et ligna, coeperunt Sancti insultare judicibus suis, quibus et dixerunt : Dedit nobis Dominus Deus noster potestatem, utrum velimus exire de corpore an non, quem nos rogavimus, ut igne deficiente, nos insultaremus vestrae perfidiae qui nobis haec praestare dignatus est. Ecce modo exultantes egredimur, nullam de igne vestro habentes in corpore cicatricem. Et haec dicentes positis genibus in oratione emiserunt spiritum, tanquam agni adhuc vocem benedictionis in ore gestantes.

18. — In ea hora Junilla quaedam parvulum tenens jactavit et exclamavit dicens : Christiana sum. Uni ego Deo meo Jesu Christo credo, immortali Regi et perpetuo. Quam irati jusserunt post tergum manibus a capillis suspendi, dicentes : Nisi promiseris negare te Christum et de sacrificiis manducare, non inde deponeris. Ad quam accedens maritus ejus dicens : Junilla mea conjux bona, miserere mihi et infanti filio tuo, cui eum derelin-

quis? Cui illa respondit : Parvulum ego genui, me autem Deus creavit, quem debeo ego anteponere, parvulum meum creatori meo, an creatorem meum qui me et creavit et judicaturus est? Ad aliorum autem metum, cito jussa est duci ad Vicum orbatum et una cum Leonilla avia Sanctorum capite caedi.

19. — Neon autem exceptor qui gesta ipsa scripsit claudens codices suos in quibus exceperat collegae suo Turboni consignavit et cucurrit ad Nemesim; dejecit eam et minutatim marmora ejus misit, et omnia quae erant idola minuta per gyrum ejus contrivit. Quod factum custodes templi nuntiantes tenuerunt tamdiu caedentes et lapidantes quousque confessus Dei filium spiritum exhalaret.

20. — Turbon autem scribens victorias confitentium Dominum Speusippi, Elasippi, et Melesippi, Leonillae, Junillae et Neonis, non post multum tempus martyrium perpessus est. Passi sunt autem hi qui supra XVI Kal. Februarias, regnante Domino nostro J. Ch. cui gloria in s. s. A.

NOTES CRITIQUES SUR LE TEXTE GREC

Ce petit texte est déparé par une quantité respectable de fautes et d'obscurités, dont les unes sont imputables au copiste, mais dont plusieurs pourraient bien remonter à l'auteur du remaniement maladroit dont, comme nous le montrerons plus loin, le texte grec a été l'objet.

P. 10, l. 3. Μελεσίππου. Ce nom propre, estropié de plusieurs façons dans les synaxaires (Μήσιππος, Βελέσιππος), était jusqu'ici inconnu. Μελήσιππος par contre se trouve fréquemment (Michel, *Recueil d'Inscriptions grecques*, 282, 648). Une forme qui se rapproche de la nôtre est Μελέϊππος, qui figure sur plusieurs inscriptions de Théra (*CIGI* III, 634, 2; 634, 1; 335 B, 9). — Τῆς τούτων μητρός. Léonille était l'aïeule des trois jumeaux et non leur mère. Évidemment l'erreur peut provenir d'une simple distraction. Mais, jointe à la date fautive μηνὶ τῷ αὐτῷ ιγ' (laquelle est d'ailleurs en contradiction avec le texte de la légende : μαρτυροῦσι πρὸ δεκαὲξ καλανδῶν φεβρουαρίων), elle semble prouver que le titre manquait dans l'archétype et qu'il a été reconstitué par un copiste distrait. Celui-ci aura sans doute

lu les premières lignes du texte qu'il devait copier, et aura été trompé par la phrase peu claire ὁ βραχύτατος ἀριθμὸς τῶν παίδων ἐκ Νεονίλλας.

Νεονίλλας. Sur ce génitif en ας (pour ης) qui parait être dû à l'influence de la déclinaison latine — il se rencontre d'abord exclusivement dans les noms propres latins, — v. *Wiener Studien* 1903 40-77, et *Byz. Zeitschrift* XIII (1904), p. 160, n. 1.

L. 10-12. ὁ βραχύτατος ἀριθμὸς... πυκάζοντες. Cette absence d'accord, les deux ἐκ (ἐκ Νεονίλλας — ἐκ μιᾶς κοιλίας), l'expression insolite et impropre ῥόδον — πυκάζοντες, tout cela rend la phrase bien étrange. Au moins faudrait-il après δούλης τοῦ Χριστοῦ, un participe comme γεγεννημένοι. — L. 11-12. ῥόδον... ὡς ἐλαιόφυτα. Étrange accumulation de métaphores.

L. 11. τρίκλωνον. Ce mot ne se trouve qu'ici. Conformément à l'étymologie et à l'analogie de πολύκλωνος j'ai écrit cet adjectif par un ω. M. Bonnet écrit à tort πολύκλονον *Acta Apost. Apocr.* Partis alterius, vol. prius, p. 220, 9.

L. 13. τούτοις προσηγόρευσαν. Προσαγορεύω dans le sens de *appeler* ne se construit qu'avec l'accusatif. Mais la *manie du datif* est une particularité bien connue des auteurs post-classiques. « *Der Dativ*, dit M. Krumbacher (1), *war bei den spätgriechischen Autoren, gerade weil er in der lebendigen Sprache ausstarb oder ausgestorben war, ein höchst beliebter Casus und wurde häufig sogar falsch angewendet* ». D'ailleurs, le plus grand nombre des verbes composés avec πρός régissant le datif (2), cette construction a eu une tendance à se généraliser. On trouve par exemple dans le Nouveau Testament : πάλιν δὲ ὁ Πειλᾶτος προσεφώνησεν αὐτοῖς, Lc., XXIII, 20.

L. 15. οἱ τρεῖς παῖδες ἱππελάται ἄκρως μεμαθηκότες. Οἷς du manuscrit est incompréhensible. Il faut un complément direct à μεμαθηκότες. Ἱππελάται est évidemment corrompu. Nous écrivons ἱππηλάσια, qui a l'avantage de fournir à οἷς un antécédent plus satisfaisant que οἱ τρεῖς παῖδες. — Cf. pour ce mot Nicétas Choniate, Migne, *P. G.*, CXXXIX, col. 573-576, κυνηγεσίοις προσανεῖχε καὶ ἱππηλασίοις προσέκειτο.

L. 20. οὓς δορυφορήσαντες. Δορυφορῶ signifie *faire escorte*,

(1) Krumbacher, *op. cit.*, p. 278; *Kuhns Zeitschrift* XXIV (1886), 196; *Berliner ph. W.* 1889, p. 1270.

(2) Blass, *Grammatik d. neutestam. Griechisch* ², p. 117-118.

accompagner comme doryphore. Ici il a le sens de donner une escorte. — L. 21. ἐφοδιάσαντες. Il n'y a pas d'exemple d'ἐφ. ainsi construit avec deux accusatifs.

L. 24-29. On remarquera le nombre de fautes qu'il faut ici corriger pour obtenir un sens à peu près satisfaisant. Ce passage nous paraît une interpolation. En biffant le mot Χριστός, puis la phrase depuis θείς jusqu'à ὑπομνησθέντες (l. 29) inclusivement, on supprime l'intempestive allusion à la table céleste qui se retrouve huit lignes plus loin, l'expression incorrecte ὁ... ἐξ ἀφράστων κόλπων γεννηθεὶς καὶ καλέσας αὐτούς, et enfin le peu compréhensible ὑπομνησθέντες, que nous supposons avoir été suggéré à l'interpolateur par une sorte d'anticipation sur les événements (cf. plus bas, p. 466, l. 12 et 18).

P. 12, l. 1. Τρέφουσα est bien étrange. On attendrait un mot comme γέμουσα.

L. 2. Le ms. porte : οἱ δὲ νέοι προτρέχοντες ἠκολούθουν ὡς ἄρνες. Ἠκολούθουν est absurde et a été amené sous la plume du copiste par ἠκολούθει qui précède.

L. 11 suiv. Τέθυται, ἀφιέρωται, ἐπωνόμασται, ἔσφακται. Remarquez le procédé de l'homoiotéleute si fréquent dans la prose rhétorique de tous les temps. Cf. un passage absolument semblable de la *Vita Artemii*, AA. SS., Octobr. VIII, 868 B : οἱ γὰρ θεοί σου, οὓς αὐτὸς προσκυνεῖς, δαιμόνων εἰσὶ πλάσματα καὶ μύθων εὑρήματα καὶ διαβολικῆς ἐνεργείας κυοφορήματα.

Quant aux mots καὶ κινουμένας... τέθυται ταῦτα, il est impossible de ne pas y voir une addition de l'inintelligent interpolateur : τέθυται est une répétition, κινουμένας... ἀκινήτοις reprend gauchement l'idée déjà exprimée ἀψύχοις... ἔμψυχα, l'accusatif κινουμένας ψυχάς prouve une incroyable ignorance grammaticale qui ne se rencontre que dans les phrases interpolées, enfin l'épithète συρομένοις (faut-il lire σηπομένοις) est d'une rare ineptie.

L. 15 suiv. ἐπιτηδεύματα, πονήματα etc... Remarquez l'homoiotéleute et le rythme. — L. 16, ἀπίθανα au lieu de πιθανά du ms., est exigé à la fois par le sens et par le rythme.

L. 16-17. ἅπερ παρέχει τὸν ἔχοντα ψεῦδος καὶ αἰωνίαν κόλασιν. Les mots τὸν ἔχοντα sont évidemment corrompus. Ψεῦδος ne donne guère de sens non plus. Cf. le texte latin : nesciatis... idolorum culturam... animas aeternis poenis in Tartaro religare. Synax. :

ἄγουσιν πρὸς ἀπώλειαν τοὺς αὐτοῖς προσέχοντας. Il faut donc sans doute corriger τὸν ἔχοντα en τῷ προσέχοντι.

L. 23. Répétition maladroite de 20-21. D'ailleurs toute cette période est en très mauvais état. Que dire de ἀνατολὰς καὶ δύσεις ἀναστήσας (l. 20)? Τετειχισμένην pour τετειχισμένα est une simple distraction; on comprend que διοικοῦντα ait pris la place de διοικῶν à cause de ἀψηλάφητον qui le précède immédiatement (l. 27); καιρόν est une addition ridicule suscitée par la fréquente alliance des mots εὔδιος καιρός. Mais le verbe personnel συνεστήσατο, venant s'intercaler dans une série de participes! Mais le charabia vraiment désespéré des lignes 29 et suiv.! On voit partout la trace des bévues d'un remanieur imbécile, gâtant tout ce qu'il touche et incapable de mettre debout la moindre phrase.

P. 14, l. 11. φίλη θεοῦ est une ineptie.

L. 28. οἱ δὲ πέλυκας ἔχοντες. La forme πέλυξ au lieu du class. πέλεκυς est à peu près la seule usitée dans les textes de la grécité postérieure. Jérémie, XXIII, 29. Κοντάκιον de S. Théodose, éd. Krumbacher, *Studien zu den Legenden d. hl. Theodosios*, p. 328, Χαίροις κακοδοξίας φοβερώτατε πέλυξ.

P. 16, l. 4. κυσὶ καὶ βορβόρῳ [καὶ τῆς γεέννης... καὶ τῆς... ἀπειλῆς]. Ces deux génitifs, venant après deux datifs, doivent sans doute être attribués à l'ignorance de l'interpolateur. Cependant, pour rendre le texte lisible, nous avons écrit γεέννῃ, ἀπειλῇ. — L. 11. τὴν ἔμεσαν. Voyez plus loin, p. 63.

P. 18, l. 3. ἐλευθερωθήσεσθε τῷ πλήθει τῆς ἀσεβείας. Nouvel exemple d'un emploi maladroit du datif.

L. 4-7. Οἱ μάτην... ἐπικαλούμενοι. Dans le ms., ces mots viennent après αἰσθητήρια, où ils sont tout à fait « en l'air ».

P. 22, l. 7. μιαροφαγήσῃ, ἀρνήσηται. Sur le subjonctif avec les conjonctions signifiant « jusqu'à ce que » ἕως οὗ, ἄχρις οὗ, etc. (sans ἄν), cf. A. Georg, *Studien zu Leontios*. Diss. Halle 1902, p. 27.

IV

Comparaison du texte grec avec le texte latin.

De notables différences, dans le récit des faits, se remarquent au premier coup d'œil entre le texte grec — nous le désignerons par G — et la légende latine, que nous représentons par la

lettre L (1). G n'est donc malheureusement point cet original de la version L, dont le P. Bollandus regrettait l'absence. Néanmoins G et L possèdent un grand nombre de passages parallèles, et la concordance entre eux est parfois textuelle.

Bornons-nous d'abord à l'examen de ces passages. Disons tout de suite que cet examen nous révélera :

a) *Que la rédaction G est de date postérieure à la rédaction L.*

Notons avant tout que dans L — bien qu'une version latine fasse courir plus de risques à des noms propres grecs qu'une longue suite de copistes et de remanieurs grecs, — on lit les formes Turbo, Junilla, confirmées par la tradition liturgique de l'Église orthodoxe (Τούρβων, Ἰουνίλλα : Ménées et Synaxaires), tandis que G a des formes simplifiées, des *lectiones faciliores :* Οὐρβανός, Ἰουλία.

Voyons maintenant les passages parallèles qui peuvent servir à établir l'âge relatif des deux rédactions.

Nous énumérons d'abord les endroits où G en dit plus que L.

G p. 10, l. 11-12.	L
ἐκ μιᾶς κοιλίας τρίκλωνον ῥόδον ὁμοῦ πυκάζοντες ὡς ἐλαιόφυτα καρποῦ προχείρου καὶ λιπαροῦ.	Quasi tres rosae ex una virga natae florentes ita hi ex uno utero simul nati.

A l'actif de G, une métaphore incohérente.

G p. 12, l. 4-8.	L
ἡ δὲ παραγενομένη καὶ πρὸ τῆς τραπέζης τὸ σημεῖον τοῦ σταυροῦ χαράξασα τῷ δακτύλῳ πλησίον ἐκαθέσθη... τῶν δὲ παίδων προτρεπομένων αὐτὴν ἀπάρξασθαι τῇ γεύσει τῶν προκειμένων, ἐφθέγξατο ἡ N.	Cum... ea quae de sacrificiis Nemesi attulerant quasi pro benedictionibus posuissent, Leonilla avia eorum dixit.

(1) Quand nous comparons le *texte latin* au texte grec, il va sans dire que nous entendons parler de l'original grec de L. Il est de toute évidence que cette histoire cappadocienne a d'abord été rédigée en grec. Cf. d'ailleurs § 3 : Speusippe bibe lac quod in *agone* et in certamine dum veneris.

On observera que G fait faire un signe de croix à Néonilla, geste rituel qu'ignore le rédacteur de L. De même, lorsque plus tard les trois martyrs sont sur le bûcher, et que la flamme s'écarte d'eux miraculeusement, G veut que ce prodige soit dû à la vertu d'un signe de croix; rien de pareil dans L :

G p. 20, l. 18-20.	L
οἱ δὲ τὸ σημεῖον τοῦ σωτηρίου σταυροῦ ἕκαστος τῷ δακτύλῳ ἐζωγράφει ἐπὶ τοῦ πυρός, καὶ οὕτως τὸ πῦρ ἐκαμαροῦτο... καὶ ὑπεχώρει.	Flamma enim in modum arcus exaltabatur ad nubes, illi vero immobiles etc.
Et encore p. 472, l. I.	
καὶ οὕτως οἱ τρεῖς ἀλλήλους σφραγίσαντες.	

G p. 12, l. 8 suiv.	L
ὦ παῖδες... κόλασιν.	Sic omni sapientia eruditi estis, ut nesciatis idolorum culturam inimicam salutis humanae semper existere, et animas aeternis poenis in Tartaro religare?

Il est remarquable qu'au lieu de cette simple phrase de L, nous ayons dans G tout un développement oratoire, assez puéril, mais plein d'artifices de rhétorique étrangers aux plus anciens textes hagiographiques.

G p. 12, l. 17 suiv.	L
ὦ τέκνα ἐμά· Χριστοῦ καὶ Θεοῦ ζῶντός εἰμι δούλη μονογενοῦς, ὃς ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας διαμένει, ὃς τὸν περικαλλῆ κόσμον τοῦτον ἐν τοῖς τοῦ πατρὸς κόλποις ὢν ἐδημιούργησεν.	Ego *Christi* ancilla sum qui fecit caelum et terram, maria et omnia quae in eis sunt.

L'auteur de la rédaction G ne peut écrire le nom du Christ sans lui accoler immédiatement tous les prédicats que lui suggère sa théologie.

G p. 12, l. 23-24. ἡμέρας... διορίσας. Cette répétition, mise entre crochets dans le texte, manque en effet dans L.

G p. 14, l. 11.	L
ὦ μῆτερ φίλη Θεοῦ.	o dulcissima avia.

Θεοῦ dont nous avions signalé l'absurdité, manque dans L.

G p. 14, l. 14 et siv.	L
διδοῦσάν μοι μαζόν· ἐθήλαζον δὲ γάλα γέμον δριμύτητος καὶ γλυκύτητος· ὁ δὲ πίνοντός μου νεανίσκος τις ἐπέχυνέ μοι νέκταρ [ὕδωρ] καὶ ἔλεγέ μοι κτλ.	... in sinu aviae meae quae mamillam suam plenam lacte labiis meis infundens dicebat : Speusippe etc...

Ainsi la vision de Speusippe est plus compliquée dans G que dans L. Elle y est même tellement compliquée qu'on a beaucoup de difficulté à se la représenter. Comment faisait le jeune martyr pour téter la mamelle de sa grand'mère, et pour déguster en même temps le nectar que lui versait le νεανίσκος? νεανίσκος et nectar semblent donc bien n'être qu'une invention de G.

Vision d'Élasippe :

G p. 14, l. 18 suiv.	L
ὢ πῶς ὑπεμνήσθην· κἀγὼ ἄνδρα γὰρ ἐθεώρουν, ἐκ δεξιῶν καθημένου μεγάλου ἀνδρός, οὗ ὁ θρόνος λαμπρότερος ἡλίου... αἱ δὲ τούτων ἰδέαι σύγχοροι... ὅμοιος πρῶτος τῷ δευτέρῳ.	Vidi in caelo sedentem quemdam super sedem magnam ex electro et gemmis instructam : et dum me pavor tenuisset ita ut splendore nimio meos oculos obumbrarem, vocavit etc.

Cette vision est très clairement racontée dans L. Un homme assis sur un trône étincelant encourage les martyrs à soutenir la lutte. Mais cette allégorie ne suffit pas à G qui remplace le personnage unique par deux personnes divines. L'une, la plus grande, a l'autre à sa droite. Au reste, les deux figures sont exactement semblables. C'est évidemment une préoccupation théologique qui a inspiré cette modification à G. Le μέγας ἀνήρ

est le Père, l'homme assis à sa droite représente le Fils. Mais précisément de telles représentations des deux personnes divines sont complètement inconnues aux premiers siècles chrétiens. Le Père et le Fils ne sont figurés ensemble que dans l'art byzantin et encore fort rarement. Ainsi le dédoublement, sans compter la confusion qu'il jette dans la phrase (impossible de savoir laquelle des personnes divines adresse la parole au martyr), nous apparaît comme une invention nécessairement tardive.

G p. 14, l. 24 suiv.	L
ἀδελφοὶ οὐδέν ἐστι τὰ εἴδωλα ταῦτα, μάταιος ὁ ἀγὼν ἡμῶν· ἐθεώρουν γὰρ ἐν τῷ ὁράματι...	Exclamavit Melesippus : Videbam et ego visum.

La réflexion que G attribue à Mélésippe, répétition de celle de Néonilla (p. 464, l. 14, μάταια ταῦτα), est peu compréhensible et parfaitement superflue.

G p. 14, l. 31.	L
Εὐδοξία ἡ πρεσβῦτις ἀνέκρ. δόξα ... θριαμβεύειν	Cette doxologie et la citation biblique manquent.
G p. 16, l. 4.	L
κυσὶ καὶ βορβόρῳ † καὶ τῆς γεέννης τοῦ πυρὸς καὶ τῆς ... ἀπειλῆς.	Carnes vero quae sacrificatae fuerant canibus projecerunt.

Les deux génitifs que nous avons suspectés d'être une interpolation de G n'ont en effet point de correspondants dans L.

G p. 16, l. 6.	L
ἐδόξαζον τὸν Θεὸν καὶ τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν etc.	manque.
G p. 20, l. 2.	L
δόξα σοι πάτερ .... πνεύματι.	manque.

Voici donc encore deux doxologies à formule trinitaire qui manquent dans L.

Il en est de même p. 20, l. 31.

En résumé, si nous passons en revue les traits qui, *dans les passages parallèles de G et de L,* se trouvent seulement dans la rédaction G, nous voyons qu'il s'agit soit de maladroites interpolations qui en général se trahissent au premier coup d'œil, soit de formules théologiques introduites à profusion dans le texte.

Examinons maintenant, toujours en limitant notre étude aux passages parallèles, les cas où L donne davantage que G.

Reprenons le curieux passage où l'aïeule, devant ses trois petits-fils étonnés, dénombre, en une éloquente profession de foi, les œuvres du Créateur. Les différentes parties de cette longue phrase se correspondent assez exactement dans L et dans G. L présente une phrase très intéressante sur les fruits, phrase qui manque dans G : « ab arboribus protulit poma, vitibus botryones exhibuit, olivae nemora pinguedinis gratia tam in refectiones quam in splendores supplevit ».

Cette importance donnée aux olives « qui servent à la fois à l'éclairage et à la nourriture » est très caractéristique et faisait sans nul doute partie des Actes primitifs. On comprend d'autre part que le détail ait paru à G un peu étrange dans sa précision pittoresque et que ce rédacteur l'ait laissé de côté.

Peut-être est-ce ici l'endroit d'insister quelque peu sur cette intéressante profession de foi de Néonilla. Par sa forme générale, elle semble inspirée de deux passages des *Actes des Apôtres.* Saint Paul (Acta Apost., xvii, 23 sqq.) devant l'Aréopage révèle en ces termes le vrai Dieu aux Athéniens : ὃ οὖν ἀγνοοῦντες εὐσεβεῖτε, τοῦτο ἐγὼ καταγγέλλω ὑμῖν· ὁ θεὸς ὁ ποιήσας τὸν κόσμον καὶ πάντα τὰ ἐν αὐτῷ, οὗτος οὐρανοῦ καὶ γῆς ὑπάρχων κύριος.... αὐτὸς διδοὺς πᾶσι ζωὴν καὶ πνοὴν... ἐν αὐτῷ γὰρ ζῶμεν καὶ κινούμεθα καὶ ἐσμέν κτλ. Ipso volente vivimus, ipso pascente alimur, dit L. — Ch. xiv, verset 15 sqq. : εὐαγγελιζόμενοι ὑμᾶς ἀπὸ τούτων τῶν ματαίων ἐπιστρέφειν ἐπὶ θεὸν ζῶντα, ὃς ἐποίησεν τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν καὶ τὴν θάλασσαν καὶ πάντα τὰ ἐν αὐτοῖς... οὐρανόθεν ὑμῖν ὑετοὺς διδοὺς καὶ καιροὺς καρποφόρους, ἐμπιμπλῶν τροφῆς καὶ εὐφροσύνης τὰς καρδίας ὑμῶν. On peut dire que le long morceau de L et de G n'est qu'un développe-

ment de ce texte sacré. Mais ce n'est point seulement dans notre légende que ce développement se trouve. L'ancienne littérature chrétienne nous offre plusieurs exemples de ce motif, traité exactement de la même façon. Ainsi Clément d'Alexandrie, Εἰς τὸν Παιδαγωγόν (Migne, *P. G.*, VIII, 683), s'adressant au Créateur :

Δεῖ γάρ σε τοῖς σοῖς εὐλογεῖν θεσπίσμασιν
ἄναξ βροτῶν μέγιστε τῶν καλῶν δοτήρ
ἐσθλῶν χορηγὲ καὶ τὸ πᾶν κτίσας, πάτερ,
ὃς οὐρανόν τε καὶ τὸν οὐρανοῦ μόνος
κόσμον τέθεικας, ἁρμόσας θείῳ λόγῳ
ὁ δείξας αὐτὸς ἡμέραν τε καὶ φάος
καὶ τὸν πολοῦσιν ἄστροις νημερτῆ δρόμον.
Εἰ τῷδ' ὅποι γῆ καὶ θάλασσα προσμένοι
τρόπων τε καιρὸν εὐστόχως δήσας κύκλῳ
ἔαρ τε καὶ χειμῶνα καὶ θέρος πάλιν,
τοῦ τε μετοπώρου τάξιν ἐξηρτισμένην,
ὅλον τε κόσμον ἐξ ἀκοσμίας κτίσας κτλ.

Les *Constitutions apostoliques* (éd. Lagarde, p. 214, l. 12 sqq. = ζ 34) (εὐλογητὸς εἶ κύριε βασιλεῦ τῶν αἰώνων ὁ διὰ Χριστοῦ ποιήσας τὰ ὅλα καὶ δι' αὐτοῦ ἐν ἀρχῇ κοσμήσας τὰ ἀκατασκεύαστα, σῇ γὰρ ἐνθυμήσει ὁ κόσμος πεφαίδρυνται, οὐρανὸς δὲ ὡς καμάρα πεπηγμένος ἠγλάϊσται ἄστροις. Cf. G : ἀστέρων χοροὺς ἐν οὐρανῷ φαιδρύνας — ἔπειτα διαφόρων ζῴων κατεσκευάζετο γένη, χερσαίων, ἐνύδρων κτλ.) présentent un tableau plus complet encore des bienfaits du Créateur. Clément de Rome (I Cor., xx) : οἱ οὐρανοὶ τῇ διοικήσει αὐτοῦ σαλευόμενοι ἐν εἰρήνῃ ὑποτάσσονται αὐτῷ· ἡμέρα τε καὶ νὺξ τὸν τεταγμένον ὑπ' αὐτοῦ δρόμον διανύουσιν, μηδὲν ἀλλήλοις ἐμποδίζοντα· ἥλιός τε καὶ σελήνη, ἀστέρων τε χοροὶ..... ἐξελίσσουσιν... τοὺς ὁρισμούς· γῆ κυοφοροῦσα..... τὸ κύτος τῆς ἀπείρου θαλάσσης..... καιροὶ ἐαρινοὶ καὶ μετοπωρινοί..... ἀνέμων σταθμοί κτλ... Irénée (*Contra Haereses*, l. II, c. xxx, n. 3 = Migne, *P. G.*, VII, 816) demande ironiquement aux gnostiques quels présents de leurs Eons ils peuvent opposer aux œuvres merveilleuses de Dieu : « Sont-ce eux par hasard qui ont créé le monde? Quos caelos firmaverunt? Quam terram solidaverunt? Quas emiserunt stellas? vel quae luminaria elucidaverunt?..... Quae flumina abun-

dare fecerunt? quos autem adduxerunt fontes? quibus autem floribus... adornaverunt... vel quam multitudinem animalium formaverunt, partim quidem rationabilium, partim autem irrationabilium? » etc.

Comment expliquer le rapport de ces textes? M. Wilpert, qui les a réunis (1), a reconnu que les différents écrivains qui emploient ce motif l'ont emprunté à la primitive liturgie, où se trouvait une longue prière de remerciement pour la création (Justin, *Apol.* I, c. LXV, p. 85 : αἶνον καὶ δόξαν τῷ πατρὶ τῶν ὅλων... ὑπὲρ τοῦ κατηξιῶσθαι τούτων παρ' αὐτοῦ ἐπὶ πολὺ ποιεῖται). Dans ces conditions, il y a quelque intérêt à signaler que le développement se trouve aussi chez Minucius Félix (c. XVII, 4-11; c. XVIII), un peu délayé, mais parfaitement reconnaissable :

Caelum... late tenditur, in noctem astris distinguitur... in diem sole..... *annum* ut *solis ambitus* faciat, *mensem* vide ut luna auctu senio labore circumagat, *tenebrarum* et *luminis* recursantes vices..... *ordo temporum ac frugum*..... vide fontes, manant *venis perennibus*... mari intende : *lege litoris stringitur* (cf. G : ποταμοὺς ἀεννάους σὺν πηγαῖς ἀφθόνοις παρέχων, ἡπλωμένα πελάγη σὺν αἰγιαλοῖς κυματοῦσι τετειχισμένα. Clément de Rome : τὸ κύτος τῆς θαλάσσης... οὐ παρεκβαίνει τὰ περιτεθειμένα αὐτῇ κλεῖθρα..... ἀέναοί τε πηγαί). — Minucius a même un détail qui n'a d'équivalent que dans notre version L : autumni maturitas grata et hiberni *olivitas necessaria*. Ceci confirme, entre parenthèses, ce que nous disions plus haut de la mention des olives dans une pareille énumération.

On sait combien les réminiscences littéraires *chrétiennes* sont rares dans Minucius Félix. Je n'ignore pas que plusieurs traits qui figurent ici pourraient avoir été empruntés à Cicéron et à Xénophon (2). Mais il semble évident que l'ensemble du développement se rattache au *motif* chrétien que présentent la légende des trois jumeaux et les textes groupés par M. Wilpert.

Mais revenons à notre comparaison. Dans presque tous les cas, nous continuerons à conclure en faveur de L. Ainsi, lorsque Néonilla a fini de parler, les jeunes gens stupéfaits s'empressent,

(1) Wilpert, *Fractio panis*, p. 49 suiv. *Orac. Sibyll.* éd. Geffcken, p. 6, v. 5 sqq.
(2) Voyez les *testimonia* de l'excellente édition Boenig.

dans L, de demander à leur aïeule pourquoi elle avait si longtemps gardé le silence sur les mystères de la foi qu'elle professait. Et Néonilla d'expliquer que du vivant de son fils, le père des jumeaux, qui était païen, elle n'avait osé entreprendre leur conversion. Cette explication nécessaire est bien mal remplacée dans G par l'exclamation ὦ μῆτερ φίλη [θεοῦ]. Si G aime beaucoup les creuses formules théologiques, il rogne fâcheusement d'utiles détails.

Nous avons vu combien malheureuses sont les additions de G, dans le récit des trois songes. Quand L a des détails en plus, ceux-ci sont au contraire de fort bon aloi; la description du trône aperçu par Élasippe : sedem magnam ex *electro* et *gemmis* instructam, est plus précise que le θρόνος... ἀπαστράπτων φέγγος χρυσαυγὲς ἄπλαστον. L'effroi d'Élasippe est peint dans L : dum me pavor tenuisset; il n'en est rien dit dans G. Les paroles adressées à Élasippe dans G : ὦ παῖς μου νενίκηκας τὸν διάβολον sont absolument ineptes, puisque le jeune homme ne peut savoir encore qui est le diable; dans L, le quidam *sedens super sedem magnam* emploie le langage figuré comme les autres apparitions : noli timere inimicum tuum; vinces etc...

Troisième songe : le Roi, ayant affranchi les jumeaux, les fait entrer dans sa milice. L'opération est décrite dans L avec des expressions d'une bonne antiquité : cingebat balteis, chlamydibus induebat. Le baudrier était par excellence le signe de la *militia*, et *chlamys* sous l'Empire est le terme le plus général pour désigner le vêtement du soldat (1).

C'est aux prières de votre aïeule, dit le Roi — et l'allégorie ne manque pas de finesse, — que vous devez d'être admis dans mon armée. G n'a rien compris à tout ceci; en revanche il nous parle de soldats qui fouettent les maîtres des Jumeaux, ou qui, armés de haches, abattent *toutes les idoles*. Encore une fois, il commet cette énorme maladresse de rompre le charme du discours figuré. — Après le récit des songes, Speusippe, Élasippe et Mélésippe (dans L) demandent ce qu'il faut faire. Réponse : « Faites comme les soldats de l'Empereur font aux soldats du *tyran* ». Intéressante comparaison. Nous verrons bientôt ce qu'il faut en penser. G ne la possède pas.

(1) Voyez *Dict. des antiquités*, s. vv. *Balteus*, *Chlamys*.

Les Jumeaux brisent les statues des douze dieux. Dans L ils se bornent à abattre celle de Némésis. Nous signalerons plus loin les défauts de la rédaction L en cet endroit; néanmoins, ces *douze dieux* devaient faire partie de la rédaction primitive, car G lui-même les mentionne plus loin, p. 6, l. 13, καὶ τοὺς δεκαδύο θεοὺς κεκλᾶσθαι.

Le *jugement* offre un certain nombre de variantes où il est assez difficile de décider en faveur de G ou de L. Voici cependant un passage où la leçon de G ne peut reposer que sur un malentendu.

G p. 8, l. 7 suiv.	L
τοῦ δὲ Κοδράτου τύψαντος ταῖς δυσὶ χερσὶ τὸ ἑαυτοῦ πρόσωπον, ὁ Μελέσιππος ἀπεκρίνατο· Τύπτε σου τὴν ψυχήν, ἢ μᾶλλον τύπτε τὰ σαυτοῦ αἰσθητήρια.	Exsurgens autem Quadratus percussit pugno in faciem amborum Speusippi et Elasippi qui locuti fuerant. Tunc M. dixit : Quid est quod meam faciem ab hac gloria recusasti etc.

Jusqu'à ce moment, Speusippe et Elasippe ont seuls discuté avec leurs maîtres. Mélésippe n'a encore rien dit. Comme dans la plupart des actes des martyrs, l'un des bourreaux soufflette les deux jeunes chrétiens, Mélésippe réclame ironiquement sa part de cet honneur. Rien à objecter à ce passage de L. Le texte de G par contre est incompréhensible. Pourquoi Quadratus se frapperait-il le visage de ses deux mains? Il n'y a qu'une explication possible à la leçon de G. Le texte original portait sans doute conformément à la traduction de L : τοῦ δὲ Κοδράτου τύψαντος ταῖς χερσὶν ἀμφοτέρων τὸ πρόσωπον, G aura lu ἀμφοτέραις. Le génitif qui déterminait πρόσωπον disparaissant ainsi, G aura cru qu'il s'agissait du visage de Quadratus. Le lecteur, qui a vu avec quelle inintelligence G procède, ne s'étonnera point qu'il ait commis ici pareille bévue. — Seulement l'acte de Quadratus ainsi modifié, la réponse de Mélésippe ne s'expliquait plus. Voilà pourquoi G l'a remplacée par cette phrase vraiment idiote : Frappe ton âme (!) ou plutôt frappe tes sens (!). — D'ailleurs G lui-même à conservé la trace de

l'acte de Quadratus qu'il dénature ici. Il fait dire quelques lignes plus bas aux martyrs : τί μάτην τοὺς ὀδόντας ἡμῶν συντρίβετε;

Ce qui suit est abrégé et contracté dans G. L continue à présenter des expressions plus pittoresques et plus originales :

G p. 8, l. 18.	L
ἀλλ' οὐδὲ ὁ ἥλιος δύνῃ, πρὶν ἢ ἡμᾶς θυσία καθαρὰ προσενεχθῶμεν τῷ Θεῷ.	Si non ad sextam, vel ad nonam, si non ad nonam, vel ad undecimam etc...
G ib., l. 20.	**L**
ἡμεῖς ἑτοίμως αὐτομολοῦμεν· Χριστὸς Ἰησοῦς... μεταξὺ ἡμῶν ἕστηκεν, οὗ ἀπαστράπτει τὸ πρόσωπον.	Q. Miser mortem tuam ante oculos vides... Mel. dixit : Nos mortem non videmus, sed vitam nostram, Dominum nostrum J. Ch. etc.

Néonilla, que Palmatus, Hermogène et Quadratus font comparaître, leur adresse dans L de touchants conseils : O agni sine macula, positi in medio luporum, estote prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbae etc. Dans G nous n'avons que des apostrophes, dont l'une (πνευματικοῖς ποσὶ τὴν τῶν εἰδώλων μανίαν πατήσαντες) est bien dans le goût du rédacteur; mais de conseils, point; la phrase n'est même point terminée.

Le supplice de la pendaison et de l'écorchement (1) est décrit par L avec des détails beaucoup plus typiques que ceux de G. G remplace par κλῶνας ἀκανθῶν l'instrument de supplice célèbre (*trochlea*) mentionné dans la phrase *trochleis stridentibus membra traxerunt*, et n'a point cette remarquable comparaison : *nervi quasi in cithara extensi*.

Le dialogue qui remplit dans L la fin du § 14 (*Quadratus:* Ubi est Deus vester etc.) manque entièrement dans G, fort au détriment du récit, car il servait à amener la seconde partie du martyre, le supplice du feu. On conviendra en effet que la transi-

(1) Radere et suspendere. Kraus, *Realencycl.*, I, p. 375. Du Cange, s. v. Prudent. *Peristeph.*, 109 (Migne, *P. L.*, LX, col. 385): vinctum retortis brachiis versum ac deorsum extendite, compago donec ossuum, divulsa membratim crepet. Euseb., *H. E.*, V, II; VIII, x.

tion de G est un peu brusque : καὶ ἐκέλευσαν οἱ ἀσεβεῖς πυρὰν πάλιν γενέσθαι.

Concluons. Le rédacteur G, en transcrivant la légende des trois jumeaux, a usé des procédés chers à tous les « métaphrastes ». Les additions ont un but soit théologique, soit rhétorique. Les suppressions portent précisément sur ces détails pleins de pittoresque et de fraîcheur qui sont le propre des documents hagiographiques originaux. Mais G s'est acquitté de sa tâche avec une maladresse peut-être sans exemple dans toute la littérature des martyres. Ses modifications se reconnaissent, au premier coup d'œil, à la perturbation qu'elles jettent toujours dans l'idée et dans la phrase.

b) *Quoique plus récente, la rédaction G permet cependant d'atteindre une forme plus ancienne de la légende que la rédaction L.*

Bien que la comparaison des passages parallèles soit, comme nous l'avons vu, très favorable à L, il ne faudrait point se hâter d'en conclure que c'est dans la version latine qu'il faut chercher la forme la plus primitive de l'histoire des Trois Jumeaux. A côté de ressemblances frappantes, les deux rédactions présentent aussi des divergences notables dont nous n'avons point parlé jusqu'ici.

Dans L, Speusippe, Élasippe et Mélésippe sont de riches citoyens de la Cappadoce; ils ont des esclaves nombreux; dans leur demeure se dressent les autels des douze Dieux. Ils sont convertis pendant un festin par leur aïeule Léonille, brisent des idoles, vont à Nazianze se faire catéchiser par le confesseur Macaire d'Antioche, reviennent au moment où la fête de Némésis avait appelé à Pasmasos tous les *honorati* de la province. Trois de ceux-ci, Palmatus, Hermogène et Quadratus, s'improvisent leurs juges et font mettre à mort les trois jeunes gens.

Dans G, les jumeaux sont des esclaves. Leurs maîtres, Palmatus, Hermogène et Quadratus, les ont envoyés sacrifier à la déesse Némésis. Les trois frères, ayant invité Néonilla à manger avec eux les restes du sacrifice, ils sont amenés par elle à la lumière de la foi, brisent la statue de Némésis. Leurs maîtres,

arrivés à Pasmasos sur ces entrefaites, les font mettre à mort après une assez longue discussion.

A première vue, on serait tenté de croire que G, manifestement postérieur à L, nous présente une simple transformation de la légende; et même, pensant au remaniement qu'annoncent tant de passages de G, on pourrait admettre que c'est ce remaniement même qui a jeté la perturbation dans la rédaction G.

Et cependant, cette hypothèse au premier abord si séduisante est fausse.

Dans les Actes primitifs, les trois jumeaux devaient être, ainsi que dans G, des esclaves mis à mort par leurs « maitres selon la chair ». Une présomption en faveur de ce fait nous est tout d'abord fournie par la tradition liturgique de l'Église grecque. Toutes les légendes abrégées où il est question des saints cappadociens, qu'il s'agisse des Ménées, des Synaxaires, ou du Synaxariste en langue vulgaire (1), sont absolument unanimes à cet égard. Et qu'on ne dise point que ces textes, dérivant de G, ne peuvent entrer en ligne de compte pour reconstituer la légende primitive. La preuve qu'ils remontent à une source plus ancienne que G, c'est qu'ils ont conservé, du moins en partie, la forme Τσύρβων au lieu de la forme corrompue Οὐρβανός qu'on lit dans G. L'extrait des synaxaires suffirait donc à prouver que déjà dans une rédaction antérieure à G, les Tergemini étaient des esclaves. Mais il y a mieux. Dans L même, plus d'un indice nous montre que cette version dont la forme générale atteste une origine plus ancienne que G, ne mérite nulle confiance dans ce qu'elle nous dit des rapports qui unissaient Speusippe, Élasippe et Mélésippe à Palmatus, Quadratus et Hermogène.

Il faut convenir que le début de L est bien étrange. On nous parle à brûle-pourpoint des *tres pueri fratres*, sans même nous avertir qu'ils sont Cappadociens; on nous dit ensuite que presque tous les jours, ils se transportaient à l'endroit nommé Palmasus, où se dressait la statue de Némésis. « Ayant donc invité, continue L, leur aïeule Néonille à leur festin (ad suum convivium), etc... » Voilà un festin qui est bizarrement

(1) Ménologe de Basile, 17 janvier. — Syn. Cpl. (choix de synaxaires édités par le P. Delehaye), 16 et 17 janvier. — Συναξαριστής de Doukakis, 17 janvier.

amené. Pas un mot d'une fête spéciale de Némésis comme dans G. Dans G, les jumeaux, après leur conversion, mettent en pièces la statue de Némésis, ce qui cause, le lendemain, la colère de leurs maîtres. Dans L, rien de pareil. Les trois jumeaux se contentent de détruire les *douze temples* qu'ils possédaient *dans leur maison* (!) Aussi le lecteur est-il tout aussi étonné que les *honorati* de la province en apprenant un peu plus loin que *Némésis est détruite*. On ne voit pas bien non plus pourquoi les *honorati* et la foule veulent aller sacrifier aux douze autels *privés* de Tergemini (§ 8). Deux lignes plus loin, d'ailleurs, le narrateur oublie que nous sommes chez les trois frères, et fait mettre ceux-ci à la porte « du temple ».

Des incohérences de ce genre peuvent être difficilement commises par des narrateurs qui exposent une série de faits bien connus d'eux-mêmes, ou qui inventent simplement une histoire. Elles sont presque inévitables au contraire, dès qu'un rédacteur *adapte* un récit quelconque, dans les données primitives duquel il a introduit une modification importante. A moins d'être sur ses gardes à chaque ligne, il est exposé à conserver des détails du récit primitif, qui jurent avec la façon nouvelle dont il a entendu le présenter.

Or, L n'a pas commis que ces maladresses dans son adaptation. Il a bel et bien conservé un passage de la rédaction primitive, où Speusippe, Élasippe et Mélésippe apparaissent comme des esclaves.

Mélésippe, dans sa vision, aperçoit un roi : *regem* vidi *comparantem* nos. Scribebat autem instrumenta ex auro, et, libertatem nostram simul faciens, totos tres nos ad militiam applicabat. Ce qui signifie : le Roi nous achetait, il rédigeait l'acte sur un livre d'or, et par la même occasion, *nous affranchissant*, il nous faisait entrer tous les trois dans son armée (*G.* ἐθεώρουν... τινὰ βασιλέα ὅς ὠνεῖτο ἡμᾶς. ἔγραφε δὲ πρὸ τῆς ὠνῆς (l. πρὸς τῇ ὠνῇ?) τὴν ἐλευθερίαν ὑμῶν ἐν κρυσταλλίνῳ βίβλῳ). Et qu'on n'objecte point que la liberté est ici entendue au sens spirituel et figuré. C'est assez évident; mais pour que ce songe soit *allégorique* comme les autres, il faut encore que l'acte du roi ait une signification propre et matérielle, applicable à la condition présente des Tergemini. Et ici, je le répète, cette mention de l'achat et de l'affranchissement ne se comprend que s'il s'agit

des esclaves Speusippe, Élasippe et Mélésippe, non des opulents propriétaires de Pasmatos.

Et puis, quoi de plus bizarre que la façon dont interviennent les trois *honorati*, qui sortant soudain de la foule, s'improvisent juges et font exécuter trois hommes libres? §, 9 : « Incipiens autem *unus e maioribus prouinciae* dixit : « Speusippe, quis persuasit vobis, » etc... « Respondit S. : Erras, *Palmati.* » C'est par cette réponse de S. que nous apprenons le nom de Palmatus. Hermogène est au moins présenté au lecteur comme « frater Palmati ». Mais pour Quadratus, rien ne nous prépare à son entrée en scène. *Quadratus dixit,* nous dit-on, comme s'il s'agissait d'un personnage connu. Et effectivement il était connu de L, mais grâce aux modifications introduites par ce rédacteur dans la première partie de la légende, il est absolument inconnu du lecteur.

On demandera à quoi j'attribue la surprenante modification de L. La légende n'y gagnant pas en vraisemblance — au contraire, — il faut que L ait eu un motif sérieux pour se livrer à ce remaniement. La clef du problème nous est livrée par le passage, particulier à L, qui concerne saint Macaire. Tandis que dans G, les *Tergemini*, immédiatement après leur conversion, abattent Némésis et sont brûlés par ordre de leurs maîtres, dans L ils sont conduits par Néonilla auprès du confesseur Macaire, lequel, banni d'Antioche, se trouvait pour lors « dans un ergastule de Cappadoce », sur le mont Athar *qui est in suburbio Nazanzae* (sic) *civitatis*. Qu'on me permette ici une digression sur ce saint homme.

Macaire d'Antioche.

Macaire d'Antioche, que le P. Bollandus renonçait à identifier (1), et dont l'abbé Bougaud s'est irrévérencieusement moqué, le prétendant inventé de toutes pièces par l'auteur de L, Macaire d'Antioche est un saint fort authentique, commémoré par l'Église romaine au 20 décembre, et par l'Église grecque tantôt le 20 décembre, tantôt le 19 février.

(1) *A. S.*, janv. II, 74.

Notre passage est le seul texte qui parle de Macaire sans placer à ses côtés son inséparable compagnon Eugène. Eugène et Macaire étaient deux prêtres de l'église d'Antioche, *qui a Julio apostata*, dit le Martyrologe romain, *cum ipsius saevitiam arguissent, plagis affecti atque in vastissimam eremum relegati gladio caesi sunt.* Voilà qui est simple et clair.

Mais le cas d'Eugène et de Macaire est un peu plus compliqué que ne le ferait supposer cette courte notice. Passons en revue les plus anciens textes qui en fassent mention.

Jusqu'à présent, on considérait comme le premier document relatif aux deux saints, la *Vie d'Artémius* (1), une curieuse pièce hagiographique qui n'a pas été suffisamment étudiée.

La vie d'Artémius est l'œuvre d'un certain *Jean de Rhodes*, inconnu d'ailleurs, qui la rédigea sans doute au IXe siècle. Artémius est un préfet d'Égypte (dux Aegypti), Arien fanatique, homme de confiance de l'empereur Constance et grand ami de l'évêque arien Georges d'Alexandrie, Julien l'Apostat le fit exécuter à la fin de l'année 362. La cause de cette exécution? Ammien Marcellin (XXII, 11) dit qu'il avait commis des crimes abominables. Par les lettres de Julien lui-même (Ep. 10) nous savons qu'Artémius avait saccagé le Sérapéum d'Alexandrie; les païens lui en conservèrent une haine violente, et ce furent eux, qui lors de la réaction anti-arienne et païenne qui suivit la mort de Constance, demandèrent à Julien la tête du gouverneur. Les historiens chrétiens qui en parlent sont le *Chronicon Paschale*, Théodoret, Théophane et plus tard Cédrénus. Les trois premiers s'expriment sympathiquement sur son compte, sans toutefois lui décerner expressément le titre de martyr.

Or dans Jean de Rhodes, postérieur à Théophane (VIIIe siècle) et antérieur à Cédrénus (XIe siècle), Artémius est devenu un martyr, et un saint orthodoxe. Sa profession de foi est une édifiante amplification du symbole de Nicée. Quoique les Bollandistes aient tiré de ce document la conclusion que l'Arien s'était repenti de ses erreurs, il n'y a plus aujourd'hui le moindre doute que la *Vita Artemii* ne soit un véritable roman hagiographique (2). Artémius, d'après Jean de Rhodes, subit le martyre,

(1) A. Mai *Spicilegium romanum* (1840), V, p. 340 sqq. = *A. S.*, octobre, III, 817 sqq.
(2) Cf. P. Batiffol, *Römische Quartalschrift* 3 (1889) 152-259.

non plus à Alexandrie, mais à Antioche, en compagnie des deux presbytres, Eugène et Macaire... Jean de Rhodes, d'ailleurs, se fait prendre en flagrant délit de mensonge. Il annonce pompeusement avoir emprunté les détails de son ouvrage à une foule d'auteurs réputés, Eusèbe, Théodoret, Socrate, Philostorge. Or Eusèbe ni Socrate ne citent le nom d'Artémius. Théodoret consacre quelques lignes au préfet d'Égypte, et ces quelques lignes excluent la version de Jean. Enfin Philostorge, l'historien arianisant dont l'œuvre ne nous est conservée que par un résumé de Photius, Philostorge a bien été utilisé par l'hagiographe (1), mais ce n'est pas de lui que vient la version *antiochénienne* du martyre d'Artémius. Sur le « dux Ægypti », Philostorge ne disait sans doute que ce qu'on lit dans le *Chronicon Paschale*. — Le ménologe de Basile, et en général les Synaxaires, ont adopté la légende de Jean de Rhodes paraphrasée par Métaphraste ; et Cédrénus y fait allusion (2).

Comment expliquer la transformation du préfet d'Égyte en martyr antiochénien? Il y a là-dessus une ingénieuse théorie de Mgr Batiffol. Il faudrait distinguer *deux* Artémius. L'un serait le gouverneur arien de l'Égypte. Le second serait un catholique d'Antioche qui subit le martyre avec les deux presbytres Eugène et Macaire. Plus tard, on confondit les deux homonymes. A l'Antiochénien on attribua la qualité de l'Alexandrin, et l'on conféra à l'Alexandrin la sainteté du martyr d'Antioche. « Cette confusion, ignorée de tous les écrivains qui précédèrent Jean de Rhodes, doit être peu antérieure à l'œuvre de ce dernier ». La combinaison à défaut d'autres avantages, a celui de conserver à l'Église un saint Artémius parfaitement orthodoxe.

Malheureusement, rien absolument ne prouve l'existence de l'Artémius antiochénien. Déjà les Bollandistes repoussaient un dédoublement aussi gratuit. D'autre part, on ne voit pas comment Jean, au IXe siècle, se serait donné la peine d'habiller en saint catholique un Arien du IVe, si le peuple n'avait pas conservé de cet homme un souvenir aussi vivace que favorable. En d'autres termes, le culte d'*Artémius martyr* doit être antérieur de beaucoup à la compilation de Jean le Rhodien, et M. Paul

(1) Batiffol, *loc. cit.*
(2) Migne *P. G.*, CXXI, col. 584 C-D.

Allard (*Julien l'Apostat*, III, p. 32, n. 5) se trompe complètement lorsqu'il dit : « C'est du moine Jean que vient l'idée erronée de faire d'Artémius un martyr. »

Examinons les textes cités plus haut du *Chronicon* et de *Théodoret*. Répétons que ni Socrate ni Sozomène n'ont cité Artémius. Le passage du *Chronicon*, celui de Théodoret (et celui que Philostorge lui consacrait vraisemblablement) remontent à une source commune, ainsi que le montrera leur comparaison :

CHRONICON PASCHALE (Migne *PG* 92, col. 145).	THÉODORET (éd. Gaisford, p. 277).
Ἀρτέμιος ὁ δοὺξ τῆς κατὰ Αἴγυπτον διοικήσεως ἐπειδήπερ ἐπὶ Κωνσταντίου ζῆλον πολὺν ὑπὲρ τῶν ἐκκλησιῶν ἐνεδείξατο ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἐδημεύθη τὴν κεφαλὴν ἀποτμηθείς.	Καὶ Ἀρτέμιον δὲ (στρατηγὸς δὲ οὗτος τῶν ἐν Αἰγύπτῳ στρατιωτῶν ἐγεγόνει) ἐπειδὴ πλεῖστα τῶν εἰδώλων συνέτριψε, τὴν ἀρχὴν ἐκείνην ἐν τοῖς Κωνσταντίου χρόνοις λαχών, οὐ μόνον τῶν ὄντων ἐγύμνωσεν, ἀλλὰ καὶ τῆς κεφαλῆς τὸ λοιπὸν ἐστέρησε σῶμα.

Cette source commune, nous la connaissons. Elle est *arienne*, et on la désigne sous le nom d'*Anonymus Gwatkini*, du nom du savant anglais (1) qui en a le premier signalé la trace dans le *Chronicon* et surtout dans Philostorge. Elle apparaît plus pure dans le *Chronicon* que dans Théodoret. Cet écrivain orthodoxe a reculé devant l'expression ζῆλον ὑπὲρ τῶν ἐκκλησιῶν, en parlant d'un Arien, de même que Théophane (2) copiant le *Chronicon*, remplacera les mot ὑπὲρ τῶν ἐκκλησιῶν par ceux moins compromettants de κατὰ τῶν εἰδώλων.

De la comparaison de ces textes ressort ce double fait. Nos renseignements sur Artémius (le païen Ammien Marcellin mis à part) dérivent d'une source *arienne*. Dans cette source, Artémius nous est représenté comme ayant payé de sa vie son zèle pour les Églises. Eh bien, peu importe que l'auteur arien lui ait ou non accolé l'épithète sanctifiante. Des paroles même

(1) Gwatkin, *Studies of Arianism*.
(2) Théophane, année 355 (éd. de Boor, I, p. 51, l. 14).

du *Chronicon paschale*, on doit conclure que dès sa mort Artémius fut vénéré par les Ariens comme un martyr. Théodoret lui-même ne l'a pas considéré autrement. Il ne fait aucune remarque sur l'hétérodoxie du préfet d'Égypte. Le récit de sa mort vient clôturer la série des cruautés exercées par l'Apostat contre les chrétiens. Artémius est cité à la suite des saints Juventin et Maximin et d'autres martyrs. Théodoret épilogue ainsi : ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα δέδρακεν ὁ πρᾳότατος καὶ ὀργῆς ἐγκρατέστατος παρὰ τῶν δυσσεβούντων ὀνομαζόμενος. Au reste, rien ne manquait à Artémius pour figurer dans le paradis arien. Il avait été l'ami de Constance, l'empereur favori des Ariens. Une légende postérieure lui attribue la gloire d'avoir transporté à Constantinople les reliques des saints apôtres André et Luc. Il avait victorieusement lutté contre le paganisme, et brisé force idoles, prouesse qui avait précédé tant de martyres. Il avait été le bras droit de Georges de Cappadoce, le grand évêque arien d'Alexandrie, l'adversaire d'Athanase. Tous deux avaient triomphé sous le pieux empereur Constance; l'avènement de l'Apostat les avait brisés tous les deux. La populace païenne, sous l'œil indifférent des orthodoxes, s'était ruée sur le malheureux Georges et, avec une cruauté inouïe, l'avait écartelé. On sait à quelle fortune singulière était appelé l'évêque arien; l'admiration de ses coreligionnaires finit par imposer ce martyr à l'Église orthodoxe. Comment les Ariens auraient-ils pu attribuer dans leur culte, à l'évêque Georges, victime des païens, des honneurs supérieurs à ceux qu'ils rendaient au *dux* Artémius, victime de l'Apostat lui-même?

C'est donc, selon toute vraisemblance, dans un écrit ou dans une tradition d'origine arienne que Jean de Rhodes a puisé les éléments de son récit, de même que l'introduction et l'épilogue en sont empruntés à Philostorge. Cette circonstance explique parfaitement pourquoi Jean, sans faire la moindre allusion à un soupçon d'arianisme qui aurait pesé sur Artémius, place dans la propre bouche du confesseur une longue justification, la curieuse profession de foi dont nous parlions plus haut. La foi d'Artémius dans le consubstantiel y est affirmée avec une telle abondance de définitions théologiques qu'il est impossible de n'être point frappé du caractère tendancieux de ce morceau.

Or, il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans la source arienne

de Jean de Rhodes, Artémius nous soit représenté comme ayant souffert le martyre à Antioche. On sait qu'Antioche fut longtemps la citadelle de l'arianisme ; six évêques de cette ville, Eulalios, Euphronios, Flaccillos, Étienne, Leontios, Eudoxios, furent ariens. Le martyr Lucien d'Antioche, quoique orthodoxe fut, après sa mort, annexé par les Ariens qui en firent un de leurs grands hommes. Il est naturel que les Ariens d'Antioche aient tenu à honneur de posséder sur leur territoire le μαρτύριον d'Artémius. De plus, raison décisive, Artémius a été exécuté par ordre de Julien ; presque toutes les cruautés de Julien (1) contre les chrétiens se placent pendant le séjour de l'empereur apostat à Antioche. Théodoret place le récit de la mort d'Artémius à la suite des événements d'Antioche ; du moment qu'Artémius était un martyr, l'imagination populaire ne pouvait se le représenter que bravant en face le tyran ; il était donc nécessaire d'amener à Antioche le *dux Ægypti*. Et pour donner une apparence historique à ce voyage, on mit en étroit rapport le martyre d'Artémius et le procès des deux Antiochéniens *Eugène* et *Macaire*.

Car, et ceci nous ramène au point de départ de notre digression, d'après Jean de Rhodes, le préfet excite la colère de Julien en intervenant dans le jugement des deux presbytres. Seulement, Artémius est décapité le 20 octobre, tandis que les presbytres sont d'abord emprisonnés, puis bannis à *Oasis d'Arabie :* ἐξορίαν κατ᾽ αὐτῶν ψηφίζεται καὶ πέμπει αὐτοὺς ἐν Ὀάσει τῆς Ἀραβίας· δύο δὲ εἰσι χωρία οὕτω καλούμενα, Ὄασις μικρὰ καὶ μεγάλη Φθοροποιὰ δὲ τὰ χωρία καὶ ὑπὸ φθοροποιῶν ἀέρων καταπνεόμενα καὶ οὐδεὶς τῶν ἐκεῖσε ἀπερχομένων, ἐνιαυτὸν ἕνα καὶ μόνον διήρκησεν, ἀλλ᾽ αὐτόθι ὑπὸ χαλεπῶν ἁλισκόμενοι νοσημάτων ἐναποθνήσκουσιν· ἐκεῖ τοίνυν τοὺς ἁγίους περιορίσας Εὐγένιον καὶ Μακάριον ἐν αὐτῇ τὰς κεφαλὰς τῶν ἁγίων ἀποτμηθῆναι ἐκέλευσεν. οἱ δὲ καὶ ἐτελειώθησαν μετὰ τεσσαράκοντα ἡμέρας τῇ εἰκάδι τοῦ δεκεμβρίου μηνός. Ἐν δὲ τῷ τόπῳ τῆς αὐτῶν τελειώσεως. θαῦμα γέγονε μέγα. Μὴ ἔχοντος γὰρ τοῦ τόπου ὕδωρ τὸ σύνολον, πηγὴ ἀνέβλυσεν ὕδατος, πᾶσαν ἀποδιώκουσα νόσον, ἣ καὶ μέχρι τῆς σήμερον μένει, τῶν ἁγίων σῴζουσα τὴν ἐπωνυμίαν.

Ainsi, les deux saints, relégués dans une des deux Oasis, l'auteur n'a pas l'air de savoir au juste laquelle, y sont déca-

(1) Ou : attribuées à Julien.

pités au bout de quarante jours, et au lieu de leur martyre jaillit une source miraculeuse.

Ce martyre a-t-il quelque chance d'être historique? Remarquons d'abord que les sources les plus anciennes sont muettes sur Eugène et Macaire. Nous sommes très bien informés sur le séjour de Julien à Antioche. Ammien Marcellin, Philostorge, la Chronique pascale, les lettres de Julien et de Libanius, Socrate, Sozomène et Théodoret, ne nous laissent rien ignorer de ce qui se passa pendant les premiers mois de 363. Les historiens ecclésiastiques ont naturellement insisté le plus possible sur les sévices de Julien à l'égard des chrétiens; ils ont même exagéré ces sévices, car il semble bien que sous Julien il n'y a pas eu de persécution proprement dite (1) et que personne ne fut mis à mort uniquement pour fait de christianisme. Déjà Mgr Batiffol concluait de ce silence des historiens que Macaire et Eugène n'avaient point souffert le martyre pendant le séjour de Julien à Antioche.

Ajoutons que ni Eugène, ni Macaire ne figurent dans le martyrologe hiéronymien, et que les récits qui les concernent présentent de singulières divergences.

Nous venons de voir la version de Jean de Rhodes. Une Vie latine d'Eugène et de Macaire (2) les montre aux prises avec Julien, qui les fait attaquer par trois serpents, les oblige à monter sur un bûcher. Les saints sortis sains et saufs de ces épreuves sont ensuite relégués en *Maurétanie,* sur une montagne escarpée et brûlée par le soleil, non loin de la ville de *Gildona*. Là, ils font par leurs prières, descendre le feu du ciel sur un dragon effrayant. Puis, manquant d'eau, ils obtiennent qu'une source abondante jaillisse du sommet aride de la montagne. Après quoi, ils glorifient le Seigneur. Le narrateur s'arrête sans qu'il ait été question de leur mort.

Les Synaxaires paraissent se rattacher à cette version (οὗτοι συσχεθέντες καὶ προσαχθέντες Ἰουλιανῷ τῷ παραβάτῃ καὶ ἐλέγξαντες αὐτοῦ τὴν δυσσέβειαν, βασάνοις ἄλλοις καὶ πυρὶ καὶ ἰοβόλοις ἑρπετοῖς ἐκδίδονται. Ἐξ ὧν φυλαχθέντες ἀσινεῖς, δέσμιοι εἰς Μαυριτανίαν πέμπονται,

(1) Cf. Gwatkin, *Studies of arianism*, Cambridge, 1882, p. 215-220 : « Our authorities for Julian's persecution ».

(2) Publiée dans le *Catalogus cod. hagiogr. Bibl. Bruxell.* des Bollandistes, t. I, p. 178-181.

εἰς πόλιν λεγομένην Ἀνθηδόνα ἣν τῇ ἐπιγνώσει τοῦ Χριστοῦ φωτίσαντες καὶ διάφορα τελέσαντες θαύματα καὶ τὸν ἐν ὄρει λυμαινόμενον δράκοντα τοὺς προσοικοῦντας ἀποκτείναντες, ἐν εἰρήνῃ τῷ κυρίῳ τὰς ἑαυτῶν ψυχὰς ἀπέθεντο. [*Synax. Cpl.* 330, 25].

Une vie grecque, qui se trouve dans le manuscrit du Vatican Ottob. 92 f., p. 223-228, raconte les mêmes faits. Seulement, Eugène et Macaire sont décapités à la fin. Et la ville maurétanienne s'appelle Δινδών.

Enfin, la version L des *Trois Jumeaux* parle de Macaire seul, mentionne uniquement le miracle de la source et le localise sur le mont Athar près de Nazianze. Voilà un nombre respectable de variantes. Sans doute, Gildona et Dindon paraissent n'être que des graphies fautives pour Ἀνθηδών (1), toujours est-il que la version de Jean de Rhodes (Oasis-source jaillissant *après* la mort) se différencie nettement de la version « maurétanienne » (montagne près d'Anthedon en Maurétanie, — conversion des païens de la ville, — différents supplices, — serpents, dragon, — source jaillissant du vivant des martyrs). Dans L il y a une allusion à la seconde version, modifiée au profit de la Cappadoce.

Ces variantes ne s'expliquent que si la forme primitive de la légende était une tradition assez vague sur certains points, où il était question, par exemple, de l'exil des deux saints dans un désert qu'on ne nommait point. Il est d'ailleurs intéressant de constater que le caractère le plus frappant de ces deux personnages n'est point celui de *martyrs*. Dans la version latine et dans le texte des synaxaires, leur mort n'est pas violente, et L donne à Macaire le titre de *confessor*, non de martyr. Les presbytres apparaissent surtout comme thaumaturges; la façon dont ils bravent les serpents et les dragons semble à l'auteur de leur Vie la preuve la plus éclatante de leur sainteté. La description de la lutte d'Eugène et de Macaire (surtout d'Eugène) contre

(1) A moins que *Gildona*, *Dindon(a)*, *Anthedon* ne dérivent tous trois d'Ἀντινώ(ν); car il n'y a pas d'Anthedon en Maurétanie. La légende d'*Eugène et Macaire*, telle qu'elle se lit dans les Vies grecque et latine, présente une singulière analogie avec l'histoire des presbytres d'Édesse, Eulogios et Protogène envoyés par Valens εἰς Ἀντινώ(ν) τὴν Θηβαίων. Absolument comme Eugène et Macaire, les deux prêtres exilés d'Édesse convertissent les Ἕλληνες de la ville. (Theodor. *Eccl. Hist.*, IV, 18). Il ne nous paraît pas douteux que l'histoire édessénienne ait influencé la rédaction la plus tardive concernant Eugène et Macaire.

les trois vipères de Julien, puis contre le dragon d'Anthédon occupe près de la moité des Vies grecque et latine. Une autre particularité curieuse, ce sont les chiffres précis qui figurent dans plusieurs versions, et qui rendent vraisemblable la présence d'indications de ce genre dans la légende primitive.

De la ville de Gildona, Eugène et Macaire se rendent sur la montagne « ad quem fuerant destinati. Qui mons, dit la version latine, XVIII millia passuum in immensam altitudinem parietis more consurgens, repere magis... quam ascendere patiebatur ».

Texte grec : αὐτοὶ δὲ ἀπίεσαν ἐν τῷ ὄρει ὅπου ἦσαν ἐξωρισμένοι· εἶχεν δὲ τὸ ὄρος ὕψος μίλια ιη'.

Passage de L : Le confesseur Macaire... était sur le mont Athar... Il fit jaillir une source pour les exilés qui devaient aller chercher l'eau à *neuf milles* de là.

Si donc Eugène et Macaire ne sont pas des martyrs historiques, ce sont au moins les héros d'une légende populaire d'Antioche.

Or, il y a un personnage *historique* du nom d'*Eugène* qui vers le milieu du quatrième siècle, jouissait à Antioche d'un grand renom de sainteté. C'était un diacre, préposé spécialement aux *xenodochia*. Il partageait cette charge avec deux autres diacres, très saints hommes également. Un jour, s'étant rendu à *dix-neuf milles* d'Antioche, en compagnie de ses deux collègues et d'un Juif, il rencontra un serpent mort d'une espèce très venimeuse. Alors le Juif : « Si vous mangez ce serpent, et que vous ne mouriez pas, je me convertis sur-le-champ ». Eugène n'hésita pas; il prit le reptile, en fit trois tronçons, mangea l'un et donna les deux autres à ses compagnons. Dieu voulut que tous trois se tirassent indemnes de cette dangereuse aventure « pour que se vérifiât la salutaire parole évangélique : Et ils prendront des serpents dans leurs mains, et s'ils mangent quelque poison mortel, cela ne leur nuira point. »

Comment n'être pas frappé du geste de cet Eugène, si semblable à celui d'Eugène, ami de Macaire?

L'Eugène de tout à l'heure « prenait des serpents dans ses mains ». Une vipère s'enroule autour de son corps, colle sa bouche à sa bouche : *totum corpus eius amplexa est, et os suum ori sancti martyris iunxit quaedam muta deprecationis blandimenta significans.* Et le saint n'est nullement

incommodé de ce vénimeux contact. Eugène le diacre introduit dans sa bouche un serpent mort. Nous n'osons insister sur les *dix-neuf milles;* pourtant nous ne pouvons nous empêcher de songer aux *dix-huit milles* de la vie d'*Eugène et Macaire* et aux neuf milles de la version L. Toujours est-il qu'il serait assez tentant de voir dans les récits relatifs à Eugène et Macaire un développement postérieur de la légende du diacre Eugène et de ses collègues.

D'où viennent en effet les renseignements que nous finissons de transcrire? Du *Chronicon Paschale* (Migne, *P. G.*, XCII, col. 721-724). L'endroit est un de ceux où l'on reconnaît dans le *Chronicon* la source arienne, l'Anonymus Gwatkini. Le diacre Eugène est un saint arien. Lui et ses deux collègues sont des lieutenants de l'évêque Léontios, abhorré des orthodoxes, mais très populaire parmi les Ariens d'Antioche. (Le *Chronicon* en parle en ces termes : ὁ μακάριος Λεόντιος, ὁ ἐπίσκοπος Ἀντιοχείας τῆς Συρίας, ἀνὴρ κατὰ πάντα πιστός τε καὶ εὐλαβὴς καὶ ζηλωτὴς ὑπάρχων τῆς ἀληθοῦς πίστεως). Si vraiment ce sont deux acolytes de cet hérétique, qui sont devenus les martyrs orthodoxes Eugène et Macaire, bien des choses s'éclairent. Nous comprenons pourquoi l'arien Artémius a été si étroitement associé aux deux presbytres. Nous comprenons pourquoi Eugène et Macaire, saints locaux d'une Église arienne, ne figurent pas plus qu'Artémius, dans le martyrologe hiéronymien, et pourquoi tous trois se sont glissés relativement tard dans le paradis orthodoxe. En un mot c'est un chapitre de plus qu'il faut ajouter à l'histoire de l'hagiographie arienne, naguère esquissée par Mgr Batiffol (1).

*
* *

Quoi qu'il en soit, et si même on n'était pas disposé à accepter notre hypothèse, il est impossible de méconnaître que le passage de L où il est question de Macaire, est une interpolation. D'abord, comme nous le verrons plus loin, la mise en rapport de Macaire et des Jumeaux constitue un for-

(1) *Römische Quartalschrift*, 6 (1892), p. 35 sqq. Compte rendu du Congrès scientifique intern. des cath., sect. II (1891), p. 181 sqq.

midable anachronisme. Dans le choix du mont Athar (1) près de Nazianze comme lieu d'exil de Macaire — nous avons vu que cette variante était absolument unique et que les autres versions relatives à Macaire l'envoient en Égypte ou en Maurétanie — dans ce choix, dis-je, transparaît le désir de rapprocher le saint confesseur des jumeaux cappadociens. Le but de l'interpolation nous est révélé par le long passage qui contient les instructions de Macaire aux jeunes gens. L'expression *omnia catholicae fidei mysteria* qui précède cet exposé ne doit pas nous induire en erreur. Il ne s'agit point là d'un catéchisme à l'usage des païens, mais bien d'une série de raisonnements d'allure populaire, destinés à expliquer le rapport des personnes divines et surtout la génération du Fils.

Égalité des personnes : aequalitatem omnipotentiae, nihil maius, nihil minus, idem esse substantiam, omnipotentiam, maiestatem, deitatem.

Ceci rappelle la formule contenue dans la lettre du pape Damase (Théodoret, V, 12 — éd. Gaisford p. 422) : εἴ τις μὴ εἴπῃ τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος μίαν θεότητα, ἐξουσίαν, δυναστείαν, μίαν δόξαν, κυριότητα, μίαν βασιλείαν, μίαν θέλησιν καὶ ἀλήθειαν, ἀνάθεμα ἔστω. Et p. 423 fin. πιστεύοντες... καὶ βαπτιζόμενοι εἰς τὴν αὐτὴν μίαν θεότητα καὶ δυναστείαν καὶ θειότητα καὶ οὐσίαν : exactement les quatre termes que nous venons de lire, substantiam, omnipotentiam, majestatem, deitatem.

Génération du fils : « Patrem *vere* patrem esse qui genuit filium, sicut lumen de lumine, sicut fluvius de fonte, sicut verbum de voce etc. Ex eo esse filium ex quo est pater, sicut ex eo fluvius ex quo fons... non enim fons aliquando sine aqua esse potuit, sicut nec fons aliquando sine Filio pater. » — Ces expressions et ces comparaisons étaient monnaie courante à l'époque de la querelle arienne. Tous les théologiens ont insisté sur la *réalité* de la filiation et de la paternité (Athanase, lettre synod. à Jovien dans Théod. IV, 3, éd. Gaisford p. 302, 30 : γνησίου καὶ ἀληθινοῦ υἱοῦ ἐξ ἀληθινοῦ καὶ φύσει πατρός) *Lumen ex lumine* est un lieu commun de tous les conciles. La comparaison avec une source est fréquente. Elle servait à réfuter la fameuse proposition

(1) Inconnu des géographes. Sans doute le massif de l'Hassan Dagh (ancien Antitaurus), au S. de Nazianze.

d'Arius : ἦν ποτὲ ὅτε οὐκ ἦν (ὁ υἱός). Notre passage s'inspire sans doute des paroles d'Athanase (or. c. Arianos I. = *P. G.*, XXVI, col. 52 A-B : Πῶς τοίνυν οὐκ ἀσεβεῖ ὁ λέγων· ἦν ποτε ὅτε οὐκ ἦν ὁ υἱός. Ἴσον γὰρ ἐστιν εἰπεῖν· ἦν ποτε ὅτε ἡ πηγὴ ξηρὰ ἦν χωρὶς τῆς ζωῆς καὶ τῆς σοφίας· ἡ δὲ τοιαύτη οὐκ ἂν εἴη πηγὴ τὸ γὰρ μὴ ἐξ ἑαυτοῦ γεννῶν οὐκ ἔστι πηγή. — οὗτοι δὲ τὸν θεὸν λεγόμενον καὶ ὄντα πηγὴν τῆς σοφίας, ἄγονον αὐτὸν καὶ λείψαντά ποτε τῆς ἰδίας σοφίας δυσφημεῖν τολμῶσιν). Quant aux autres comparaisons, façonnées sur le modèle de celle-ci, nous n'en trouvons point d'exemple dans les textes théologiques. Les théologiens étaient trop prudents pour multiplier ces analogies tirées de l'ordre naturel qui pouvaient conduire à des fausses interprétations. Ainsi nous doutons que *ut gaudium ex bono nuntio* rende d'une manière irréprochable l'idée du rapport entre le Fils et le Père. Voilà pourquoi nous disions que cette théologie nous paraît en quelque sorte populaire.

Néanmoins, la doctrine est orthodoxe. Malgré la ressemblance avec une formule semi-arienne qui se remarque dans l'expression « ante omnium principium Deus Pater genuit » (*Concile semi-arien de Nice* en Thrace : τὸν πρὸ πάντων αἰώνων καὶ πρὸ πάσης ἀρχῆς γεννηθέντα ἐκ τοῦ θεοῦ), il est indéniable que le passage est plein du dogme de la consubstantialité, si le mot même ne s'y trouve pas (1).

Pour nous, d'ailleurs, l'essentiel c'est que le passage porte bel et bien sa date. Visiblement, le rédacteur qui l'a introduit dans l'histoire des trois jumeaux a voulu *annexer* ces martyrs en prouvant qu'ils étaient morts pour la doctrine christologique que lui-même défendait. Si comme nous le pensons, Macaire est saint qui fut honoré d'abord dans les milieux ariens, l'interpolateur aura fait d'une pierre deux coups en établissant à la fois la pureté de la foi des trois jumeaux et l'orthodoxie d'un confesseur très populaire. Rappelons-nous que nous

(1) Seulement, il est impossible de savoir si tout ceci n'a pas été l'objet d'une retouche orthodoxe dans la traduction latine. Bien que jusqu'à présent nous ayons considéré L comme représentant fidèlement un original grec, quelques détails montrent que la traduction a pu être par instants un peu libre La phrase *interea ut dictum est, fama ruit et magnas acuit rumoribus iras*, avec sa réminiscence poétique *latine*, est l'indice que le traducteur s'est permis certains enjolivements. Un symbole hétérodoxe aurait été difficilement adopté par un traducteur occidental.

sommes au siècle où les hérétiques *arianisent* des saints orthodoxes comme Lucien d'Antioche, sous le nom duquel on fait circuler un *Credo* suspect. Mgr Batiffol a montré comment les orthodoxes, en revanche, reprirent à leurs adversaires un certain nombre de saints personnages, comme l'excellent Parthénius de Lampsaque; je crois avoir fait une démonstration analogue en ce qui concerne Artémius. Et certes, on ne peut manquer d'être frappé de la ressemblance entre la profession de foi orthodoxe d'Artémius, dans Jean de Rhodes, et la pure doctrine de Macaire dans L.

Le *terminus ante quem* de notre interpolation semble être la fin de la querelle arienne; le *terminus a quo,* serait, si nous pouvions croire historique le martyre d'Eugène et de Macaire sous Julien exactement l'année 362; si le compagnon de Macaire est bien le diacre de Léontios, la légende des deux saints n'a d'ailleurs pu se former très longtemps avant cette époque. Nous dirons donc que la rédaction L, a été interpolée dans la seconde moitié du IVe siècle (1).

*
* *

C'est évidemment l'interpolation macarienne qui a entraîné les diverses modifications de la légende que l'on remarque dans L. Signalons d'abord une bizarre conséquence de l'introduction de Macaire dans le récit. S'il est naturel que les *Tergemini,* livrés au feu le lendemain de leur conversion, meurent catéchumènes, la chose devient fort invraisemblable, lorsqu'ils ont passé un certain temps auprès du confesseur Macaire, lequel leur a exposé tous les dogmes de la foi catholique.

Plus tard, lorsque Warnahaire interpolera cette même légende en y introduisant Bénigne, il fera baptiser les enfants par ce saint homme, quitte à tomber ensuite dans une grossière contradiction avec lui-même : car il aura la maladresse de ne point toucher à la phrase de l'original où les Tergemini se plaignent de ne pas avoir reçu le baptême. Notre

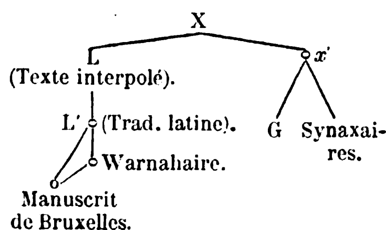
(1) Par parenthèse, le passage interpolé doit être désormais considéré comme *le premier* en date *des textes* relatifs aux saints Eugène et Macaire.

interpolateur, plus intelligent, a vu l'écueil, et a cru l'éviter en expliquant ainsi que les catéchumènes de Macaire n'aient pas été régénérés par l'eau baptismale : *Baptizati autem non erant, quia persecutor omnes occiderat sacerdotes.* D'abord ce renseignement est faux pour le milieu du IVe siècle et pour la persécution de Julien. Ensuite Macaire n'était-il pas prêtre lui-même?

Enfin, il nous reste à montrer comment, par un enchaînement très logique, l'interpolation macarienne devait provoquer *la transformation des Tergemini esclaves en Tergemini hommes libres.* Si Speusippe et ses frères sont des esclaves, comment expliquer qu'ils peuvent se rendre impunément sur la montagne isolée d'Athar et y rester assez longtemps en compagnie de leur aïeule et du confesseur? De même, il était impossible qu'ils se retirassent ainsi sans être inquiétés, s'ils avaient abattu d'abord la statue de Némésis, célèbre dans tout le voisinage? Un acte aussi brutal les eût livrés immédiatement aux fureurs de la populace ou aux sévérités des magistrats, et adieu la visite à Macaire! Aussi le remanieur a-t-il tout simplement supprimé la mention de cette εἰκονοκλασία — dont la trace a, nous l'avons vu, subsisté dans le récit. — Il fallait cependant que le zèle des néophytes s'exerçât, d'une façon moins compromettante, il est vrai, mais tout de même probante. Il n'y avait pour cela qu'un moyen. Les martyrs devaient briser des idoles *à domicile.* C'est pourquoi L nous montre les jumeaux riches, possédant force temples et autels chez eux. — Nous avons montré comment, plus loin, L oublie cette donnée introduite par lui-même.

*
* *

Le *stemma* suivant pourra donner une idée des rapports généalogiques qui unissent les divers textes étudiés jusqu'ici.



X = les actes grecs primitifs.

L = original grec de la version latine.

x' = intermédiaire probable entre les actes primitifs, et G et les légendes abrégées.

V

Avant de nous demander quelle est la valeur de cette légende dont nous avons pu, par la combinaison de L et G, atteindre la forme primitive, examinons les indications géographiques qui s'y trouvent. Elles nous permettront de la localiser avec certitude et de la dater approximativement.

Pasmasos.

(*Palmatus et Hermogène. — Origine et date de la légende.*)

Les Bollandistes ne s'étaient pas occupés de cette question. L'abbé Bougaud s'est beaucoup amusé de la géographie fantaisiste, qui, à ses yeux, déparait la version cappadocienne. Et il faut dire qu'à première vue il semble qu'il n'y ait pas grand'-chose à tirer de *Pasmasos,* pas plus que d' Ὀρβάδων κώμη (vicus Orbatus). Comment espérer, en effet, retrouver ailleurs ce nom de Πασμασός (Palmasus L) qui ne désigne ni une ville ni un village, mais « une plaine boisée » (τόπος πεδινὸς καὶ ὑλώδης) où se dressait la statue de Némésis! Et cependant nous croyons pouvoir déterminer exactement l'emplacement de cette plaine.

Il y avait dans le Cappadoce du Sud, aux environs de Tyane, un endroit nommé pour l'ordinaire *Pasa*, mais parfois aussi Paspasa (ou Paspasos?). C'est M. W. Ramsay (*A historical Geography of Asia Minor*, p. 347 (1)) qui a établi l'existence de cette double forme. Grégoire de Nazianze (2) mentionne un certain Georges, higoumène d'un monastère situé près de Tyane, et donne à ce Georges l'épithète de Πασπασηνός (πασπασινός). Certains manuscrits ont ici πασσηνός. Et l'évêque Euphrantès de Tyane, parlant de ce même Georges au V[e] Concile oecuménique (3), nous donne ce renseignement : « Praedium autem quod dicitur Pasa, in quo et monasterium positum est, cui tunc prae-

(1) Cf. Addenda, p. 449.
(2) Ep. 163 (*P. G.* XXXVII, col. 269 C).
(3) Mansi, IX 258.

sidebat Georgius monachus, quem epistula (Gregorii Nazianzeni) Pasinum vocat, duodecim milliis Tyanensis distat metropoleos et sub eadem civitate est usque hodie ».

Ainsi donc Pasa ou Paspasa (Paspasos) était un *praedium*, une propriété à douze milles de Tyane. Remarquons le peu de fixité de ce nom géographique; cette circonstance rend assez séduisante l'identification du « praedium » de *Paspasos* avec le τόπος πεδινὸς καὶ ὑλώδης qu'était *Pasmasos*.

Mais l'identification n'est pas seulement séduisante. Elle s'impose d'une façon absolue.

M. Ramsay a vu que le domaine de Paspasos n'était autre que a *villa Pompali* qui figure dans l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* (Migne, *P. L.* VIII, col. 788-789), de l'année 333 :

Voici les relais de la Cappadoce du Sud :

Mansio Anathiango.	M. XII
Mutatio Chusa.	M. XII
Mansio Sasimani.	M. XII
Mansio Andavilis.	M. XVI

« Ibi est villa Pompali (al. Pampali) unde veniunt equi curules.

Civitas Thiana.	M. XII

« Inde fuit Apollonius Magus ».

C'était donc près d'Andavilis, aujourd'hui Andaval, à une douzaine de milles au nord-ouest de Tyane, que l'on élevait, dans une propriété désignée sous différents noms, les *equi curules*, c'est-à-dire les chevaux destinés aux divertissements du peuple romain et à l'usage particulier du maître. Ces chevaux cappadociens, les plus précieux entre tous ceux que produisaient les haras impériaux, ont été célébrés à l'envi par les poètes du IVe siècle. La sollicitude impériale, dans deux édits figurant au Code Théodosien, s'occupe de ces nobles animaux. La valeur en est fixée, par tête, à une livre d'or. A la différence des chevaux espagnols, devenus vieux, ils ne pourront être vendus, mais seront nourris par les « greniers publics ». Leurs noms grecs ne devront jamais être changés (Cod. Theod., lib. X, tit. VI, De Grege dominico (édit de 395) — Lib. XV, tit. X (édit de 371).

Les édits impériaux nous apprennent enfin qu'on distinguait

parmi ces coursiers cappadociens deux races principales. Il y avait les *equi Palmatii*, et les *equi Hermogenis*, ou *Hermogeniani*. Les chevaux de Palmatius et d'Hermogène! Les noms mêmes que portent dans notre légende, deux des maîtres des trois jumeaux! Si quelque doute pouvait encore planer sur l'ingénieux raisonnement de M. Ramsay, voyant dans Paspasos, Pasa, Villa Pampali, un seul et même nom de lieu, et sur l'identification que j'ai proposée, de Paspasos avec Pasmasos, il semble que ce doute doive désormais disparaître.

Les noms que les édits de 371 et de 395 donnent aux chevaux cappadociens ont fait couler beaucoup d'encre. Qui était Palmatius, qui Hermogène? Le savant Godefroy (Gothofredus) a consacré à cette question trois pages de son admirable Commentaire sur le Code Théodosien (1). Après avoir démontré que les *equi palmatii* étaient connus dès le IIIe siècle, ce que prouvent les vers suivants de Némésien (Cyneg. 240) :

> ..... Cornipedes igitur lectos det Graecia nobis
> Cappadocumque notas referat generosa propago
> Argaea, et *palmae* nuper grex nomine sacrum,

il cite ce passage, alors presque inconnu, d'un glossaire juridique sur le Code, passage qui renferme un fragment d'Hésychius de Milet, et qui figure aujourd'hui à ce titre dans les *Fragmenta Historicorum graecorum* de l'édition Didot (*F. H. G.*, IV, p. 145).

[Ἡσυχίου τοῦ Ἰλλουστρίου Ἱστορία ῥωμαϊκή τε καὶ παντοδαπή].

Fr. 1. Gloss. verborum iuris in Ottonis Thes. iur. III, p. 1818.

Παλματίους ἐκούους, ὁ τοῦ Παλματίου ἵππος· ὢν δὲ Παλμάτιος οὗτος ἱππεὺς παμπλούσιος διὰ τυραννίδα ἐδημεύθη, περὶ οὗ φησιν ὁ ἰλλούστριος Ἡσύχιος ὁ φιλοσοφήσας τῆς Μιλησίας ἐν τῷ πέμπτῳ χρονικῷ διαστήματι τῆς Ἱστορίας ταῦτα. Κατὰ τοὺς χρόνους Οὐαλεριανοῦ ἐν Καισαρείᾳ τῆς Καππαδοκίας Παλμάτιός τις οἰκίαν ὑπὲρ τὰ βασίλεια κεκτημένος, ἵππων τε ἀγέλαις καὶ τῷ ἄλλῳ πλούτῳ κομῶν, εἰς πολὺ μέρος τῶν μοναρχούντων ἐφικνούμενος ἀσελγὴς δὲ εἴ τις ἕτερος, ὡς καὶ ὑπατικοῦ τινος

(1) Codex Theodosianus cum perpetuo commentario J. Gothofredi. Lips. 1736, t. III, p. 440-413. Il faut ajouter aux *testimonia* sur les chevaux cappadociens réunis par Godefroy, ce passage de Philostorge (extraits de Photius) = Migne, *P. G.* LXV, col. 484 B : Ὁ μέντοι Κωνστάντιος μεγαλοπρεπῶς καὶ εἰς τὸ μάλιστα κεχαρισμένον τὴν πρεσβείαν στέλλων καὶ ἵππους εἰς διακοσίους τῶν ἐκ Καππαδοκίας εὐγενεστάτων... συνεξέπεμψε.

Ἰσαυίμου τοὔνομα γαμετὴν Αἰθερίαν καὶ εἰς Σίδην ἐκκομίσαι ἁρπάσαι, διότι προστατεύων ἐτύγχανε τῆς ἐναντίας τοῦ δήμου μοίρας (1).

Ainsi, Hésychius de Milet (milieu du VIe siècle), auteur d'une chronique perdue qui allait du roi Belus d'Assyrie à la fin du règne d'Anastase (518), parlait dans son cinquième livre d'un riche Cappadocien de Césarée nommé Palmatius. Palmatius était possesseur de nombreux chevaux. Par son faste tout royal, ses débordements et une tentative de révolte (τυραννίδα) il s'attira la jalousie et la colère de l'empereur Valérien (253-260), qui confisqua ses biens. Godefroy suppose avec beaucoup de vraisemblance cette que confiscation fut l'origine du haras *impérial* d'Andavilis. Il propose de corriger les mots *villa Pompali* dans l'Itinéraire de Bordeaux en ceux de *villa Palmati* (2).

Quelle est maintenant la véritable forme de ce nom propre? G et L donnent Παλμάτος (Παλμᾶτος) et Palmatus. Le fragment d'Hésychius, Παλμάτιος. Le code Théodosien (3) porte, une fois equis Palmatii atque Hermogenis (édit de 371), une fois equis vel equabus sive Hermogenianis sive Palmatiis; dans le premier cas, deux noms propres au génitif, dans le second deux adjectifs. Ainsi *Palmatius* semble servir à la fois lorsqu'il s'agit du propriétaire et lorsqu'il s'agit du cheval. On peut se demander s'il n'y a pas là une erreur, et s'il ne faut pas lire, dans le premier cas, Palmati. De *Palmatius,* on aurait dû former un adjectif *palmatianus;* et l'adjectif *palmatius* bien attesté par la glose juridique (Παλματίους ἐχούσους) et l'édit de 395 nous renvoie plutôt à la forme que nous trouvons dans les textes hagiographiques. Ajoutons que ce gentilice de Palmatius est absolument inconnu d'ailleurs; tandis qu'il existe au moins un Palmatus historique... *Junius Palmatus* qui lutta avec succès *en Arménie* (contre les Perses) sous le règne d'Alexandre Sévère, en l'année 232 (4). La tentation est grande d'identifier le

(1) Διότι προστατεύων... μοίρας. Cette dernière phrase qui vient si étrangement se placer après le récit du rapt d'Aetheria, me parait être, soit une glose sur διὰ τυραννίδα ἐδημεύθη, soit une partie du texte qui suivait originairement le mot ἐδημεύθη, et qui, passée par inadvertance, aura été maladroitement raccordée à la fin du fragment.

(2) *Paspasi* serait peut-être paléographiquement plus près de la leçon corrompue?

(3) Éd. Haenel, col. 987, 1464.

(4) Actae sunt feliciter res... in Armenia per Junium Palmatum *Script. Hist. Aug.* (éd. Jordan-Eyssenhardt), I, 258, 18.

chevalier romain résidant à Césarée, entre 253 et 260, avec le général romain opérant en Arménie vingt ans auparavant. L'existence de la forme *Palmatius* (nom propre) s'expliquerait comme suit : les Grecs entendant employer l'adjectif *palmatius*, appliqué aux chevaux, et ignorants des règles de la dérivation latine, se figurèrent que le nom du propriétaire avait la même forme.

Que faire d'Hermogène? Godefroy n'osait guère choisir entre les différents personnages de ce nom que nous offre l'histoire romaine. Il pensait cependant que la vraisemblance parlait pour le *magister equitum* Hermogène (Ἑρμογένης), qui en 342 fut chargé par l'empereur Constance qui résidait alors à Antioche, d'expulser de Constantinople l'évêque Paul : Ἑρμογένει τῷ στρατηλάτῃ ἐπὶ τὰ θρᾴκια πεμπομένῳ μέρη... ἐξωσθῆναι τῆς ἐκκλησίας τὸν Παῦλον. *Socrate* [Migne, *P. G.*, LXVII, col. 208-209]. Ἑρμογένης... ὁ τὴν ἱππικὴν δύναμιν ἐπιτετραμμένος στρατηγός. *Sozomène* [Migne, *P. G.*, LXVII, col. 1049] (1). La populace exaspérée incendia la maison d'Hermogène, traina le *magister equitum* par les rues, et le jeta à la mer. Il est peu probable que cet Hermogène soit le nôtre. On ne voit pas du tout comment ce fonctionnaire aurait pu donner son nom à une race de chevaux. On ne dit pas que ses biens aient passé dans le domaine impérial, comme ceux de Palmatus-Palmatius, et même cela n'est pas vraisemblable, puisque Hermogène a été tué par des émeutiers, et nullement sacrifié à la défaveur du maître. Enfin, le document nouveau que constituent nos textes hagiographiques fait de Palmatus et d'Hermogène des contemporains; L dit que c'étaient deux frères, et G le laisse supposer. Je sais qu'on pourrait objecter ceci : la légende a pu éclore à une époque très postérieure au Palmatus et à l'Hermogène historiques. Ceux-ci, dont le souvenir avait été perpétué surtout par les chevaux qui portaient leurs noms, ont pu être, par un anachronisme qui n'est pas sans exemple, rapprochés dans le temps comme leurs noms étaient rapprochés dans l'usage courant (cf. les édits de 371 et de 395). Je réponds que l'interpolation macarienne, écho des luttes dogmatiques pour ou contre le consubstantiel, défend de placer la composition primitive de la légende trop longtemps après la mort du magister equitum de Constance; et plus la

(1) Libanius, *Basilic.*, p. 126.

rédaction de la légende est proche de la mort d'Hermogène, plus l'audacieux anachronisme dont nous avons parlé apparait improbable. Ensuite, il nous semble que le ton général de l'histoire des trois jumeaux indique une époque plus reculée, une époque où le christianisme était encore relativement peu répandu. Sans compter qu'un magister equitum de Constance, alors que le christianisme était religion d'État depuis vingt ans, a dû difficilement être païen, il y a plus d'une phrase dans cette légende qui sent la fin du IIIe siècle bien plus que la fin du IVe. Les mots « faites comme les soldats du roi font aux soldats du tyran » ne nous reportent-ils pas à la période qui suivit la mort de Valérien, à cette époque des *trente tyrans*, où le mot τύραννος, en latin *tyrannus* (1), devint par une évolution toute naturelle de son sens primitif le terme propre pour désigner le général rebelle qui prétendait à l'Empire? On pense au règne énergique d'un Aurélien ou d'un Probus, sous lequel le peuple apprenait à chaque instant la déroute et la mort d'un de ces éphémères *tyrans* qui s'élevaient partout à la fois. Le *Rex* qui mis en présence des martyrs, les enrôle aussitôt dans son armée, n'est-il pas du type de ces empereurs-soldats? Quand on se rappelle que Palmatus a vécu sous le règne de Valérien, on ne peut donc s'empêcher de protester contre l'identification proposée par Godefroy pour Hermogène. Nous n'avons pas de raison suffisante pour refuser créance à L et à G qui associent Palmatus et Hermogène (2).

Vicus Orbatus ou Ὀρβάζων κώμη.

Néonilla. — Junilla. — Turbon. — Néon.

La fin de la légende constitue une sorte d'appendice, qui semble ne pas se rattacher très intimement au reste du récit. Junilla jette son enfant, se déclare chrétienne. On la mène à

(1) Se souvenir que Palmatus lui-même paraît avoir joué ce rôle de tyran.

(2) Hermogène a donc vécu, lui aussi, vers le milieu du IIIe siècle; peut-être pourrait-on penser à *L. Junius* Septimius Verus *Hermogenes* (*CIL.*, 1531, 1532), tribunus cohortis, procurator sexagenarius, connu par deux inscriptions qu'il fit graver en l'honneur d'un consul. D'après les éditeurs du *Corpus*, ces inscriptions sont de l'année 232 ou des années 233, 234, 253 ou 256.

'Ορβάδων κώμη avec Néonilla, aïeule des martyrs, et là, on leur tranche la tête à toutes deux. Pourquoi ce transfert? Pour effrayer les populations, dit L. Mais dans G ce détail manque, et il y a bien des chances pour qu'il manquât aussi dans la légende primitive, dans laquelle Palmatus, Hermogène et Quadratus avaient affaire à des esclaves et non à des administrés. On ne voit pas bien, en effet, les riches Cappadociens faisant sortir des esclaves de leurs propriétés pour les faire exécuter à une certaine distance. Quant au rôle de Néon et de Turbon, il n'est pas non plus sans soulever des difficultés. Remarquons d'abord que dans la légende abrégée, déjà plusieurs fois utilisée par nous, qui paraît remonter à une source assez primitive, il n'est pas question de Néon. C'est Τούρβων ὁ νοτάριος qui, ayant consigné les réponses des martyrs, va renverser les idoles en criant : « Je suis chrétien ». Dans G et dans L le rôle de l'*exceptor* est partagé entre Néon et Turbon (Οὐρβανός). Néon écrit sur ses tablettes les actes des martyrs; puis il va renverser les idoles. C'est Turbon qui hérite des tablettes et qui s'en sert, après la mort de Néon, pour *rédiger* le martyre (scribens victorias confitentium Dominum). Lui-même subit le martyre, mais après les autres.

Ainsi d'après L, la légende des Trois Jumeaux serait l'œuvre même de Turbon. Mais alors comment expliquer qu'un témoin oculaire rapporte une inexactitude aussi flagrante que celle qui concerne la mort de Néon? Car Néon n'a pu abattre la statue de Némésis et toutes les statues qui l'entouraient (L) ni « toutes les idoles du Néméseon elles-mêmes ». D'après L et G il y avait beau temps que plus un de ces βδελύγματα ne restait debout. Aussi tout l'appendice nous semble-t-il fort suspect. On a le droit de se demander s'il n'aurait point été ajouté pour *authentiquer* le martyre par la mention d'*exceptores*. 'Ορβάδων κώμη fait penser à un groupe de martyrs *étrangers* — car aucune localité cappadocienne ne porte un nom analogue — isauriens, s'il est permis d'identifier 'Ορβάδων κώμη (vicus Orbatus L, Urbatus W) avec la localité isaurienne nommée officiellement Ὄλβα (2), mais dont le nom indigène, redevenu courant à l'époque byzantine, était Οὐρβά,

(1) *CIL.*, 1531, 1532.
(2) Ramsay, *A historical geography*, p. 364. Olba est dans l'Isaurie cilicienne (Τραχεῖα Κιλικία) de la région nommée Ketis, près de Séleucie.

'Ορβᾶ (Théophane, éd. de Boor, I, p. 120, l. 31 ; cf. app. crit.) ou peut-être 'Ορβάς, car 'Ορβᾶ est à l'accusatif dans ce passage de Théophane. Qu'il ait existé également une forme plus allongée de ce nom de ville, c'est ce que nous apprennent les actes de saint Barthélemy, qui l'appellent Οὐρβανόπολις (*AA. SS.* 25 août). Plusieurs noms de villes cappadociennes, lycaoniennes, pisidiennes et isauriennes montrant l'alternance as ou a — ada dans leur terminaison : Tymbrias, Tymbriada; Thebasa, Tibassada, et d'autre part, la terminaison ada, anda, gén. adôn était fort fréquente dans la région : Ἄμβλαδα, 'Αμβλάδων — Οὐάσαδα, οὐασάδων — Λαύσανδα, Λαυσάδων, il devient très possible que ce même nom aux formes si changeantes, qui se retrouve dans Olba — Orba — Ourbanopolis — Ourba apparaisse également dans 'Ορβάδων κώμη.

S'il en est ainsi, on peut se demander s'il n'y a pas quelque rapport entre le martyre, authentique celui-là, des saints isauriens Claude, Astérius, *Néon*, *Néonilla* (ou Theonilla), qui souffrirent à Aegae en Cilicie, sous Dioclétien, et notre passion cappadocienne. On peut se demander si la coïncidence entre eux des noms est fortuite. Dans le cas où la passion isaurienne aurait servi à corser la légende cappadocienne, il faudrait placer la rédaction de celle-ci au début du IVe siècle, plutôt qu'à la fin du IIIe.

VI

Ζεὺς Εμέσιος. Ζεὺς Νεμέσιος. Ἔμεσα, Νέμεσις,

Les textes ne sont pas d'accord sur le nom de la divinité au culte de laquelle les Jumeaux portèrent un si rude coup. — Ζεὺς Νεμέσιος disent certains synaxaires. Ζεὺς 'Εμέσιος porte la légende abrégée dont nous avons à maintes reprises reconnu la valeur, Ζεὺς, dit le Ménologe de Basile. G a Νεμέσεως, une fois, puis τὴν Ἔμεσαν, τῆς 'Εμέσης. L a partout Nemesis. Le P. Bollandus, qui conaissait L et les Ménées, s'étonnait déjà de ces variantes. Il remarque très justement que Ζεὺς Νεμέσιος est inconnu des mythographes. On peut en dire autant de Ζεὺς 'Εμέσιος et d' Ἔμεσα..

Garantie à la fois par L et par un passage de G, la forme Νέμεσις est la seule légitime. La naissance des autres peut s'expliquer assez simplement; τὴν Ἔμεσαν de la page 16, l. 11 résulte certainement d'une fausse lecture; le texte portait sans doute τῇνεμέσει, car c'est le datif qui est nécessaire à cet endroit (εἰ τὴν Ἔμεσαν (!) ἐθίμως ἔθυσαν). Un copiste distrait aura pris pour la désinence de l'accusatif le ν initial de νεμέσει, et conséquemment écrit αν au lieu de ει (peut-être abrégé dans l'original). L'existence du nom de ville Ἔμεσα a facilité la méprise. L'auteur de la légende abrégée, se trouvant en présence de ces formes bizarres, en a tiré le meilleur parti possible en en faisant un Ζεὺς Ἐμέσιος. Ζεὺς Ἐμέσιος, ce pourrait être à la rigueur le Ζεὺς d'Émèse, le Dieu d'Élagabale. La correction a pu être suggérée par cette phrase de la rédaction G : δραμὼν εἰς τὸ Νεμέσειον, (= le temple de Némésis) qu'on a pu lire εἰς τὸν Ἐμέσιον (sc. Δία). Νεμέσιος à son tour est une correction d'Ἐμέσιος, imaginée par quelqu'un auquel *Némésis* en disait plus qu'*Émèse*. Enfin, le Ménologe de Basile a prudemment laissé de côté toute épithète.

Il ne faudrait pas croire que la *Némésis* dont il est question ici soit l'antique incarnation de la Jalousie des Dieux qui joue un si grand rôle dans les primitives légendes helléniques. Némésis, au déclin de la religion gréco-romaine, avait complètement perdu son ancien caractère de génie vengeur. Son culte s'était tardivement répandu dans l'Empire (1), surtout dans les provinces asiatiques, sans doute sous l'influence du fameux sanctuaire de Smyrne. La Némésis que le christianisme a connue est une sorte de démon aux attributs mal définis qu'on invoquait dans les cérémonies magiques (Papyrus de Leyde : A. Dieterich, *Jahrb. für class. Philol. Suppl. bd.* 16 (1888), p. 807). Les chrétiens ont attaqué ce culte avec la dernière véhémence, ce qui prouve sa grande popularité. Commodien (249 après J. Chr.) instruct. I. 16. 8. cite Némésis parmi les divinités féminines en vogue à cette époque :

> feminas quoque nescio quas deas oratis
> Bellonam et Nemesim deas, Furinam, Caelestem.

(1) Cf. l'article de M. Rossbach dans le Roscher, *Némésis*, col. 141-143. Liste des villes (surtout asiatiques) qui représentent N. sur leurs monnaies, *ibid.*, col. 165.

Les *Nemesiaci,* collège de prêtres probablement ambulants comme ceux de Cybèle, font encore l'objet d'un édit de Honorius et de Théodose (code Théod. 14. 8.3). Les noms de Nemesius, Nemesianus, etc., sont très fréquents aux IIIe et IVe siècles.

« A l'époque de la prospérité de l'Asie Mineure sous les empereurs romains, dit M. Rossbach, nous trouvons le culte de Némésis établi jusque dans les localités les plus insignifiantes et les plus reculées, « wie es scheint, als Kulte von Stadtgöttinnen ». — « C'est précisément cette signification *locale* du culte de Némésis qui aura surtout contribué à le faire résister si longtemps au christianisme. »

Enfin, lorsqu'on se rappelle qu'à Pasmasos, la statue de la déesse se dressait au milieu d'une plaine, assez loin de tout centre habité, on trouve intéressante l'épithète que porte Némésis dans l'inscription du *CIL*, VI 533 (1) :

NEMESI SANCTAE CAMPESTRI.

VII

Valeur historique de la légende.

On a pu voir par ce qui précède que la passion cappadocienne est un document très intéressant. Ses renseignements géographiques sont d'une grande valeur, elle met en scène des personnages certainement historiques, Hermogène et Palmatus; elle confirme ce qu'on savait déjà du culte de Némésis à l'époque impériale. Elle a été rédigée certainement avant le milieu du IVe siècle, et sa première rédaction date même peut-être de la fin du IIIe. Mais repose-t-elle sur les actes authentiques des trois jumeaux, et ces derniers sont-ils historiques?

C'est difficile à croire. Tout d'abord, remarquons que l'*historicité* des martyrs n'est nullement établie par le fait que leurs maîtres Hermogène et Palmatus ont réellement existé. Originaires de la région même d'Andaval, ces personnages, dont le nom vivait toujours à la fin du IVe siècle, étaient aussi

(1) Non 555 comme dit Rossbach.

connus du rédacteur que les empereurs romains persécuteurs qui figurent dans tant de martyres apocryphes. La mention de Dioclétien ne suffit pas à authentiquer une passion; sous la plume d'un habitant d'Andaval, les noms de Palmatus et d'Hermogène n'ont pas plus de valeur.

Or, indépendamment des contradictions déjà signalées entre le corps du document et l'appendice concernant Néon, Turbon, etc. — et qui peuvent résulter d'un raccordement maladroit, la légende qui se donne comme l'œuvre des témoins oculaires Néon et Turbon prête à bien des critiques.

Ce qui frappe surtout, c'est son caractère d'œuvre apprêtée et arrangée qui cadre si mal avec des *Acta sincera*. C'est cette étonnante symétrie dans l'interrogatoire des jumeaux : Speusippe, Élasippe, Mélésippe répondant toujours dans le même ordre (au moins dans la première partie du récit) à Palmatus, Hermogène, Quadratus. Ce sont ces trois songes aux détails si étranges, survenus aux trois jumeaux dans la même nuit. C'est ce motif des *chevaux* revenant dans les *noms* des trois jumeaux, dans leur qualité de cavaliers, dans leurs rêves (je te donnerai des chevaux immortels). — Ce dernier détail a même choqué le faussaire Warnahaire, qui l'a supprimé dans l'adaptation langroise, et aussi l'abbé Bougaud qui y voyait un trait « de la frivole imagination grecque ». — Ce sont ces détails de pur enjolivement, semble-t-il d'abord, comme celui qui nous montre les jumeaux gambadant autour de la vieille Néonilla en l'amenant au lieu du festin. C'est enfin le vice radical de tout le récit : cette opposition trop visible des *trois martyrs* aux *trois maitres*, où la vraisemblance est sacrifiée à l'effet littéraire; car comment ces trois personnages possèdent-ils en commun les trois esclaves? Peut-être cette invraisemblance a-t-elle été, elle aussi, pour quelque chose dans le remaniement entrepris par l'auteur. Quadratus, inconnu alors que les deux autres sont historiques, a bien l'air de n'avoir été inventé que pour satisfaire le souci de symétrie qui préoccupe si évidemment l'auteur de la légende. Un fait semble au moins certain : la statue de Némésis qui ornait le *praedium* de Palmatus fut brisée par des chrétiens, et ceux-ci furent mis à mort. Mais les détails légendaires qui abondent dans le récit de leur martyre nous autorisent à chercher ailleurs que dans la vérité

historique la clef de certains motifs et de certains développements de cette singulière composition.

VIII

Saints jumeaux et dieux cavaliers.

Avec quelque prudence qu'on doive employer cette méthode, mise en honneur par M. Usener, qui découvre à chaque pas dans les légendes hagiographiques des vestiges de cultes païens, il est impossible de nier que l'histoire des Trois Jumeaux se prête admirablement à des tentatives de ce genre. Aussi M. J. Rendel Harris, dans son livre récent intitulé *The Dioscuri in the Christian legends* (1), n'a-t-il point manqué de reconnaître, dans nos saints cappadociens, une variante locale des Dioscures grecs. Un critique autorisé, M. Pio Franchi de' Cavalieri, dans un article du *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana* (1903, p. 109 suiv.), a fait des objections très sérieuses à diverses identifications du savant anglais; en particulier, il a démontré que les SS. Gervais et Protais ont peu de chance d'être une imitation de Castor et de Pollux. Quant à Speusippe et consorts, M. Franchi conçoit jusqu'à un certain point que Harris ait pu y retrouver les « equestres fratres »; mais il estime que cette proposition est loin d'être suffisamment démontrée (2). En effet, il faut avouer que le savant anglais a procédé un peu à la légère. Pour étudier nos trois saints, il ne s'est pas même donné la peine d'ouvrir les *Acta Sanctorum* de janvier, et s'est contenté des notices des Ménées. Comme les jumeaux ont mis fin au culte de Némésis, il conclut que Néonilla, l'aïeule et la compagne des martyrs, est tout simplement la forme chrétienne de la divinité en apparence détrônée? Mais comment expliquer que les Dioscures et Némésis soient vénérés conjointement! C'est bien simple. Némésis Rhamnusienne, d'a-

(1) London, Clay, 1903, p. 52 à 54.

(2) Ces objections sont reprises et fortifiées par le R. P. H. Delehaye, Bollandiste, dans les *Analecta Bollandiana*, 23 (1904), p. 427 et suivantes. Voyez notamment, p. 430.

près une légende locale de l'Attique, n'est-elle pas la mère d'Hélène? Hélène n'est-elle pas la sœur des Dioscures? Les Dioscures n'étaient-ils pas représentés sur la base de la statue de Némésis à Rhamnoute? M. Franchi « trouve le raisonnement plus propre à abasourdir le lecteur qu'à le convaincre »; et il a bien raison. Jamais la légende de Némésis, mère d'Hélène, n'a été populaire dans le monde grec; et il faudrait s'étonner grandement de retrouver en Cappadoce l'obscure tradition rhamnusienne. M. Franchi insinue aussi que le caractère équestre des trois saints leur a été conféré tout simplement à cause de leurs noms.

C'est ce qu'il était raisonnable de croire jusqu'à présent. Mais nous savons maintenant que Speusippe et ses frères sont les saints patrons d'une région qui vivait de l'élevage des chevaux, et ceci donne une force toute nouvelle à l'hypothèse de Harris. On doit admettre *a priori* que les Dioscures, ou des Dieux cavaliers quelconques, étaient l'objet d'un culte dans les environs de Tyane. Speusippe, Élasippe et Mélésippe, jumeaux comme Castor et Pollux, sont d'excellents substituts pour les cavaliers païens. Leurs noms si significatifs, joints à leur habileté à dompter les chevaux, que reconnaît la légende, constituent une coïncidence bien remarquable. Certes, on peut objecter comme M. Franchi, qu'ils sont *trois* et non deux. Harris avait déjà répondu à cette objection en citant le texte de Pausanias (1), d'où il ressort que dans le pays d'Argos, trois statuettes sur un promontoire avaient été identifiées avec les Dioscures, et le texte plus important encore de Cicéron *De N. D.* (III, 53), où il est aussi question de trois Dioscures (2). M. Franchi dit que ces textes ne prouvent point que les Dioscures étaient vénérés en Cappadoce sous la forme d'une trinité. Évidemment; mais ils prouvent tout de même que, dans la pensée des anciens, la dualité n'était pas un caractère absolument essentiel des Dioscures.

Il y a un cas où ces divinités doivent tout naturellement ap-

(1) Pausanias, III, 24-5 (à Prasiai)

(2) Διόσκουροι etiam apud Graios multis modis nominantur: primi tres qui appellantur Anactes Athenis..... Tritopatreus, Eubuleus, Dionysus; secundi... Jove tertio nati ex Leda, Castor et Pollux, tertii dicuntur a nonnullis Alco et Melampus et Tmolus... M. Bethe (Pauly Wissowa *R. E.* IX, col. 1100, l. 50) rappelle que les Charitines et les Heures « neben der Zweizahl auch in Dreizahl gedacht werden ».

paraître sous cette forme trinitaire : c'est lors de leur fusion avec un dieu cavalier unique. Les dieux cavaliers sont nombreux dans toute l'Asie antérieure. De même que la Thessalie et la Thrace ont leur Héros, l'Anatolie possède une divinité aux attributs et aux noms divers, Mèn, Sozon, Sabazios qui dans les monuments se présente souvent sous la forme équestre. Or, en Thrace, nous trouvons sur un bas-relief représentant le cavalier thrace ordinaire attaquant une bête féroce, l'inscription suivante : Θεοῖς Διοσκόροις. Αὐγάζων ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ τῶν ἰδίων εὐχήν (1). M. Collignon, dans le *Rapport de la Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome* (Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, C. R. des séances de l'année 1903, sept.-oct., Paris, 1903, p. 449 sqq.) attire l'attention sur un mémoire de M. G. Lefebvre, membre de l'École française, mémoire consacré à un temple du Fayûm. Ce temple avait été élevé par une colonie de soldats thraces, qui y adorèrent d'abord un dieu Ἥρων, lequel d'après la conjecture certaine de M. Collignon, n'est autre que le Ἥρως national thrace. Plus tard, à ce culte vient s'ajouter celui des Dioscures, décorés du nom de *Grands Dieux invincibles* et de *Héros*. En Asie, aussi, le culte du dieu Sozon et celui des Dioscures ont dû s'influencer réciproquement. Le type équestre des Dioscures les destinait à une assimilation facile avec les Dieux cavaliers anatoliens (1).

Les Dioscures étaient adorés un peu partout dans l'Asie Mineure. Mais le foyer principal de leur culte était dans les régions du sud. En Carie, en Lycie, en Pamphylie, en Pisidie, nombreuses sont les villes qui représentent Castor et Pollux sur leurs monnaies soit seuls, soit accompagnés de leur sœur Hélène (2). Plusieurs inscriptions sur les côtes lyciennes comme dans l'intérieur, viennent confirmer le témoignage des monnaies [*BCH.* 16 (1892) : Mogiste ; *BCH.* 18 (1894), p. 328 : Limyra. Heberdey u. Kalinka, *Bericht über* 2 *Reisen*, Wien, 1896, p. 13 : Idebessos. *BCH.* 6 (1896), p. 440 : Kizil-Bell entré Ba-indir et El Mali]. De là le culte des Dioscures se répandit en Galatie en Phrygie (3), en Isaurie, en Lycaonie. Bien qu'il ne soit pas

(1) Albert Dumont, *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace* (1877), p. 28, n° 61.

(2) G. Mendel, *BCH.* 26 (1902), p. 223.

(3) *A catalogue of the greek coins in the British Museum. Lycia-Pamphylia-*

attesté pour la « Tyanitis », il a évidemment dû pénétrer dans cette région, géographiquement si intimement liée à l'Isaurie-Lycaonie.

De plus, il y a beaucoup de chances pour qu'une vieille divinité indigène de la Tyanitis soit un dieu cavalier. Je veux parler de Zeus Asbamaios, connu par Ammien Marcellin (XXIII, 6, 19), Philostrate, *Vit. Apoll.* I, 6 (copié par Pseudo-Ar. *De mir. ausc.*, 152) et Suidas. Ce dieu avait un sanctuaire dans les environs de Tyane; près de ce temple se trouvait une source (τὸ Ἀσϐαμαῖον ὕδωρ) qui bouillonnait par intermittences et, disait-on, dénonçait ainsi les parjures qui avaient l'audace de s'en approcher. Aussi donnait-on parfois à Zeus Asbamaios le surnom d'Ὅρκιος. Mais nul ne croira qu'Asbamaios fût uniquement le dieu de la source qui a pris son nom. M. Ramsay a vu que ce nom d'Asbamaios accolé comme épithète à un Dieu hellénique, devait être celui d'une antique divinité du pays. Frappé de l'importance que l'élevage des chevaux avait toujours eue dans la région (1), le même savant admettait que les prêtres d'Asbamaios présidaient à cet élevage. Il nous semble que la conjecture de M. Ramsay, *Asbamaios* patron de l'élevage, reçoit de l'étymologie une belle confirmation. Le premier élément du mot fait tout de suite penser à l'ancien perse *aspa*, cheval (sanscrit *açva*). Nombreux sont les composés iraniens commençant par l'élément *aspa* (p. e. *aspô-padhô-maχsti* « reich an Pferdestandorten », *aspa-çanah*, amateur de chevaux). M. Cumont, auquel j'ai soumis cette étymologie, a bien voulu me signaler dans F. Justi, *Iranisches Namenbuch* (Marburg, 1895), différentes formes qui expliqueraient d'une manière satisfaisante le second élément *mai*. *Mai* serait le vieux perse *maya*, *mâya* « Weisheit, Kunst ». On trouve Baior-*maios*, Amô-*maios* « vollständige oder starke Kunst, Geschicklichkeit habend » (Justi, p. 501). Aspamaios signifierait donc : *celui qui s'entend en chevaux, qui connait les chevaux*, Μελήσιππος! Quant à *Asba* pour *Aspa*, si cette variante dans une transcription grecque pa-

Pisidia (Préface, p. LVII. Dioscures avec Hélène : Ariassus, LVII, 40. Codrula, XCVIII. Termessus maior, C. 211. Sans Hélène : Adada, 172. Pednelissus, 235, CIII, 234. Sagalassus, CVIII, 241. Prostanna 239. Verle, XCVII, etc.)

(1) Voyez la description par Hamilton, de la Villa Palmati. Hamilton, *Travels in Asia Minor*.

raît une pierre d'achoppement, nous citerons *Barâsb* (Justi, p. 486) où la sonore a de même remplacé la sourde.

Ainsi, il paraît certain qu'à l'endroit même où se développa le culte des trois martyrs chrétiens Speusippe, Élasippe et Mélésippe, une divinité pré-hellénique au nom significatif symbolisait cet élevage et ce dressage des chevaux qui faisaient la renommée et la fortune du pays. Qu'avec la civilisation grecque, le culte des Cavaliers jumeaux se soit établi, c'est ce dont il est impossible de douter. Comme le Héros thrace dans le sanctuaire du Fayûm, l'antique divinité se sera fondue avec les nouveaux venus; les δίδυμοι seront devenus des τρίδυμοι, et les textes cités plus haut sont là pour nous montrer qu'une telle conception des *equestres fratres* n'est point tout à fait sans exemple.

Après avoir ainsi établi que l'hypothèse de M. Rendel Harris, mal présentée par lui, n'a rien d'absurde en soi, nous allons énumérer les raisons qui nous portent à reconnaître, dans notre légende, une transformation chrétienne du culte des Dioscures.

Quel sont les caractères principaux de ces divinités?

Les Dioscures sont jumeaux. On se les figure comme des cavaliers. Comme tels, en maints endroits, ils président aux courses de chevaux (Paus., III, 14, 7; V, 15-5). A Hermione Castor et Pollux avaient lutté de vitesse dans l'hippodrome (Pausanias, II, 34, 10). Ce sont aussi des dieux militaires; on les représente souvent armés.

Presque toujours, on leur associe leur sœur Hélène. Nous avons signalé le fait à propos des monnaies lyciennes et pamphyliennes. Mais c'est ici l'endroit d'y insister tout particulièrement. Le monument figuré qui peut passer pour le véritable symbole du culte des Dioscures, c'est le bas-relief connu par tant d'exemplaires, où les deux frères se font face, ayant entre eux une figure de femme hiératiquement drapée. Les plus anciens monuments de ce genre sont les bas-reliefs dioscuriques de Sparte, étudiés par Dressel et Milchhöfer, *Ath. Mitth.*, 2 (1877), p. 388 sqq. M. Heuzey en a trouvé un à Stobi (1) (Macédoine). Voici ceux que nous connaissons en Asie. Les Dioscures y sont toujours à cheval.

(1) L. Heuzey, *Mission Archéol. de Macédoine*, t. Ier, 1876, p. 337-38.

MM. E. Petersen et F. v. Luschan (1) signalent trois bas-reliefs du même type dans la région du lac Caralitis. L'un d'eux compte cependant plus de personnages que d'habitude : 1. Enfant, 2. Dioscure, 3. Hélène, 4. Dioscure, 5. prêtresse, 6. un orant apportant des viandes pour le sacrifice (?). M. Victor Bérard (2) a trouvé à Kyzil Bell, Baindir et Elmaly (intérieur de la Lycie) « tout un pan de rocher couverts de grossiers bas-reliefs représentant deux cavaliers affrontés devant une statue de femme; nombreuses inscriptions : p. e. (εὐχὴν Διοσκούροις. Μελέαγρος Διοσκούροις. Au musée de Konia (Inv. 182) (3), on voit un relief de calcaire gris, style barbare, représentant les Dioscures à cheval; entre eux une femme debout. Inscr. : Μάγας Ἀπολλωνίου Διοσκόροις εὐχήν. — Sterrett, III, 277 : « Fassiller. Small relief on the rock. The Dioscuri, each carrying a spear, stand facing each other, each holding a horse. » Hélène manque ici par exception. A Mossyna (Phrygie), M. Ramsay (4) rencontre les Dioscures armés, ayant entre eux une divinité où il voudrait voir l'Artémis d'Éphèse. Mais comme toujours il faut y reconnaître Hélène (5).

Les Dioscures sauvent les mortels de tous les périls, ils sont secourables surtout dans les risques de mer, mais aussi dans les maladies. Ce dernier trait paraît à peine dans les renseignements que nous a laissés l'antiquité; nous avons tout au plus l'histoire de Phormion dans Suidas, un texte relatif au culte de Dioscures à Byzance. Mais M. L. Deubner, dans son excellent mémoire sur l'Incubation (6), nous a montré combien importante était aux yeux du peuple cette fonction de dieux guérisseurs. C'est même à peu près la seule que Castor et Pollux aient léguée à leurs héritiers chrétiens, les médecins « anargyres » Cosme et Damien. En tout cas, Hélène partageait avec

(1) *Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratis*, ausgef. auf Veranlassuag der österr. Gesellschaft für archäol. Erf. Kleinasiens, beschr. und. hgg. von *Eugen Petersen und Felix von Luschan*. Wien, Carl Gerold'ssohn 1889, II, p. 168-171.

(2) *BCH*. 16 (1892), p. 440 sqq.: V. Bérard, *Inscriptions d'Asie Mineure*, n°s 87-88.

(3) *BCH*. 26 (1902), 223.

(4) *JHS*. IV (1883), p. 378, n° 2. — Ramsay, *Cities and Bishoprics*, I, p. 144.

(5) Sur l'identification de la déesse des bas-reliefs dioscuriques, v. Deneken, *De Theoxeniis*, p. 171-18.

(6) L. Deubner, *De Incubatione, capita quatuor*, p. 56-109. *De Incubatione christiana*.

ses frères ces fonctions médicales (1). Plus spécialement qu'eux, elle passait pour experte en la connaissance des simples. Déjà, dans l'*Odyssée,* nous la voyons en possession de ce talent; elle tient de l'Égyptienne Polydamna φάρμακα μητιόεντα ἐσθλά (δ 230), notamment le précieux *népenthès* qui endort la douleur. — Remarquons aussi le rôle qu'elle joue dans les différentes légendes relatives à l'île de Leucé (2). Elle apparait en songe à Léonyme venu pour guérir sa blessure. Elle rend la vue à Stésichore, après la lui avoir enlevée; d'autres traditions font agir ici les Dioscures à sa place.

Enfin, le culte des Dioscures revêt le plus souvent la forme de *théoxénies,* c'est-à-dire qu'un repas préparé sur une table est censé faire les délices des divinités. Après que les célestes convives ont ainsi goûté des mets sacrés, généralement les adorateurs des Jumeaux se réunissent et festoient à leur tour en un banquet public (δημοθοινίαι). La fête est commémorée par une inscription où figurent les noms des σιτηθέντες. Au-dessus de l'inscription un bas-relief représente la *théoxénie :* les cavaliers divins arrivent à travers les airs pour prendre leur part du repas (3).

Or les différents points que nous venons d'énumérer se retrouvent dans la légende des Tergemini.

Les saints sont jumeaux; ils sont cavaliers (ἱππηλάσια ἄκρως μεμαθηκότες), ascensores equorum incomparabiles, πωλοδαμνεῖν ἄριστα μεμαθηκότες. (Légende abrégée). Cf. Hym. Hom. XVI, 5, XXXIII, 18 ταχέων ἐπιβήτορες ἵππων Alkm., frag. 13, πώλων ὠκέων δματῆρες. Leurs maitres ont grand plaisir à les voir monter à cheval. De différents passages de nos deux rédactions, on peut inférer que les trois frères participaient dans la légende primitive, à une course de chevaux (ἀγών). Le Roi des Cieux apparaissant à Mélésippe, lui promet, ainsi qu'à ses frères « des chevaux immortels ». — Ainsi l'auteur de la légende est bien pénétré de cette qualité essentielle de cavaliers qui distingue les trois jumeaux.

(1) S. Eitrem, *Die göttlichen Zwillinge bei den Griechen,* Christiania, 1902, p. 31.

(2) Paus., III, 19-11. *Photii Bibl.,* p. 133 b, Bek. Hermias ad Plat. Phaedr., 243a.

(3) Deneken, *De Theoxeniis.*

Speusippe, Éleusippe et Mélésippe sont des saints militaires. Le « Roi » les affranchit, les enrôle dans sa milice, les revêt de chlamydes et de baudriers.

Une femme est intimement mêlée à leur histoire. Dans l'esprit de leurs fidèles, ils ne peuvent apparaître qu'en compagnie de Néonilla. Or, n'oublions pas ceci. Sur le sol de l'Asie Mineure, où nous trouvons si souvent le bas-relief d'origine spartiate avec ses deux cavaliers entourant une femme, n'est-il pas évident que l'imagination populaire devait toujours associer aux Jumeaux divins cette figure féminine? Néonilla, il est vrai, n'est pas la sœur de Speusippe, Élasippe et Mélésippe. Mais la légende grecque ne devait-elle pas subir des déformations parmi les populations imparfaitement hellénisées de l'Asie antérieure? Identifiaient-ils avec une précision absolue ce type féminin d'un singulier hiératisme qui leur était venu de Laconie? Ce qui nous frappe surtout dans ces bas-reliefs, c'est l'immobilité, la raideur de la figure centrale, qui s'oppose de façon curieuse au mouvement et à l'animation des cavaliers. N'est-il point un commentaire du monument figuré (1), ce passage de la légende grecque où l'on nous représente les Jumeaux bondissant autour de la lente vieillesse de Néonilla : οἱ δὲ νέοι προτρέχοντες ἥλλοντο ὡς ἄρνες, ἀλλὰ μὴν καὶ τὸν τῆς πρεσβύτιδος ὄκνον ἐκδεχόμενοι, τῆς μάμμης αὐτῶν τὴν χαρὰν οἷα χελιδόνες περιεπέταντο? — Ainsi trouve sa justification un développement qui paraît tout d'abord oiseux et inutile, si l'on ne considère que la légende chrétienne. Ce qui achève de rendre l'identification vraisemblable, c'est la qualité prêtée à la compagne des Jumeaux : ἥν τὴν ἰατρικὴν μετεσχηκυῖα τέχνην, dit le texte grec : elle avait étudié la médecine. Medicinae notis instructa erat, dit L. Si donc Élasippe, Speusippe et Mélésippe ne sont point des saints guérisseurs comme Cosme et Damien, les Dioscures chrétiens, au moins cette précieuse qualité appartient-elle à

(1) On sait que plus d'une légende hagiographique doit son origine à l'explication populaire d'un monument figuré. Dans une église de la Thrace, le bas-relief antique du Héros cavalier, devenu l'icône de saint Georges, est l'objet d'une vénération vingt fois séculaire (Alb. Dumont, *op. cit.*, p. 28). Un autre monument antique, représentant aussi un Dieu cavalier, est devenue l'image de « S. Apollon » dans le couvent de Bawit (Fayûm) cf. Crum dans *Zeitschrift für Äg. Sprache*, t. XL (1902), p. 60-62. Je ne cite que ces exemples absolument certains, sans vouloir m'engager dans la controverse sur *Horus et saint Georges.*

leur compagne. Néonilla a donc hérité des φάρμακα d'Hélène.

Quant aux *théoxénies*, la légende est pleine de traits qui les rappellent. Le motif du *banquet* joue dans les deux récits un rôle important. Speusippe et ses frères dressent une table abondamment fournie πλουσίαν τράπεζαν. Néonilla vient s'y asseoir avec eux. C'est au milieu du festin que les jumeaux se convertissent. — Et lorsque les trois frères vont monter sur le bûcher, ils adressent à Néonilla ces étranges paroles : « Lorsque tu mangeras ton pain, et que les miettes en tomberont à terre, ramasse-les en prononçant nos noms, Speusippe, Élasippe, Mélésippe, et que chacun fasse de même afin que nous ayons part au festin éternel. » On a expliqué ce passage en citant un usage liturgique de l'Église grecque : le prêtre, à un certain moment de l'office divin, détache avec la λόγχη sacrée des parcelles de l'hostie, et commémore ensuite nominativement une série de défunts (1). Mais que dire de πᾶς ὁ τοῦτο ποιῶν, puisque dans la messe de Chrysostome l'invocation, comme la fraction du pain, appartient au prêtre seul?

N'y a-t-il point là l'indice que la mémoire des Jumeaux était surtout célébrée en des festins (2)? Dans les paroles de la légende : Souviens-toi de citer nos noms, Speusippe, Élasippe et Mélésippe, n'y a-t-il pas, déguisée sous un vêtement chrétien, une formule d'invocation païenne, le rite même par lequel on invitait les Dioscures au repas sacré? On le croira d'autant plus facilement que la formule est absolument isolée dans toute la littérature des martyrs. Évidemment, ces rapprochements, pris séparément, n'ont pas tous une valeur décisive. Plusieurs détails peuvent à la rigueur s'expliquer sans qu'il soit besoin de supposer des réminiscences païennes. Mais c'est l'ensemble qui nous paraît absolument concluant. Ni aucune des légendes étudiées par M. Rendel Harris, ni l'histoire même des SS. Cosme et Damien, ne présentent d'une façon aussi complète les caractères et les attributs traditionnels des

(1) Goar, Εὐχολόγιον, Paris, 1647, p. 60-61. Le prêtre enfonce l'ἁγία λόγχη dans le pain. Καὶ αἴρων μερίδα μετὰ τῆς ἁγίας λόγχης τίθησιν ἐξ ἀριστερῶν τοῦ ἁγίου ἄρτου. Εἶτα λαβὼν τὴν τρίτην προσφοράν, il commémore le Baptiste, les Apôtres, les SS. Basile, Grégoire, etc.

(2) Rappelons-nous que le couple guerrier des saints Juventin et Maximin, à Antioche, était annuellement commémoré par une δημοθοινία (Théodoret).

Dioscures. Je sais qu'en l'espèce, un élément de conviction nous manque. Sur le culte de Speusippe, Élasippe, Mélésippe, nous n'avons point de renseignements indépendants de la légende (1). Aucun miracle opéré par les saints après leur mort ne nous est connu. Nous ne savons rien des *Épiphanies* des Jumeaux. Pourtant trois points semblent garantis par les textes mêmes. Si, comme il n'est pas douteux, les saints apparurent plus d'une fois à leurs adorateurs, ce ne peut être que montés « sur les chevaux immortels » que Dieu leur avait promis. Ce n'est pas en vain que Néonilla nous est signalée comme connaissant la médecine; et l'on peut affirmer que plus d'une fois elle dut accomplir des guérisons miraculeuses. Enfin, des δημοθοινίαι en l'honneur des martyrs ont dû être instituées au lieu où ils avaient souffert.

IX

De cette étude où nous n'avons pu éclaircir avec une entière certitude tous les points qui appelaient la discussion, nous croyons pouvoir dégager au moins les conclusions suivantes :

A l'époque de l'Empire et sans doute plus anciennement, près d'Andaval, dans la région de Tyane (Cappadoce du Sud), une population d'éleveurs de chevaux rendait un culte aux Dioscures grecs, probablement associés à une vieille divinité du pays.

Vers la fin du IIIe siècle, le christianisme amena la transformation de ces divinités en une triade de saints jumeaux et cavaliers.

Une légende relative à ces saints fut rédigée vers la même époque. Les saints, représentés comme des esclaves, furent mis en relation avec de grands propriétaires de l'endroit, dont l'un Palmatus, qui vécut sous le règne de Valérien (253 à 260), avait laissé un souvenir très vivace.

Cette légende nous est conservée, sous une forme altérée, dans le manuscrit de Gênes, *Saulianus* 33. C'est d'une source

(1) Il y avait à Andaval une basilique de Constantin et d'*Hélène* dont des ruines importantes subsistent.

plus pure que cette rédaction que dérivent les légendes abrégées figurant dans les Synaxaires.

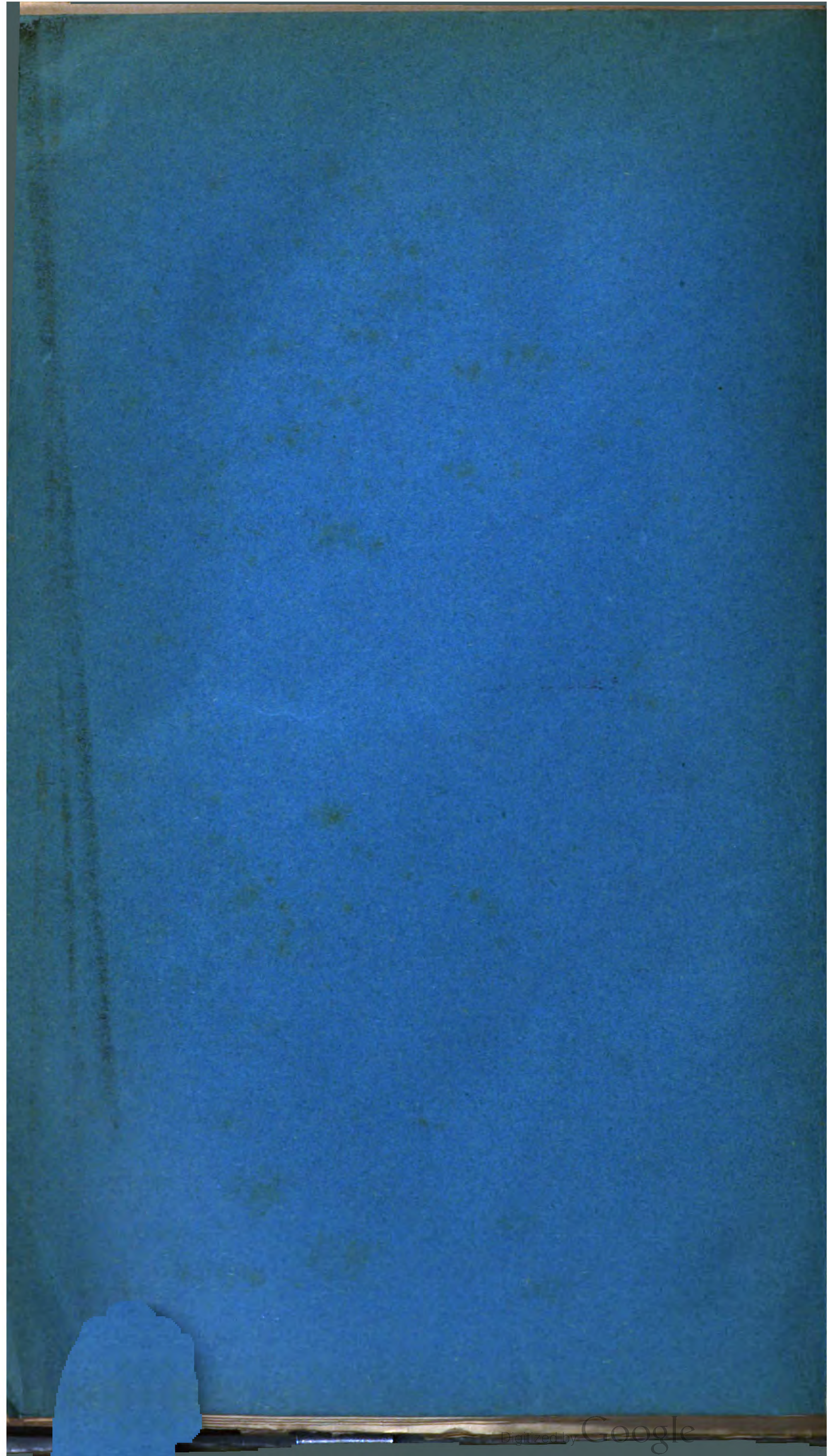
Dans la seconde moitié du IVe siècle, la légende primitive fut interpolée par un rédacteur qui y introduisit des détails relatifs à saint Macaire d'Antioche. Cette interpolation nécessita diverses modifications, notamment la transformation des esclaves-martyrs en hommes libres.

Traduite en latin, la rédaction interpolée se propagea en Occident. C'est d'elle que se servit le faussaire qui, dans la première moitié du VIe siècle, rattacha les trois saints aux origines de l'Église de Langres.

Si, malgré tous ces avatars, Speusippe, Élasippe et MéléSippe n'ont jamais joui que d'une célébrité locale, nous n'en croyons pas moins avoir fait œuvre utile en les signalant à l'attention des érudits. Leur légende constitue un chapitre de la grande histoire de la christianisation des cultes païens; et il ne leur a manqué que des circonstances plus favorables pour figurer à côté de saint Théodore, de saint Georges et de saint Démétrius, les grands saints cavaliers et militaires, parmi les Mégalomartyrs qui menaient à la victoire les armées de Byzance.

TABLE

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).




U. C. BERKELEY LIBRARIES
C047680508

